

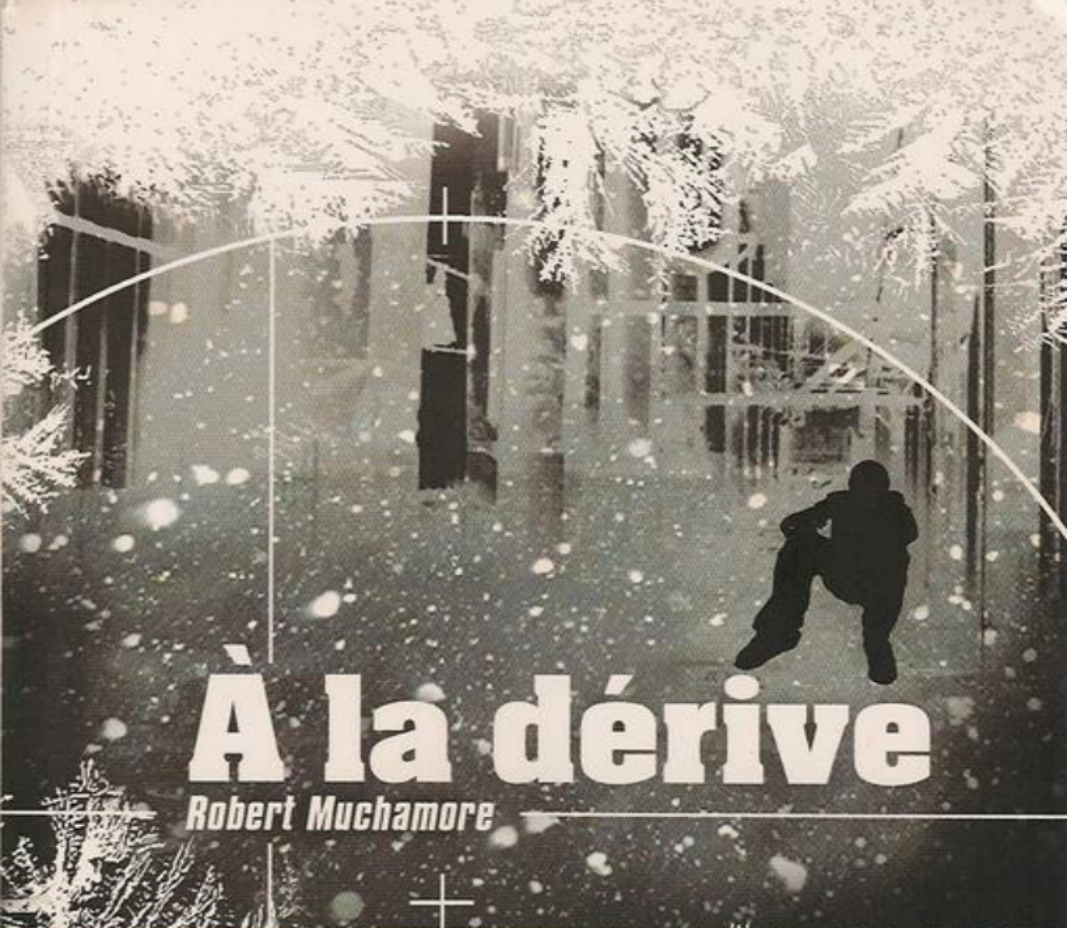


À la dérive

Robert Muchamore

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



À la dérive

Robert Muchamore

CHERUB/07



Robert Muchamore

CHERUB

MISSION 7

À la dérive

(The Fall)

Traduction de Antoine Pinchot

Avant-propos

CHERUB est un département spécial des services de renseignement britanniques composé d'agents âgés de dix à dix-sept ans recrutés dans les orphelinats du pays. Soumis à un entraînement intensif, ils sont chargés de remplir des missions d'espionnage visant à mettre en échec les entreprises criminelles et terroristes qui menacent le Royaume-Uni. Ils vivent au quartier général de CHERUB, une base aussi appelée « campus », dissimulée au cœur de la campagne anglaise.

Ces agents mineurs sont utilisés en dernier recours dans le cadre d'opérations d'infiltration, lorsque les agents adultes se révèlent incapables de tromper la vigilance des criminels. Les membres de CHERUB, en raison de leur âge, demeurent insoupçonnables tant qu'ils n'ont pas été pris en flagrant délit d'espionnage.

Près de trois cents agents vivent au campus. Le rapport de mission suivant décrit en particulier les activités de **JAMES ADAMS**, né à Londres en 1991, brillant agent comptant six missions à son actif ; sa petite sœur **LAUREN ADAMS**, née en 1994, l'un des éléments les plus prometteurs de CHERUB ; sa petite amie **KERRY CHANG**, née à Hong Kong en 1992, experte en combat à mains nues ; ses amis **BRUCE NORRIS**, **SHAKEEL DAJANI** et **KYLE BLUEMAN**, **GREG RATHBONE**, alias **RAT**, né en 1994, rescapé d'une secte apocalyptique recruté en avril 2006 ; **DANA SMITH**, née en Australie en 1991.

Les faits décrits dans le rapport que vous allez consulter se déroulent durant l'automne 2006.

Rappel réglementaire

En 1957, CHERUB a adopté le port de T-shirts de couleur pour matérialiser le rang hiérarchique de ses agents et de ses instructeurs.

Le T-shirt **orange** est réservé aux invités. Les résidents de CHERUB ont l'interdiction formelle de leur adresser la parole, à moins d'avoir reçu l'autorisation du directeur.

Le T-shirt **rouge** est porté par les résidents qui n'ont pas encore suivi le programme d'entraînement initial exigé pour obtenir la qualification d'agent opérationnel. Ils sont pour la plupart âgés de six à dix ans.

Le T-shirt **bleu ciel** est réservé aux résidents qui suivent le programme d'entraînement initial.

Le T-shirt **gris** est remis à l'issue du programme d'entraînement initial aux résidents ayant acquis le statut d'agent opérationnel.

Le T-shirt **bleu marine** récompense les agents ayant accompli une performance exceptionnelle au cours d'une mission.

Le T-shirt **noir** est décerné sur décision du directeur aux agents ayant accompli des actes héroïques au cours d'un grand nombre de missions. La moitié des résidents reçoivent cette distinction avant de quitter CHERUB.

La plupart des agents prennent leur retraite à dix-sept ou dix-huit ans. À leur départ, ils reçoivent le T-shirt **blanc**. Ils ont l'obligation – et l'honneur – de le porter à chaque fois qu'ils reviennent au campus pour rendre visite à leurs anciens camarades ou participer à une convention.

La plupart des instructeurs de CHERUB portent le T-shirt blanc.

Septembre 2006

La Ford Focus s'immobilisa sur le parking désert, face à la mer déchaînée. À la lumière des phares, ses occupants virent une vague monstrueuse se briser contre la digue. L'eau salée balaya la promenade, ébranlant les cloisons de planches des stands de restauration rapide.

George Savage, l'homme qui se tenait au volant, avait une cinquantaine d'années. Il éprouvait une véritable passion pour la bière. Son abdomen était proéminent et son visage rougeaud, comme s'il souffrait de coups de soleil chaque jour de l'année.

— Putain de tempête ! hurla-t-il, assez fort pour se faire entendre malgré le martèlement assourdissant de la pluie sur le toit de la voiture. Ça fait un bail que je n'ai pas vu un temps aussi merdique.

Comme lui, la jeune femme assise à ses côtés portait un pantalon noir et une chemise blanche ornée d'épaulettes des *Douanes britanniques*. Elle ouvrit la boîte à gants, s'empara d'une lampe torche, puis saisit la veste imperméable posée sur la banquette arrière.

— Tu viens avec moi ? demanda-t-elle, sans se faire la moindre illusion.

— Ça sert à quoi qu'on se mouille tous les deux, Vette ?

Yvette Clark détestait son partenaire. George était à ses yeux un sinistre feignant, un ivrogne qui empestait le tabac froid et prenait un malin plaisir à l'appeler Vette, Vetty, Vetto, Vetster, *chérie* ou *mon petit gâteau au miel*. Seule la perspective d'un renvoi pour faute grave, trois mois après avoir rejoint les rangs des douanes, l'avait jusqu'alors dissuadée de lui coller un coup de genou dans les bijoux de famille.

Elle entrouvrit la portière et sortit du véhicule de patrouille. Une bourrasque faillit lui arracher la veste des mains. Le temps d'y glisser les bras et de remonter la fermeture Éclair, elle se retrouva trempée jusqu'aux os. Dans quelques minutes, lorsqu'elle regagnerait la voiture, il lui faudrait s'exhiber devant George vêtue d'une chemise transparente plaquée sur un soutien-gorge noir. Elle réprima un haut-le-cœur.

Yvette se traîna misérablement jusqu'à la digue. Elle avait décidé d'intégrer les douanes dès sa sortie de l'université, dans l'espoir de mener une existence trépidante à la poursuite de contrebandiers et de trafiquants de drogue. La brochure de recrutement ne mentionnait pas

ces patrouilles interminables le long de la côte, en compagnie de l'individu le plus exécrable de la création.

Elle n'imaginait pas pouvoir tomber plus bas. Pourtant, à cet instant précis, une vague plus haute que les précédentes franchit le parapet et poursuivit sa course sur la promenade. Yvette fit volte-face puis courut pour échapper au raz de marée. Les flots déferlèrent à hauteur de ses genoux. Elle heurta un obstacle immergé, perdit l'équilibre, s'écorcha la main en tentant de se rétablir, puis atterrit sur les fesses, de l'eau froide et salée jusqu'aux épaules.

Lorsqu'elle parvint à se remettre sur pied, George actionna triomphalement l'avertisseur. À la lueur des guirlandes électriques de la promenade, Yvette distingua le visage hilare de son collègue derrière les essuie-glaces qui balayaient le pare-brise. Elle aurait voulu laisser éclater sa rage, lui faire savoir une bonne fois pour toutes ce qu'elle pensait de lui, mais elle s'efforça de garder son calme. Dès leur retour au quartier général, George ne manquerait pas de décrire devant tous les membres de la brigade la mésaventure qu'elle venait de vivre. Elle ravala sa colère, de crainte qu'il ne la tourne davantage en ridicule.

Au bord des larmes, Yvette tituba vers le parapet et sortit la lampe torche. Redoutant d'être balayée par une nouvelle vague, elle s'agrippa à la rambarde et pointa le faisceau vers le large.

Alors, à son grand étonnement, elle aperçut l'embarcation que les autorités cherchaient à localiser depuis des heures.

La Manche est la zone maritime la plus fréquentée au monde. Des milliers de bateaux de tous gabarits, du supertanker chargé de cent mille tonnes de pétrole brut au modeste bateau de pêche, y croisent à toute heure du jour et de la nuit. Compte tenu de l'importance du trafic, les accidents sont extrêmement fréquents.

Trois heures plus tôt, le capitaine d'un ferry transportant deux cent trente passagers avait contacté les garde-côtes pour signaler une collision avec un petit navire de plaisance. Un hélicoptère de la Marine nationale française avait aussitôt été dépêché sur les lieux du sinistre. Malgré l'état alarmant de l'embarcation éperonnée par le ferry, l'équipage avait rejeté toute offre d'assistance et refusé de se dérouter. À l'évidence, ses occupants étaient déterminés à se soustraire aux autorités.

L'hélicoptère avait accompagné les fuyards pendant quatre-vingt-

dix minutes en direction des eaux internationales avant de regagner la base, à court de carburant. En des circonstances ordinaires, une vedette aurait été chargée d'intercepter le navire par tous les moyens nécessaires, mais en raison des conditions météorologiques défavorables, la priorité avait été donnée aux opérations de secours.

Les garde-côtes s'étaient contentés d'ordonner à tous les bateaux naviguant dans la zone de signaler la présence éventuelle du mystérieux bâtiment.

Peu après minuit, le capitaine d'un porte-containers les avait informés qu'un navire correspondant à la description dérivait aux abords de la côte anglaise, aux environs de Brighton.

Les unités de la police et des douanes du secteur avaient aussitôt reçu l'ordre de patrouiller le long du littoral à la recherche du bateau endommagé.

George Savage considéra sa collègue d'un œil incrédule.

— Bordel, tu en es sûre ?

Ça, c'est tout George, pensa Yvette, la moitié supérieure du corps penchée à l'intérieur du véhicule.

Il ne faisait rien pour cacher sa contrariété de voir sa patrouille de routine perturbée par la découverte de sa collègue.

— Je te dis qu'il y a un navire amarré au bout du ponton. Il correspond à la description. Il est dans un sale état, et il tangué méchamment.

— Rien ne prouve que c'est celui que nous recherchons, dit George, l'air pensif, en frottant sa barbe de deux jours.

— Il y a de la lumière à l'intérieur. Et puis, franchement, par un temps pareil, qui s'amarrerait dans un endroit aussi mal protégé ?

— On ferait mieux d'attendre ici. Je vais appeler des renforts.

Cette remarque eut raison de la patience d'Yvette.

— Attendre que les trafiquants se fassent la malle ? Si c'est notre bateau, il vient juste d'accoster.

— Ces types sont peut-être armés, ma petite chérie. On ne sait pas sur qui on peut tomber.

Ma petite chérie.

— Tu commences sérieusement à me gonfler ! hurla Yvette en

donnant un coup de poing sur le tableau de bord. Tu sais quoi, George ? Reste le cul vissé dans cette bagnole et attends l'arrivée de la cavalerie. Moi, je vais aller au bout de cette jetée et essayer de faire mon boulot.

— Eh oh, calmos.

George lui adressa un sourire et décrocha le micro de la radio.

— Je te rappelle que je fais ce boulot depuis plus longtemps que toi et que...

Ne pouvant supporter une énième leçon sur les vertus de l'expérience dans l'exercice du métier de douanier, Yvette claqua la portière, alluma sa lampe torche et marcha d'un pas décidé vers le ponton.

C'était une structure métallique rouillée recouverte de planches, de cinquante mètres de long sur trois de large. Bâtie quelques décennies plus tôt pour permettre aux plaisanciers d'accoster, elle servait désormais aux pêcheurs des environs et à quelques nageurs courageux qui l'utilisaient comme plongeur.

Malgré les conditions épouvantables, les réverbères alignés le long de la jetée permettaient à Yvette d'apercevoir le bateau. Il avait été amarré à la hâte à un point d'ancrage unique.

Ses occupants avaient pris la fuite sans même éteindre les lumières, laissant les éléments déchaînés maîtres de leur embarcation. Les hublots latéraux étaient brisés. La proue était immergée au-dessus de la ligne de flottaison. Seule la corde attachée au ponton la maintenait à flot.

Yvette était partagée. D'un côté, elle brûlait de retrouver les membres d'équipage et de procéder à sa première arrestation ; de l'autre, elle était soulagée de ne pas devoir affronter seule une bande de trafiquants résolu à échapper aux autorités.

Soudain, elle crut entendre un cri aigu mêlé au fracas des vagues qui s'écrasaient sur le ponton.

— Il y a quelqu'un ? lança-t-elle.

Son appel se perdit dans le grondement infernal de l'océan. Puis elle aperçut la silhouette gracile d'une fillette aux cheveux blonds qui se tenait au bout de la jetée, les bras serrés autour d'un réverbère.

— Nom de Dieu, bredouilla-t-elle en saisissant d'une main tremblante son émetteur-récepteur. George, tu m'entends ? Il y a une petite fille au bout du ponton. Elle se retient à la balustrade, mais je ne crois pas qu'elle puisse résister très longtemps.

— J'arrive, répondit George sans l'ombre d'une hésitation.

— On va recevoir des renforts ? demanda Yvette qui doutait que son collègue puisse lui apporter un soutien efficace.

— Négatif. Les cheminées dégringolent des toits, des arbres sont couchés en travers des routes, et l'équipe de patrouille la plus proche s'occupe d'un accident sur l'A27. Un semi-remorque a été retourné par une rafale. Il y a des blessés sérieux.

— Compris, dit Yvette. Je vais aller chercher cette gamine moi-même.

— Fais pas de connerie. Attends-moi. C'est un ordre.

Yvette replaça l'émetteur dans sa ceinture. Après trente années passées au service de Sa Majesté, George n'avait jamais reçu la moindre promotion et il ne jouissait d'aucune autorité sur sa partenaire.

Malgré ses vêtements détrempés et le vent glacé qui fouettait son visage, la jeune femme ressentit une bouffée de chaleur. Elle observa attentivement les flots déchaînés, afin de définir le moment le plus propice pour s'élancer vers l'extrémité de la jetée. Elle s'efforçait de l'envisager avec détachement, comme le niveau d'un jeu vidéo auquel elle avait joué avec son neveu quelques jours plus tôt, potion d'invincibilité et bonus de vitesse mis à part. Il lui faudrait se déplacer le plus rapidement possible entre chaque vague, puis s'accrocher à la balustrade chaque fois qu'une déferlante essaierait de l'emporter.

Elle ôta ses chaussures à semelles plates et ses chaussettes, puis se débarrassa de son blouson, de peur que le vent ne s'y engouffre et ne ralentisse sa progression.

— Reste où tu es ! cria-t-elle. Je viens te chercher !

Elle prit une profonde inspiration puis bredouilla une prière. En jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, elle vit se rapprocher les phares de la voiture de patrouille. Résolue à ne pas laisser George compromettre son opération de sauvetage, elle déposa un baiser sur la croix dorée suspendue à son cou, descendit les trois marches menant à la jetée, posa une main sur la rampe métallique et se mit à courir.

La première vague n'était pas assez haute pour immerger le ponton, mais la rafale qui l'accompagnait était d'une puissance inouïe. Yvette dut se cramponner à la rambarde pour ne pas être jetée au sol.

La lame suivante, une véritable montagne venue de la direction opposée, balaya les planches et plaqua la jeune femme contre le garde-fou. Après avoir recraché une gorgée d'eau salée, elle parcourut trente mètres d'une seule traite sans lâcher la rampe.

Parvenue à moins de cinq mètres du bateau, elle put enfin

détailler la fillette aux cheveux blonds. Elle portait des bottes de cuir, un pantalon moulant et un anorak. Trop effrayée pour lâcher le réverbère, elle avait assuré sa prise en glissant un pied entre le garde-fou et une poubelle publique.

— Cramponne-toi ! cria Yvette. J'arrive !

La jeune naufragée roula des yeux terrifiés et lança quelques mots dans une langue inconnue. Les sons qui jaillissaient de sa gorge, son teint diaphane, ses vêtements chauds de qualité médiocre, tout laissait supposer qu'elle venait d'Europe de l'Est.

Yvette comprit qu'elle avait affaire à une immigrée clandestine séparée de ses compagnons d'infortune au cours de l'accostage.

Restait à accomplir le plus difficile : à l'extrémité du ponton, les emplacements destinés à l'amarrage des bateaux ne disposaient pas de rambarde. Il lui fallait attendre une accalmie, se précipiter vers la fillette, la prendre dans ses bras et la conduire jusqu'au rivage. Si elle manquait son coup, elle serait engloutie par les flots, noyée ou fracassée contre les piles de la jetée.

Mais le balai infernal des bourrasques et des vagues noires comme du pétrole était totalement imprévisible. Le cœur battant, Yvette s'accroupit contre la dernière portion de garde-fou pour encaisser une déferlante monstrueuse.

La structure métallique émit un grincement sinistre, semblable à la plainte d'une baleine à l'agonie. Le filin qui retenait le navire se tendit, puis la coque en matière plastique heurta violemment la jetée.

Yvette se précipita en avant, atteignit le réverbère auquel était agrippée la fillette et serra les bras autour de sa taille. Malgré le chaos environnant, elle pouvait entendre claquer les mâchoires de la rescapée. Sa peau était glacée. Elle manifestait les premiers signes d'hypothermie. Elle était à bout de forces.

Alors, la jeune femme vit une vague monstrueuse se briser à hauteur de son visage, puis le ponton tout entier disparut sous les flots. Mue par l'énergie du désespoir, elle parvint à garder la tête hors de l'eau et à se cramponner à celle qu'elle était venue sauver, ultime chance de résister à la formidable pression exercée par l'océan.

Soudain, elle aperçut une bouée qui flottait à sa portée. Elle suivit des yeux la corde de nylon qui y était nouée, et découvrit George, à cinq mètres de sa position, les jambes solidement croisées autour de la balustrade, l'extrémité du filin enroulée autour des poignets.

— Accroche-toi ! hurla-t-il.

La jeune femme passa un bras dans la bouée et tira violemment sa protégée par la taille pour la contraindre à lâcher le réverbère. George les tracta fermement jusqu'à lui.

— Bon sang, je t'avais dit de m'attendre, gronda-t-il.

Une vague de taille plus modeste balaya la jetée.

— Tu m'en aurais empêchée, gémit Yvette, au bord des larmes.

À la peur qu'elle venait d'éprouver venait se mêler la stupeur de devoir la vie à l'homme qu'elle détestait le plus au monde. En dépit de son goût pour les blagues sexistes, de son haleine fétide et de ses ongles jaunis par la nicotine, il avait fait preuve d'un courage et d'une efficacité dont elle le croyait incapable.

À nouveau, un rouleau écumant frappa le ponton. Yvette et la petite fille se serrèrent l'une contre l'autre. George referma ses bras autour d'elles. La main qui tenait la corde, profondément entaillée, dégoulinait de sang.

Soudain, un calme étrange régna autour de la jetée. La mer semblait s'être apaisée.

— Une poche de haute pression, lança George. Ça ne va pas tarder à recommencer. Venez, c'est le moment ou jamais.

Une rafale fit osciller la structure du ponton, comme pour souligner cette funeste prédiction. L'homme, la jeune femme et la petite naufragée bondirent aussitôt du garde-fou et se précipitèrent vers le rivage.

1. Un bon coup de balai

La ville d'Aerograd est située en pleine campagne, à trois cents kilomètres au nord-ouest de Moscou. Durant l'ère communiste, elle est le principal centre de recherche et de production aéronautique de l'Union soviétique. C'est dans ses laboratoires et ses chaînes de montage démesurées que la plupart des avions civils, des engins de transport militaires et des missiles guidés sont conçus et assemblés.

En 1994, le gouvernement annonce son intention de privatiser la totalité de ses moyens de production. Menées sous la houlette de politiciens et de hauts fonctionnaires corrompus, ces opérations permettent à une poignée d'hommes d'affaires peu scrupuleux de faire main basse sur l'industrie aéronautique russe.

L'un eux, Denis Obidin, profite de ses responsabilités au sein d'une grande banque pour octroyer à son épouse et à ses parents des prêts sans rapport avec leur réel niveau de vie. Ces sommes sont aussitôt investies dans l'achat d'usines proposées à la vente par des fonctionnaires incompetents à des prix largement inférieurs à leur valeur réelle. Dès 1996, son empire industriel est estimé à huit cents millions de dollars.

Obidin acquiert rapidement non seulement les moyens de production d'Aerograd, mais aussi la grande majorité des terrains et de l'immobilier. Il devient maire au cours d'une élection truquée. Le chef de la police locale, coupable d'avoir manifesté publiquement son intention de mener une enquête sur les conditions du scrutin, trouve la mort dans des circonstances non élucidées. Il est remplacé sans tarder par Vladimir Obidin, frère du premier magistrat de la ville.

Denis Obidin nourrit le projet ambitieux de concevoir un avion de ligne susceptible de concurrencer Boeing et Airbus, mais son passé sulfureux et ses perspectives incertaines dissuadent les investisseurs étrangers.

Les commandes sont si peu nombreuses qu'Obidin est bientôt contraint de recourir à des licenciements massifs, et le taux de chômage à Aerograd atteint rapidement quatre-vingts pour cent. Les activités se limitent désormais à la production d'une modeste quantité de missiles, destinée au marché militaire intérieur, et à la remise en état de vieux avions de ligne. La réduction du budget de l'armement et le remplacement progressif de la flotte soviétique par des appareils occidentaux menacent plus que jamais l'économie d'Aerograd.

Obidin a abandonné tout espoir de lever les millions nécessaires à la mise en œuvre de ses projets. Officieusement, il a informé les trafiquants du monde entier qu'il souhaitait liquider son empire. Pour un prix très raisonnable, il est désormais possible de se procurer des roquettes, des technologies ou des missiles capables d'envoyer par le fond un porte-avions de l'US Navy.

(Extrait de l'ordre de mission de James Adams, août 2006.)

La villa de Denis Obidin était apparue dans plusieurs magazines de décoration en Russie et en Europe occidentale. C'était un bâtiment en bois comportant trois étages, huit chambres immenses, une salle de bal, où l'épouse de l'oligarque donnait des fêtes somptueuses, et une tour de quatre-vingts mètres surmontée d'un dôme escamotable qui dissimulait un gigantesque télescope.

Le maître des lieux prétendait se passionner pour l'astronomie, mais tous les habitants d'Aerograd connaissaient la véritable fonction de cet extravagant donjon : il abritait un tireur d'élite chargé d'abattre sans sommation tout inconnu qui serait miraculeusement parvenu à franchir le périmètre électrifié, échapper aux chiens de garde et déjouer la vigilance des sentinelles armées de fusils d'assaut qui patrouillaient nuit et jour dans le domaine.

James Adams posa le front contre la fenêtre à double vitrage de la bibliothèque et considéra d'un œil absent les grands arbres au feuillage roux et la pelouse recouverte de givre. Toute âme sensible aurait vibré à ce spectacle automnal... James Adams maudissait le climat austère de la Russie.

La maison d'Obidin disposait d'un système de chauffage par le sol, alimenté par une chaudière à gaz. La majeure partie de l'électricité de la ville était fournie par une centrale nucléaire hors d'âge au comportement capricieux. Les pannes étaient incessantes. En un mois de présence à Aerograd, James avait fait une découverte étonnante : en comparaison des salles de classe glaciales du lycée qu'il était contraint de fréquenter, les pires établissements scolaires d'Angleterre faisaient figure de clubs de vacances.

— Tiens, il neige, dit-il en russe, en se tournant vers le fils de Denis Obidin, un petit garçon de six ans prénommé Mark. Comment dirais-tu ça en anglais ?

James avait étudié le russe pendant trois ans. Il le parlait couramment, mais avait perdu tout espoir de s'exprimer sans accent.

— *Il neize*, articula le petit garçon dans un anglais hésitant.

— C'est pas trop mal, dit James. Maintenant, compte de un à dix.
Mark bâilla à s'en décrocher la mâchoire.

— J'en ai marre. Je suis fatigué.

— Dépêche-toi. Ce n'est pas à toi de décider. Je suis ton prof. Si tu ne fais aucun effort, tu ne réussiras jamais ton examen d'entrée.

Mark lui adressa un sourire mauvais.

— Je dirai à mon père que c'est de ta faute et tu seras puni.

— Ah tu crois ça ? ricana James.

Le petit garçon croisa les bras.

— Mon oncle Vladimir est chef de la police. Le commissariat et les prisons sont à lui. Il peut en faire ce qu'il veut.

— Si ça se trouve, il te fera arrêter quand il saura que tu ne veux pas apprendre l'anglais.

— Nan, il m'aime beaucoup. Il m'achète des grosses boîtes de Lego. De toute façon, je ne veux pas aller en pension en Angleterre. Je veux rester à la maison.

— Au moins, là-bas, les salles de classe sont chauffées. Et il y a de l'électricité toute la journée. On ne fait pas toujours ce qu'on veut, mon petit bonhomme. Moi, mon oncle et ma tante me forcent bien à venir ici tous les jours après les cours pour enseigner l'anglais à un petit morveux, tout ça parce qu'ils essaient de se faire bien voir auprès de son père !

Mark bondit de sa chaise, se planta devant James, les poings serrés, et lui lança un regard noir.

— C'est toi, le morveux !

— Répète ça pour voir ?

Par défi, le petit garçon lui donna un coup de poing inoffensif à la pommette.

— Cette fois, c'en est trop, espèce de petit voyou !

James le saisit par la taille, le souleva du sol, puis le suspendit la tête en bas. L'enfant éclata de rire.

— Maintenant, tu vas me servir de balai, gronda James.

Il approcha la tête de Mark du sol, le balança doucement d'avant et arrière, puis le fit asseoir sur le bureau.

— T'as pas intérêt à recommencer ! couina Mark, hilare, des bulles de salive aux commissures des lèvres.

— Je recommencerais, sauf si tu me dis *je suis un balai* en anglais.

— Non, l'anglais, c'est nul ! cria le gamin avant de sauter à plat ventre sur un pouf placé près de la fenêtre.

À cet instant, Vladimir Obidin, en grand uniforme de chef de la police, fit irruption dans la pièce.

— James, il faut que tu t'en ailles, lança-t-il.

Ce dernier consulta sa montre.

— Il est vingt, même pas... fit-il observer.

— Une réunion importante doit se tenir ici ce soir. Et je n'ai pas l'habitude de me justifier devant des gamins. Quand je te demande de t'en aller, tu obéis et tu la fermes.

James réprima un frisson. Il saisit son sac, pinça la joue de Mark et quitta la bibliothèque. Vladimir Obidin, qui avait longtemps travaillé pour les services secrets, avait la réputation de pouvoir soutirer n'importe quelle information à l'aide d'accessoires de dentiste et d'un fer à souder.

— Je peux aller aux toilettes ? demanda James. J'habite pas tout près...

Vladimir lâcha un soupir accablé.

— OK, mais magne-toi.

James pénétra dans une luxueuse salle de bains aux murs lambrissés de hêtre, ferma la porte derrière lui et sortit un Nokia Communicator de la poche extérieure de son sac à dos. La demeure d'Obidin était située dans le seul quartier d'Aerograd qui bénéficiait d'une couverture réseau digne de ce nom, et il recevait une ribambelle de messages et d'avis d'appels en absence chaque fois qu'il rendait visite à Mark. Il consulta l'écran de l'appareil et constata qu'on lui avait adressé plusieurs SMS. Estimant que le moment était mal choisi pour les consulter, il composa un code à quatre chiffres pour accéder à un menu caché.

Au cours des trois semaines qui venaient de s'écouler, James avait placé une douzaine de dispositifs d'écoute miniaturisés dans la villa. Une rangée de barres de signal vertes apparut à l'écran : l'installation émettait à plein régime.

Vladimir frappa à la porte.

— Grouille-toi, gronda-t-il. Je n'ai pas que ça à foutre.

— J'en ai pour une seconde.

James replaça le Nokia dans son sac à dos, tira la chasse d'eau, puis sortit des toilettes.

Le policier l'escorta jusqu'à la porte blindée de la propriété.

— Salut, Slava ! lança James à la sentinelle chargée de surveiller les allées et venues.

Contrairement à son habitude, le garde ne répondit pas. À l'évidence, la présence de Vladimir Obidin le mettait mal à l'aise. Il se raidit, puis actionna l'interrupteur contrôlant l'ouverture de la porte.

James franchit le périmètre du domaine. Le froid était mordant. Il remonta la fermeture Éclair de son blouson puis releva son col. L'appartement où il logeait se trouvait à six kilomètres. Il y vivait en compagnie de son oncle et de sa tante, deux trafiquants d'armes de passage à Aerograd pour négocier avec Denis Obidin l'achat d'un important stock de missiles. En réalité, tous deux étaient membres du MI5.

Las de patienter dans le froid glacial, James avait depuis longtemps renoncé à emprunter le bus aux horaires imprévisibles qui desservait son quartier. En outre, il appréciait modérément le comportement des usagers qui s'y entassaient, leur manie de fumer sans se préoccuper de leurs voisins, leur toux grasse et leur extrême agressivité. Il préférerait désormais courir jusqu'à l'appartement, une option qui lui permettait de se maintenir en bonne forme physique.

James emprunta une route bordée de pins qui le mena aux abords de l'usine d'assemblage numéro sept. Ce gigantesque hangar d'un kilomètre et demi de long avait autrefois employé trente-cinq mille ouvriers. Il permettait alors de produire un avion gros porteur tous les dix jours.

La fermeture de l'usine avait provoqué l'exode d'une grande partie de la population active. Ses installations avaient été vandalisées, ses murs recouverts de graffitis. Les immeubles d'habitation bâtis aux alentours étaient à l'abandon. Seuls quelques jeunes sans abri y avaient trouvé refuge. Ils passaient leurs journées à sniffer de la colle dans la carcasse d'un avion-cargo et à taper dans un ballon dégonflé.

James s'assit sur une marche de béton, le dos appuyé contre l'encadrement d'une porte coupe-feu depuis longtemps disparue. Il sortit le Communicator de son sac à dos et consulta ses messages.

Le plus récent venait de Kerry, sa petite amie :

JOYEUX 15E ANNIV.

TU ME MANK.

JE T M.

REVI1 VITE !
J'ESPER KE TA PA TRO FROI.
KERRY

Tous ses amis du campus lui avaient adressé un SMS. Même Meryl Spencer, sa responsable de formation, s'était fendue d'un petit mot. Le message le plus ancien lui avait été envoyé la veille par sa sœur, Lauren :

BON ANNIVERSAIRE POUR 2MIN, POV MEC.
J MI PRAN A L'AVANCE VU KON PAR FER UNE PUT1 DE RANDO
AVEC LARGE.
TON KDO TATAN A LA MÉZON !
PS : PA TOUCH AUX PTITES RUSSKOFFS.
ESPECE D OBCD !

2. Une copine normale

Ignorant les avertissements du diététicien de CHERUB, deux agents fraîchement qualifiés en mission aux États-Unis s'étaient imprudemment empiffrés de hamburgers, de crèmes glacées et de sodas. Comme prévu, ils avaient lamentablement échoué au test de forme physique auquel doit se soumettre chaque membre de l'organisation à l'issue d'une opération.

Au cours d'une réunion de crise, instructeurs et responsables de formation avaient unanimement convenu de la nécessité d'un sévère rappel à l'ordre. Ils avaient chargé Norman Large d'organiser un trekking de trois jours dans le parc naturel de Yorkshire Dales. Le message était clair : de tous les instructeurs de l'organisation, Large était le plus craint. De l'avis général, il prenait un réel plaisir à faire souffrir les agents qui lui étaient confiés.

Dès le lendemain, à l'aube, un camion militaire débarqua vingt-six agents âgés de dix à douze ans en pleine campagne. Le sourire aux lèvres, Large leur présenta leur paquetage : un sac à dos contenant une tente, une foule d'ustensiles de survie, de l'eau potable et un poids métallique de dix kilos destiné à alourdir artificiellement la charge. Il leur annonça qu'un petit déjeuner les attendait à quinze kilomètres de là, pourvu qu'ils parviennent à rejoindre le point de passage en moins de quatre-vingt-dix minutes. Les retardataires devraient jeûner jusqu'au dîner.

Au prix d'un effort éreintant, Lauren accomplit l'exercice dans les délais impartis, mais ses souffrances ne faisaient que commencer. Insensible à l'état de fatigue de ses élèves, Large les conduisit à marche forcée sur les sentiers du parc national. Au coucher du soleil, il les autorisa à se restaurer puis à monter le camp dans une clairière.

Lauren était allongée dans la pénombre. Ses chevilles étaient gonflées, ses épaules meurtries par les bretelles de son sac à dos. Elle se tourna vers sa meilleure amie et regarda son sac de couchage se soulever lentement au rythme de sa respiration.

— Bethany, tu dors ? chuchota-t-elle.

Sa question étant restée sans réponse, elle se glissa furtivement hors de son duvet. Elle avait conservé son jean et ses chaussettes. Elle enfila ses chaussures, puis ouvrit lentement la fermeture Éclair de la tente.

La pleine lune lui permettait de s'orienter comme en plein jour. Elle traversa le campement et pénétra dans la forêt.

— Rat ? chuchota-t-elle. Tu es là ?

— Oui, par ici.

Le garçon était assis dos contre un arbre, à quelques mètres de là.

— Ça va ?

— Pas terrible, répondit-il en passant une main sale dans ses cheveux emmêlés. Je me suis tordu la cheville en traversant le lac et j'ai *hyper* mal au dos. Et toi ?

— Pas mieux, dit Lauren.

Elle se laissa tomber dans l'herbe et se pelotonna contre Rat.

— T'es en retard, fit-il observer.

— C'est à cause de Bethany. Elle a mis des plombs à s'endormir.

Elle déposa un bref baiser sur les lèvres de son ami.

— C'est tout ? protesta le garçon.

— Tu pues la sueur, et tu as du ketchup séché autour de la bouche.

— Je te rappelle qu'on a cavale douze heures d'affilée. Et franchement, si tu veux tout savoir, tu ne sens pas très bon non plus.

Convaincue par cet argument, Lauren se pencha pour lui offrir un long baiser passionné.

— J'ai bien réfléchi, dit Rat.

— Comme quoi, faut jamais désespérer, ricana la jeune fille. C'était ça, le son de ferraille que j'ai entendu en passant près de toi, pendant la marche ?

— Je parle sérieusement. Depuis qu'on sort ensemble, on passe notre temps à se cacher. Je crois qu'on devrait le dire aux autres, maintenant.

Lauren baissa les yeux et lâcha un grognement.

— Si j'avais su que tu allais remettre ça, je serais restée dans ma tente.

— Je veux une copine *normale*, Lauren. Tu me rends dingue !

Lauren se redressa d'un bond.

— Bonne nuit, Rathbone.

— Ne le prends comme ça, gémit le garçon en s'agrippant à la

jambe de pantalon de la jeune fille.

— Lâche-moi, ou je te massacre !

— J'en peux plus, de cette situation.

— Eh bien moi, ça me convient très bien comme ça. Je n'ai aucune envie de devenir un sujet de ragots.

— Arrête ! La vérité, c'est que tu as peur que James se foute de ta gueule. Tu es complètement immature.

— Eh, protesta Lauren. Je t'interdis de dire que je suis immature. Et lâche ma jambe.

— Un jour ou l'autre, il faudra bien que tu lui dises que tu as un mec, dit Rat en la tirant vers lui. Tu comptes attendre de te marier et d'avoir des enfants pour lui parler ?

— Qu'est-ce qui peut bien te faire penser que j'ai l'intention de me marier ?

— Tu as passé la journée à m'éviter. Tu sais quoi ? Ça me rend malade. C'est complètement ridicule.

Sur ces mots, il lâcha la jambe de Lauren qui, surprise, bascula brutalement en avant, trébucha contre une racine et s'étala de tout son long dans un fourré.

— Espèce de crétin ! gronda Lauren.

— Quel chouette rendez-vous, lança Rat sur un ton sarcastique. Ça valait vraiment la peine de se priver d'une heure de sommeil.

Il se leva, sortit un emballage doré de la poche de son blouson et le lança au pied de son amie.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle avant de se baisser pour le ramasser.

— Un Twix à la menthe. Série limitée. Ton préféré.

Mr Large avait formellement interdit aux agents d'emporter quoi que ce soit qui ne figure pas sur la liste d'équipement.

— S'il avait trouvé ça sur toi, Large t'aurait forcé à faire des pompes jusqu'à ce que tu en crèves.

Malgré ses efforts pour conserver une attitude hostile, elle débordait de tendresse et de gratitude.

— Je sais, répondit Rat, l'air faussement indifférent.

Lauren était flattée que son ami ait couru de tels risques pour lui faire plaisir. Il tenait à elle. Pourquoi *diable* avait-elle honte de l'avouer ?

Elle s'avança vers lui, le prit dans ses bras et l'embrassa longuement sur la joue.

— Parfois... bredouilla-t-elle.

Incapable de formuler ce qu'elle ressentait, elle n'acheva pas sa phrase.

— D'accord, je veux bien qu'on le dise aux autres, reprit-elle. On ira au cinéma tous les deux, et on se rendra visite dans nos chambres, et...

Ivre de joie, en dépit de sa cheville douloureuse, Rat la saisit par la taille et la souleva du sol.

— Je me fous de ce que pense James, souffla Lauren. Mais il y a une condition...

— Quoi ?

— Je veux que tu te fasses couper les cheveux.

— Pourquoi ?

— On dirait juste que tu t'es coiffé avec une mine antipersonnel.

— C'est si terrible que ça ?

À ce moment précis, les deux agents entendirent le son caractéristique d'un moteur diesel provenant du sentier menant au campement.

Rat risqua un coup d'œil vers la clairière.

— Le camion, dit-il. Large et Arif se trouvent à bord.

Arif était un ancien agent de dix-neuf ans qui avait accepté un emploi temporaire d'instructeur adjoint, en attendant de retourner à l'université.

— Merde... chuchota Lauren. Ils se sont arrêtés juste devant nous. Pas moyen de retourner dans nos tentes sans qu'ils nous voient. Et si Large fait une inspection, on est morts.

Ils s'accroupirent derrière un taillis, en lisière du bois, et observèrent le véhicule. Arif était au volant. Large ouvrit la portière puis s'extirpa maladroitement de la cabine.

— Tu es sûr que ça va, Norman ? demanda le jeune homme.

— Je pète le feu, balbutia ce dernier, visiblement éméché. J'ai hâte de voir la gueule des gamins quand ils découvriront la taille des pierres qu'ils devront monter au sommet de cette putain de colline.

Arif, qui avait en son temps souffert de l'imagination fertile de l'instructeur, ne partageait pas son enthousiasme.

— Allez, arrête de faire la gueule et magne-toi ! gronda Large. Le supermarché ferme à minuit et demi. Prends des saucisses, les moins chères, et rien d'autre. Je veux que ces petits merdeux crèvent la dalle.

Dès qu'il eut fermé la portière, Arif effectua un demi-tour puis lança le véhicule sur le sentier. Lauren et Rat échangèrent un regard consterné.

— La bonne nouvelle, c'est qu'il n'est pas en état de faire une inspection, chuchota le garçon.

— La mauvaise, c'est qu'il aura une gueule de bois monstrueuse demain matin, et je te parie qu'il va nous en faire baver comme jamais.

Ignorant qu'il était observé, Large se gratta longuement l'entrejambe puis entonna une chanson à boire irlandaise.

— Quel loser... chuchota Lauren. Mon père chantait ça à chaque fois qu'il se mettait minable.

Soudain, Large fit volte-face et marcha droit dans leur direction. Ils n'avaient plus le temps de quitter leur cachette sans trahir leur présence. Ils s'allongèrent à plat ventre sur le tapis de feuilles mortes, priant pour que l'instructeur ne s'aventure pas dans le sous-bois.

Sans cesser de brailler, l'homme ouvrit sa braguette et commença à se soulager contre un arbre, à moins d'un mètre et demi des deux agents.

En dépit du caractère délicat de la situation, ils eurent toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire. La capacité de la vessie de Large leur semblait prodigieuse.

— Woaaah, ça fait du bien ! mugit l'instructeur.

Il remonta sa braguette, puis se traîna vers les tentes.

— J'ai cru que ça n'allait jamais s'arrêter, gloussa Rat.

Lauren fronça les sourcils.

— À ta place, je rigolerais moins. T'en as plein ta manche.

Rat se dressa d'un bond, les yeux exorbités.

— Je t'ai bien eu, ricana Lauren en déchirant l'emballage de son Twix.

Elle plaça l'extrémité de la barre chocolatée dans sa bouche, puis approcha son visage de celui du garçon, bien décidée à achever cette dégustation par un baiser fougueux.

Alors, elle entendit un râle provenant du campement. Elle tourna la tête et vit Large se plier en deux puis s'écrouler dans l'herbe, aux

abords du sentier.

— Nom de Dieu ! s'exclama Rat en quittant sa cachette.

Lauren le retint par le bras.

— Si ça se trouve, il nous a vus. Tu connais ses coups tordus...

— Même lui ne ferait pas un truc pareil !

— Eh, réveille-toi. C'est *Large*. Il ferait n'importe quoi pour coincer un agent, surtout moi. Il ne peut pas m'encadrer.

Les jambes de l'instructeur étaient secouées de convulsions. Il haletait comme un animal blessé.

— Reste ici si tu préfères, dit Rat. Moi, je pense que c'est sérieux.

Large poussa une plainte désespérée qui acheva de convaincre Lauren qu'il ne jouait pas la comédie. Les deux agents se précipitèrent au chevet de l'homme.

— Ça ne va pas ? demanda Rat.

Le visage de Large était blême. Une sueur glacée perlait à son front.

— À ton avis ? gémit-il.

Lauren mit en œuvre la procédure maintes fois répétée au cours de ses leçons de secourisme.

— Vous avez mal au bras ? à la poitrine ?

— Aux deux... bégaya l'instructeur.

Elle détacha sa ceinture et déboutonna son col de chemise.

— Il est trempé, fit-elle observer. Tu crois que c'est une crise cardiaque ?

— En tout cas, il en a tous les symptômes.

— Monsieur, j'ai besoin de votre téléphone.

L'homme parvint à poser une main sur la poche de son pantalon puis il se mit à hoqueter, victime d'un second spasme.

Lauren considéra avec perplexité le fond d'écran de l'appareil – une photo de Saddam et Thatcher, les deux rottweilers de Large –, puis composa le numéro d'urgence du campus. Le téléphone émit un signal sonore.

Une inscription confirma ses craintes :

Réseau indisponible. Veuillez renouveler votre appel.

Lauren jeta à son ami un regard épouvanté.

— Il n'y a pas de signal. Arif est parti avec le camion. Il va falloir

trouver un moyen de le conduire à l'hôpital.

3. Résidence Brejnev

Lorsqu'il arriva en vue de l'immeuble où l'équipe du MI5 s'était établie, James sentit se dissiper la joie éprouvée à la découverte de ses messages d'anniversaire.

Bâtie sous l'ère soviétique, la résidence Brejnev avait jadis abrité l'élite d'Aerograd. Elle appartenait désormais à un vieil oncle de Denis Obidin, un prête-nom chargé de collecter les loyers et d'investir le strict minimum dans l'entretien du bâtiment.

Les murs des parties communes étaient tapissés d'un papier peint lépreux rongé par l'humidité. La chaufferie installée au sous-sol fonctionnait par intermittence. Les panneaux préfabriqués qui délimitaient les appartements, fissurés du sol au plafond, vibraient de façon inquiétante à chaque coup de vent.

La plupart des membres de la modeste communauté étrangère d'Aerograd vivaient dans ce taudis. Ils s'acquittaient d'un loyer prohibitif afin de profiter de la protection armée des meilleurs hommes de Vladimir Obidin.

Les expatriés qui préféraient s'établir dans un autre quartier s'exposaient à toutes sortes d'agissements criminels : dans le meilleur des cas, ils se faisaient détrousser de tous leurs objets de valeur ; au pire, ils subissaient de violentes agressions ou se voyaient conduits sous la menace d'une arme blanche vers l'un des deux distributeurs bancaires de la ville. Lorsque les victimes se présentaient à la police, elles étaient accueillies avec indifférence et recevaient le conseil de s'installer dans la résidence Brejnev.

James poussa la porte de l'immeuble et enfonça le bouton de la minuterie. Un néon clignota paresseusement. Il traversa le hall décrépi, gravit quatre volées de marches recouvertes d'un tapis spongieux, puis emprunta le petit couloir menant à l'appartement 2-17.

Le meublé était plus engageant que les parties communes. Il disposait d'une cuisine moderne et d'une salle de bains digne de ce nom, mais le système d'aération déficient était incapable de dissiper l'humidité ambiante.

— Je suis rentré ! lança James.

Il claqua la porte et laissa tomber son sac sur la moquette du salon.

Il risqua un coup d'œil à l'intérieur de la chambre qu'occupaient ses associés du MI5 et eut la surprise de les trouver en sous-vêtements. L'air embaumait le déodorant bon marché. Un costume et une robe de soirée étaient posés sur le lit deux places.

— Oups ! désolé, s'étrangla James à la vue de la culotte géante tendue sur les grosses fesses pleines de cellulite d'Isla.

Boris acheva de boutonner sa chemise. C'était un homme d'une quarantaine d'années, à la silhouette dégingandée, qui empestait le cigarillo. Il ne se séparait jamais de sa paire de fausses Aviator aux verres orangés, même dans les conditions climatiques les plus exécrables.

— Entre, James, sourit Isla. Ne sois pas timide. Comment ça s'est passé, chez Obidin ?

— Je n'ai pas pu placer les deux derniers mouchards, répondit le garçon en détournant le regard. Vladimir m'a viré avant que j'aie pu entrer dans la cuisine, mais les autres fonctionnent parfaitement.

— Parfait, dit Isla. Ces micros-là n'étaient pas les plus importants.

— Alors, vous pensez que vous avez des chances de conclure l'achat des missiles au cours de la réunion de ce soir ?

Boris partit d'un petit rire aigu.

— Tu es impatient de retrouver ta petite copine, pas vrai ?

— Mais non, j'adore cette ville, ironisa-t-il. Le climat froid et humide, les retraités qui crèvent la dalle, les flics corrompus qui astiquent leur flingue assis devant l'immeuble. C'est tellement génial d'avoir strictement rien d'autre à faire que de me les geler toute la journée au bahut, puis de passer toutes mes soirées devant la télé – quand il y a de l'électricité, bien sûr. Franchement, pourquoi je voudrais retourner en Angleterre ?

— On y verra plus clair après la réunion, dit Isla en enfilant sa robe. De toute façon, les pourparlers ne pourront pas s'éterniser. On lèvera bientôt le camp, dans dix jours au plus.

— Dieu soit loué ! lança James en levant les yeux au ciel. Y a quoi à bouffer ?

— Il y a du gratin de macaronis au frigo, répondit Boris. Passe-le deux minutes au micro-ondes. Remue à mi-cuisson. Ah ! au fait, j'ai fini de télécharger ton émission. Je t'ai gravé un DVD pour que tu puisses la regarder sur la télé du salon.

— Cool. Ça m'occupera une partie de la soirée. Il y a de l'eau chaude ?

— Si j'étais toi, j'éviterais la salle de bains, dit Isla. La chaudière débloque complètement. La pression est pratiquement nulle.

James remplit une cuvette d'eau chaude au robinet de la cuisine, regagna sa chambre et la posa sur la table de nuit. Il se lava sommairement à l'aide d'un gant de toilette et d'une savonnnette, puis enfila des vêtements propres. Il entrouvrit la fenêtre, essuya une bourrasque de vent glacial et quitta la pièce.

Isla traînait une énorme valise dans le couloir.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'étonna James. Vous déménagez ?

— Des documents et du matériel d'enregistrement, expliqua la femme. Ça ne rentrait pas dans l'attaché-case.

Boris sortit de sa chambre vêtu d'un costume effroyablement ringard, d'une chemise à large col et d'un nœud papillon.

— Dis donc, ça en jette, gloussa James.

— C'est vrai, tu aimes ? demanda l'agent, visiblement très satisfait de sa tenue.

— Franchement, tu devrais être à Paris, en train de défiler pour les grands couturiers.

Boris, réalisant que James se moquait de lui, fronça les sourcils.

— Bon, on y va, lança-t-il. Ne nous attends pas. On ne sera pas de retour avant deux ou trois heures du matin.

— Vous inquiétez pas pour moi. J'ai un DVD et des macaronis. Je vais m'éclater à mort.

Lorsque le couple eut quitté l'appartement, James fit chauffer son assiette dans le micro-ondes puis se précipita dans le salon pour introduire son disque dans le lecteur. Le générique apparut à l'écran : *Quand les cascadeurs se ratent, Volume II*.

— Excellent, murmura James.

Il avait regardé le premier volet de l'émission en compagnie de Kerry, et s'était régalé de ses scènes particulièrement sanguinolentes. Il avait ri aux éclats en voyant une cascadeuse perdre un bras au cours d'un effroyable accident. Sa petite amie l'avait traité d'ordure sans cœur, mais ils avaient fini par se réconcilier et s'embrasser passionnément pendant le reste de l'après-midi.

Le dîner de James n'avait rien de gastronomique, mais c'était exactement le genre de platée dont il avait besoin, après une journée passée à grelotter. Il posa les pieds sur la table basse et écouta attentivement le présentateur au bras en écharpe débiter son texte

d'introduction :

« Les cascades auxquelles vous allez assister ont été réalisées par des professionnels. Ne tentez jamais de les imiter. »

Deux hommes obèses armés de tronçonneuses couraient l'un vers l'autre.

« Ici comme ailleurs, le risque zéro n'existe pas. »

L'un des combattants trébucha, chuta lourdement et lâcha un cri perçant. Il roula sur le côté, dévoilant une plaie profonde à l'abdomen.

— Ah, ah, c'est l'horreur, murmura James, tout sourire.

Soudain, l'écran et les lumières de l'appartement s'éteignirent. James espérait que la panne était due à un dysfonctionnement du système électrique de l'immeuble, un problème récurrent que le concierge avait l'habitude de régler en moins de dix minutes.

Il s'approcha de la fenêtre et constata que tout le quartier était plongé dans l'obscurité. Il s'agissait d'une énième coupure à grande échelle. Comme à l'ordinaire, le courant ne serait pas rétabli avant l'aube.

4. Sa Majesté des Mouches

Rat et Lauren placèrent Mr Large en position latérale de sécurité, puis firent le tour des tentes pour réveiller leurs compagnons. Quelques minutes après son attaque, vingt-six agents plus ou moins vêtus se rassemblèrent autour de leur instructeur, lampe torche en main.

— Il est inconscient, expliqua Lauren. Si son cœur est trop gravement touché, son cerveau pourrait être privé d'oxygène et subir des dommages irréversibles.

— Est-ce que quelqu'un peut préparer un brancard ? lança Bethany.

— Comment ça ? demanda un garçon d'une voix pâteuse.

— Un peu d'initiative, bon sang. Une toile de tente, des piquets, des branches, n'importe quoi fera l'affaire. Vous êtes censés être des agents qualifiés. Je vous demande de bricoler un brancard, pas une machine à remonter le temps.

— On déteste tous ce type, fit remarquer Jake. C'est vraiment indispensable de le sauver ?

— Tu peux faire fonctionner ton cerveau de temps en temps ? répliqua Bethany en tapant son petit frère sur le sommet du crâne. Large est une ordure, on est tous d'accord, mais pas au point de le laisser crever comme un chien.

— On ne devrait pas lui faire du bouche-à-bouche ? demanda Rat.

Lauren secoua la tête.

— Il respire correctement. Je crois qu'il est en état de choc.

— C'est une attaque cardiaque ?

— Je ne suis pas médecin. Tout ce que je sais, c'est qu'on est en pleine cambrousse, et qu'il a besoin de soins de toute urgence.

— Où est Arif ? demanda Jake.

— Il est allé au supermarché avec le camion, pour le ravitaillement, répondit Rat. Je crois qu'il faudrait que quatre d'entre nous partent chercher du secours dans des directions différentes. Il doit bien y avoir des fermes dans les environs.

— Excellente idée, dit Lauren. Occupe-toi d'organiser les

recherches. Est-ce que quelqu'un peut monter un sommet de cette colline avec le téléphone de Large pour voir s'il y a du réseau ?

Rat sélectionna son binôme Andy Lagan et trois autres garçons connus pour leur endurance à la course, puis désigna un cinquième agent pour gravir la colline.

— Vous êtes *absolument* certains que ce n'est pas encore un de ses coups foireux ? demanda Jake. Moi, perso, je n'arrive pas à lui faire confiance.

— Mais ouvre un peu les yeux, minus ! Il est couvert de sueur.

— Il a peut-être pris un médoc pour se rendre malade.

— Jake, ferme-la, OK ? Tu commences à me gonfler. Je te conseille de disparaître de ma vue si tu ne veux pas que je t'éclate.

— Essaie un peu pour voir, grinça le petit garçon. Tu es plus vieille que moi, mais moi, je suis un dur.

— Ah ! tu veux vérifier ? répliqua Bethany en bousculant violemment son frère.

Hors de lui, Jake se rua sur elle. Curieux de connaître l'issue de l'empoignade, les agents formèrent un cercle. Il parvint à lui porter un coup de pied à la cuisse, puis lança un coup de poing qui rata sa cible de quelques millimètres. Bethany saisit son bras et le tordit contre son omoplate. De sa main libre, elle attrapa son frère par l'élastique de son pantalon de survêtement, le souleva du sol, le laissa tomber sur le ventre puis s'assit de tout son poids sur son dos.

— Tu as raison, Jake, tu es un vrai dur, gloussa-t-elle.

Lauren considérait ce spectacle d'un œil accablé. Elle n'arrivait pas à croire que sa meilleure amie puisse se livrer à de tels enfantillages en des circonstances aussi dramatiques.

— Arrêtez ça, vous deux ! hurla-t-elle. Vous ne vous rendez pas compte que chaque seconde compte ?

Jake ravala son humiliation et laissa sa sœur l'aider à se relever.

Deux filles fendirent la foule des agents et déposèrent près de Large un brancard constitué de planches arrachées à une clôture recouvertes de sacs de couchage.

— Il est super lourd, dit Rat. Il va falloir le faire rouler.

Depuis qu'il avait été privé de son poste d'instructeur en chef, Large s'était allègrement laissé aller. Son abdomen avait enflé démesurément.

Il ne fallut pas moins de cinq agents pour l'installer sur le brancard. Lauren et Rat se placèrent à l'avant, les filles qui l'avaient

fabriqué à l'arrière.

— On soulève ! cria Lauren.

Les quatre porteurs fléchirent les genoux, saisirent l'extrémité des planches et parvinrent à hisser Large à quelques centimètres du sol.

Constatant que leurs camarades éprouvaient des difficultés à supporter cette charge, quatre agents vinrent leur prêter main-forte.

— Il pue l'alcool, se plaignit l'un d'eux.

— On va dans quelle direction ? gémit Rat.

Large lâcha une plainte déchirante.

— Il reprend conscience, dit un autre agent.

— On se dirige vers le sentier, ordonna Lauren. On est à deux kilomètres de la route principale. On peut y être en dix minutes, si on se grouille. Ensuite, on essaiera d'intercepter une voiture.

Mais alors que Lauren et Rat se mettaient en mouvement, Large essaya de s'asseoir.

— Ne bougez pas ! hurla Bethany. Vous venez d'avoir une attaque cardiaque.

— Putain de bordel... gronda l'instructeur. Laissez-moi descendre.

Il lança les jambes dans le vide et transféra tout son poids vers l'arrière. La charge était telle que les deux filles, sentant des échardes pénétrer dans la paume de leurs mains, durent lâcher prise. Large roula sur le sol, tenta vainement de se redresser puis, victime d'un nouveau spasme, s'effondra en gémissant.

— Je vais crever, grogna-t-il.

— Vous devez rester immobile, Norman, dit Rat. Des agents sont allés chercher du secours.

— *Norman* ? gronda l'instructeur. Comment oses-tu m'appeler Norman, petit con ? Appelle-moi Monsieur.

— Il est complètement saoul, soupira Lauren en secouant la tête avec mépris.

— On essaye de le remettre sur le brancard ? demanda Bethany.

— À quoi bon ? Il est trop lourd et il n'arrête pas de gigoter.

— Hayley, Hayley, pleurnicha Large. Je ne veux pas mourir. Je veux être là pour son mariage.

— Mais non, vous n'allez pas mourir, insista Rat. Vous êtes en

état de choc. Allongez-vous et essayez de garder votre calme.

À ce moment précis, Lauren aperçut une petite Hyundai qui remontait le sentier en direction du campement. Lorsqu'elle s'immobilisa à sa hauteur, elle constata qu'une vieille dame se trouvait au volant. Andy Lagan était assis à ses côtés.

La conductrice descendit de la voiture et contempla avec stupéfaction le colosse étendu dans l'herbe.

— Quelle odeur ! dit-elle. Cet homme est tout simplement ivre mort. Il est hors de question qu'il monte dans ma voiture. Elle n'a que six mille kilomètres au compteur. Je ne veux pas qu'il vomisse sur ma banquette.

Large émit un grondement sourd.

— Nous n'avons pas le choix, madame, implora Lauren. Il mourra si nous n'agissons pas. Vous devez le conduire à l'hôpital.

— Certainement pas. Je vais retourner chez moi et appeler une ambulance. Je n'en ai que pour dix minutes.

— Une ambulance mettrait une demi-heure pour arriver jusqu'ici, espèce de vieille chouette ! lança Bethany.

Lauren se tourna vers Rat.

— OK, on le met dans la bagnole.

— Une minute, jeune fille. Je te répète que je refuse de conduire cet ivrogne où que ce soit.

— Dans ce cas, c'est moi qui conduirai. La vie de cet homme est plus importante que la propreté de vos sièges.

Rat, Andy et trois autres agents commencèrent à traîner l'instructeur vers la Hyundai. La femme se précipita vers eux pour les en empêcher, mais Lauren se mit avec autorité en travers de son chemin.

— Je suis sincèrement navrée, dit-elle, constatant que la conductrice était terrorisée. Calmez-vous, il n'y a rien à craindre. Nous avons besoin de votre aide. Pouvez-vous nous indiquer où se trouve l'hôpital le plus proche ?

Insensible à ces propos apaisants, la vieille dame poussa un cri perçant et tenta de passer en force. La mort dans l'âme, Lauren et Bethany furent contraintes de la saisir par les bras, l'immobilisant pour de bon.

Quelques secondes plus tard, l'un des agents qui avaient été chargés d'aller chercher de l'aide rejoignit le campement à bord d'une BMW. Le conducteur, un homme d'une cinquantaine d'années vêtu

d'un ciré jaune, descendit du véhicule, une mallette de cuir à la main.

— Qu'est-ce que c'est que ce foutoir ? s'exclama-t-il en considérant la nuée d'enfants rassemblés autour de la Hyundai. On est dans *Sa Majesté des Mouches* ?

À bout de forces, Rat et ses camarades étendirent Large sur le sol.

— Vous êtes médecin ?

— Vétérinaire.

L'homme s'agenouilla au chevet de l'instructeur et saisit son poignet.

— Son pouls est fuyant.

— Vous pensez qu'il va s'en tirer ?

— Je ne peux rien promettre, dit le vétérinaire en tendant ses clés de voiture à Andy. Allez chercher la bonbonne d'oxygène dans le coffre de la voiture. Faites gaffe, c'est hyper lourd. Dès qu'il respirera mieux, son cœur aura moins d'efforts à fournir. Ensuite, on l'allongera sur la banquette arrière et je l'emmènerai aux urgences.

La présence d'un adulte responsable était un immense soulagement. Seules Lauren et Bethany, qui maintenaient toujours la vieille dame immobile, se trouvaient en situation délicate.

— Je vais porter plainte à la police ! hurlait-elle. Vous avez essayé de voler ma voiture.

— Calmez-vous, par pitié, dit Lauren. C'est un malentendu. Nous allons vous préparer une bonne tasse de thé, le temps de reprendre vos esprits, puis vous pourrez rentrer chez vous.

— Criminelles ! hurla la femme.

Soudain, sans que rien ne le laisse prévoir, elle tourna la tête et mordit le majeur de Lauren.

Celle-ci retira instinctivement sa main et eut la surprise de voir le dentier de son adversaire fendre les airs et la frapper au visage. Elle poussa une exclamation de dégoût.

Aidé de Rat et Andy, le vétérinaire installa Large à l'arrière de la BMW, puis lui plaça un masque à oxygène sur le visage.

— Il n'y a pas d'autres responsables avec vous ? demanda-t-il.

— Si, mais l'autre est parti faire des courses en ville, répondit Lauren en pressant son doigt sanglant sous son aisselle. Il devrait être bientôt de retour.

— Je vois. Dès que je capterai du réseau, j'informerai la police.

Je n'aime pas vous savoir ici sans surveillance.

Enfin, il se tourna vers la vieille femme.

— Vous n'avez pas l'air de vous sentir bien, madame. Voulez-vous que je vous conduise à l'hôpital ?

— Oui, je vous en prie, sanglota-t-elle. Emmenez-moi loin de ces brutes. Cette espèce de sauvage a volé mes dents.

— Ce n'est pas exactement ce qui s'est passé, précisa Lauren, outrée par la mauvaise foi de la vieille dame.

Le vétérinaire lui adressa un sourire complice.

— En ce cas, madame, ne traînons pas, dit-il en guidant sa passagère vers la BMW. J'ai un homme mal en point sur ma banquette arrière.

Bethany se porta à sa hauteur et glissa discrètement un objet dans sa main.

— Tenez, chuchota-t-elle à son oreille. Ce sont ses dents. Je les ai retrouvées dans l'herbe. Il vaudrait peut-être mieux qu'elle les passe sous l'eau avant de les remettre dans sa bouche.

5. De sang-froid

Le chauffage ayant cessé de fonctionner en même temps que les lumières, James fit un passage éclair par sa chambre, dont la fenêtre était restée ouverte, afin de rapatrier son oreiller et sa couette dans le salon. Il passa le reste de la soirée à lire un vieux magazine sur les motos à la lumière d'une lampe à gaz, roulé en boule sur le canapé.

Quelques heures plus tard, il s'éveilla en sursaut avec le sentiment étrange qu'il se passait quelque chose d'anormal.

— Il n'est pas dans son lit, lança un homme.

Des inconnus progressaient dans le couloir menant au salon. James ignorait à combien d'adversaires il avait affaire, mais il comprit qu'ils étaient entrés par effraction dans l'appartement et que c'était le bruit de leurs bottes contre la porte qui l'avait réveillé.

— Fouillez le reste de l'appartement, gronda l'un des intrus.

James reconnut aussitôt la voix de Vladimir Obidin.

Il en eut la chair de poule. Il ne s'agissait pas d'un cambriolage. La réunion entre Denis, Boris et Isla avait manifestement tourné au vinaigre.

Il rejeta sa couette et se tourna vers la porte du salon. Une faible lueur filtrait entre les rideaux. À l'aveuglette, il passa une main sur le buffet à la recherche d'une arme de fortune. Par chance, elle se posa sur le cendrier en marbre de Boris.

Un homme pénétra dans la pièce et braqua sa torche au xénon dans sa direction.

— C'est bon, patron, je l'ai trouvé, dit l'inconnu.

Terrifié à l'idée d'affronter Vladimir et sa lampe à souder, James fonça droit vers la lumière et frappa l'homme à la tempe à l'aide du cendrier. Ce dernier s'effondra sur le sol, mais il faisait si sombre qu'il était impossible de savoir s'il était inconscient. Un second coup mit un terme à cette interrogation.

James sentit un holster sous la veste de sa victime, mais deux hommes le clouèrent au sol avant qu'il ait pu s'emparer de son arme.

Ses agresseurs le remirent brutalement sur pied puis le plaquèrent contre le mur. Le plus grand d'entre eux lui envoya un violent crochet à l'abdomen.

— Je veux qu'il reste conscient ! cria Vladimir depuis la cuisine. C'est notre seul lien avec ces enfoirés.

Le crochet aurait démoli n'importe quel adulte, mais James avait pris l'habitude d'endurer bien davantage, lors d'innombrables séances d'entraînement au combat. Il répliqua par un coup de pied à l'entrejambe. Son agresseur se plia en deux, tituba en arrière et s'écroula sur la table basse.

James saisit la queue-de-cheval de son complice, l'enroula autour de son poignet et tira sèchement vers l'amère, produisant un craquement sinistre. Sa victime s'effondra sans connaissance.

À la lumière de la lampe au xénon qui avait roulé sur le sol, il vit l'homme qu'il venait de projeter au fond du salon glisser une main sous son blouson. Il bondit sur lui, saisit son poignet, lui imprima une puissante torsion pour le forcer à lâcher son arme puis lui assena plusieurs coups de crosse sur l'arête du nez.

Et de trois, pensa James. Il n'en reste plus qu'un.

Il s'adossa au mur, près de la porte menant au couloir, et examina le pistolet automatique. C'était une arme de fabrication russe dont il n'avait jamais étudié le fonctionnement. Il s'assura que le cran de sûreté était dégagé, et estima qu'elle était prête à tirer.

— Mikhaïl, qu'est-ce vous foutez ? cria Vladimir depuis la cuisine. Passez-lui les menottes et commencez la perquisition.

James savait que le policier ne tarderait pas à s'inquiéter du silence de ses collègues. Il éteignit la lampe torche et se glissa dans le couloir.

— Mikhaïl ? répéta Vladimir d'une voix anxieuse. Il a réussi à se tirer ?

James s'accroupit. Il aperçut une lueur chancelante à l'intérieur de la cuisine. Vladimir inspectait la pièce à l'aide d'une lampe torche.

— Bordel, vous avez le gamin ou pas ?

L'espace d'une seconde, James eut la tentation de lancer une réplique pleine d'ironie, mais il estima qu'il valait mieux réserver ces provocations stériles aux films hollywoodiens et laisser Vladimir patauger en pleine confusion.

— Eh, les mecs ? hurla Obidin.

Sa voix avait changé. Elle trahissait un sentiment nouveau.

Il a peur, pensa James.

Bien décidé à profiter de son avantage, il progressa lentement et se posta à moins d'un mètre de la cuisine. Vladimir éteignit sa lampe.

La porte de l'appartement était toute proche, mais James ne pouvait pas l'atteindre sans offrir à son ennemi une chance de l'abattre comme un lapin.

Il envisagea de regagner le salon et de sauter du balcon, mais il craignait de ne pas sortir indemne d'une chute de deux étages. En outre, même s'il parvenait à se réceptionner sain et sauf, il risquait d'être capturé par les hommes en armes qui montaient la garde devant l'immeuble.

Il entendit Vladimir chuchoter dans son talkie-walkie.

— VO1 à toutes les unités. J'ai besoin de renforts à la résidence Brejnev, deuxième étage, appartement dix-sept. On recherche un garçon de quatorze à quinze ans, cheveux blonds, silhouette athlétique. Je crois qu'il a liquidé plusieurs collègues.

James n'avait plus le choix. Il devait quitter l'immeuble avant que la moitié des forces de police d'Aerograd ne le prennent d'assaut. Le silence d'Obidin était inquiétant. À l'évidence, il se tenait sur ses gardes.

Le garçon glissa un bras dans l'encadrement de la porte et enfonça la détente à trois reprises. Les balles atteignirent la coque du lave-linge.

Vladimir, indemne, déboula dans le couloir, pistolet au poing. James ne lui laissa pas le temps de viser. Il fit feu le premier et le toucha à la cuisse, à bout portant.

La force du projectile déséquilibra Obidin vers l'arrière. James se jeta sur lui, lui arracha son arme, la glissa dans la ceinture de son pantalon et courut se réfugier dans le salon.

Après s'être assuré que les trois autres policiers étaient restés inconscients, il chaussa ses baskets puis regagna le couloir. Vladimir se tordait de douleur sur la moquette. Il l'enjamba souplement, attrapa son blouson suspendu au portemanteau et se rua hors de l'appartement.

Le couloir était plongé dans la pénombre. Lorsque James atteignit la cage d'escalier, il aperçut un ballet de faisceaux lumineux, un étage plus bas. Des policiers progressaient en formation tactique. Pris de panique, il gravit les marches jusqu'au troisième étage et trouva refuge dans un recoin obscur. Sa situation semblait désespérée. Dès qu'Obidin les aurait informés de ce qui venait de se passer, les membres du commando investiraient l'immeuble tout entier.

James considéra les options qui s'offraient à lui : se rendre, puis exiger de s'entretenir avec les autorités diplomatiques britanniques ; monter sur le toit et tâcher de trouver une cachette ; frapper à une

porte et demander asile à un habitant de la résidence. À l'évidence, toutes ces stratégies étaient vouées à l'échec.

En tout état de cause, il était hors de question de se rendre. Il venait de tirer sur le chef de la police d'Aerograd. Ses hommes se moquaient royalement des lois internationales. S'ils parvenaient à le jeter en cellule, ils le tortureraient jusqu'à ce qu'il lâche le morceau.

Il décida d'emprunter l'escalier de secours extérieur situé à l'arrière du bâtiment, en priant pour que d'autres policiers ne soient pas postés tout autour du périmètre.

Il poussa la porte coupe-feu et s'engagea sur la plateforme métallique rendue glissante par le givre. Une rafale d'air glacial fouetta son visage. Les gyrophares des véhicules de police garés devant la résidence illuminaient le parking. James se pencha par-dessus la balustrade et constata que la voie était libre.

Il descendit silencieusement l'escalier en spirale, une main posée sur la rampe, l'autre serrée sur la crosse du pistolet automatique, puis s'accroupit entre une Nissan et une Volkswagen pour observer les alentours. Si le clan Obidin avait réduit au maximum les coûts d'entretien de l'immeuble, il avait en revanche investi sans compter dans les équipements de sécurité afin de protéger ses locataires des cambrioleurs et des kidnappeurs. James examina la clôture de quatre mètres hérissée de barbelés dressée le long du périmètre, et la jugea infranchissable.

S'efforçant de rassembler ses esprits, il jeta un œil à son poignet et réalisa que sa montre se trouvait toujours sur sa table de nuit, dans l'appartement d'où il venait de s'échapper.

Une question le tenaillait : qu'avait-il bien pu se passer au cours de la réunion ? Boris et Isla avaient-ils trahi leur couverture ? Obidin avait-il connu leur véritable identité dès le début de l'opération ? Ses gardes avaient-ils découvert l'un des dispositifs d'écoute cachés dans la résidence ?

Aucune de ces théories ne lui semblait convaincante. Denis était intelligent. Il vivait depuis des années sous la surveillance d'agents de renseignement du monde entier. Le manque de discrétion avec lequel il gérait la situation ne lui ressemblait pas. Vladimir et ses hommes avaient défoncé la porte de l'appartement au beau milieu de la nuit. Les Obidin étaient fous de rage. Ils avaient été pris par surprise.

James s'efforça de faire le vide dans sa tête. Il devait définir de toute urgence une stratégie d'évasion.

Dopé par l'adrénaline, il avait la sensation qu'un siècle s'était écoulé depuis que les policiers avaient fait irruption dans

l'appartement. En vérité, Vladimir avait appelé les renforts depuis moins de cinq minutes. Les hommes que James avait vus gravir l'escalier de la résidence étaient les sentinelles en poste chargées de monter la garde devant le portail. Ils s'étaient tous précipités pour répondre à l'appel de leur chef. Cela expliquait pourquoi personne n'avait couvert l'issue de secours. Il n'y avait tout simplement pas assez de personnel.

Du moins, pas encore.

L'arrivée des renforts était imminente. James devait saisir sa chance de quitter la zone avant qu'elle ne grouille de policiers. À l'abri des voitures, il progressa de quelques mètres en direction du portail.

La Mercedes blindée de Vladimir Obidin, encadrée par deux véhicules de patrouille gyrophares allumés, bloquait l'accès à la résidence.

Le chauffeur de la berline, un colosse au physique de brute, fumait une cigarette, assis sur le capot, un fusil automatique suspendu autour du cou.

Aux yeux de James, la perspective d'une confrontation à un contre un était rassurante. S'il parvenait à profiter de l'effet de surprise, il gardait toutes ses chances. Il rampa jusqu'à une voiture de patrouille et passa la tête au-dessus du coffre.

Le chauffeur semblait perdu dans ses pensées. James envisagea la possibilité de lui tirer dans le dos, de le soulager de son arme, puis de prendre la fuite à bord de la voiture blindée. Il s'accorda quelques secondes de réflexion puis estima que cette stratégie manquait singulièrement de discrétion : son arme n'était pas équipée d'un silencieux, et il jugeait préférable de ne pas se promener dans les rues d'Aerograd au volant du véhicule personnel du chef de la police locale. En outre, malgré la situation dramatique dans laquelle il se trouvait, il ne se sentait pas le cœur à tirer de sang-froid dans le dos d'un homme.

Le chauffeur jeta sa cigarette puis baissa la tête pour l'écraser du talon. James bondit aussitôt de sa cachette, traversa la chaussée déserte d'un pas souple et se glissa dans l'allée étroite qui séparait deux immeubles d'habitation. Au même instant, une ambulance et trois voitures de patrouille s'immobilisèrent devant la résidence Brejnev.

James courut droit devant lui sur une centaine de mètres, à la lumière de la lune, puis se dirigea vers un quartier à l'abandon situé en périphérie d'Aerograd. Il projetait de trouver refuge dans l'un des milliers d'appartements désaffectés qui avaient autrefois abrité les

ouvriers de la ville. Mais avant tout, il devait se mettre en relation avec la cellule d'urgence de CHERUB.

Il glissa une main dans la poche de son blouson puis palpa vainement celles de son jean. Alors, il réalisa avec effroi que son téléphone portable était resté dans son sac à dos, dans le salon de l'appartement 2-17.

6. Secret d'État

Le gymnase des garçons était l'un des bâtiments les plus anciens du campus. Au cours d'une récente réfection, il avait été équipé d'appareils de fitness et de musculation dernier cri. Une petite annexe avait été ajoutée à l'édifice afin d'y construire des douches et des vestiaires réservés aux filles. Au sous-sol, la vieille salle de cinéma où, dans les années 1950 et 1960, les agents avaient regardé films et documents d'actualité, avait été reconvertie en salon de détente. Il disposait de canapés démesurés, d'une piscine à remous, de tables de billard et de jeux de palets sur coussins d'air. De larges écrans plasma diffusaient des chaînes sportives, et les résidents pouvaient piocher à leur guise dans le stock de snacks et de sodas mis à leur disposition dans des réfrigérateurs vitrés.

La rénovation avait été achevée moins d'un mois plus tôt, et l'enthousiasme des agents n'était pas retombé. L'affluence était si importante que la direction avait été contrainte d'établir des horaires en fonction des différentes classes d'âge.

À titre exceptionnel, le salon avait été ouvert le samedi matin pour accueillir les vingt-six agents de retour de la désastreuse randonnée dans le parc de Yorkshire Dales. Lauren, Rat, Bethany et Andy disputaient une partie de snooker.

Aucun d'eux n'excellait en la matière. Rat était le plus doué de la bande, mais il avait passé les onze premières années de sa vie dans une secte religieuse et éprouvait toujours des difficultés à retenir les règles.

— Bon, j'ai touché la rouge. Quelle bille, maintenant ?

Lauren poussa un soupir agacé.

— Pour la *troisième* fois, n'importe laquelle, mais tu dois annoncer la couleur avant.

— Attends... je croyais qu'on devait les jouer dans l'ordre. Jaune, verte, marron et... merde, je suis complètement paumé.

— Ça, c'est à la fin, quand toutes les boules rouges sont rentrées.

— Ah, d'accord. Alors la bleue, dans la poche du coin.

Au moment où Rat s'apprêtait à frapper, Andy poussa un hurlement comparable à celui d'un loup. La bille échoua à quelques centimètres de son objectif.

— Eh, il m’a fait rater mon coup ! protesta Rat. M’en fous, je recommence.

— Tu triches, gloussa Bethany.

— Il a été gêné, fit observer Lauren.

— Oh, oh, je vois. On défend son petit chéri.

— Ferme-la, gronda la jeune fille en adressant un coup de coude à sa camarade.

Rat fit une nouvelle tentative. Cette fois, la bille bleue rebondit frénétiquement d’une bande à l’autre à l’entrée de la poche avant de s’immobiliser.

— À moi ! s’exclama Andy en s’emparant de la queue. Je vais vous nettoyer cette table en moins de deux.

Rat avala une gorgée de jus d’orange puis s’approcha de Lauren.

— Tu sais, je suis content qu’on ait mis les autres au courant, dit-il.

Bethany éclata de rire.

— Oh oui, c’est vrai, c’était un secret d’État, ironisa-t-elle. Mais *tout le monde* savait que vous étiez ensemble. Qu’est-ce qu’on a pu se marrer...

Lauren commençait à perdre patience. Sa meilleure amie lui avait imposé une ribambelle de petits copains plus stupides les uns que les autres, et elle se permettait de se moquer de sa relation avec Rat. À l’évidence, elle crevait de jalousie.

Vautrés sur un canapé, Jake, le petit frère de Bethany, et sa bande d’amis attendaient que la table de billard se libère. Le petit garçon se mit à ricaner comme un parfait crétin.

Lauren se tourna dans sa direction et lui lança un regard assassin.

— Toi, si tu ne la fermes pas, je te colle cette queue de billard où je pense ! rugit-elle.

— Ooooh, mais c’est que ça mordrait, gloussa Jake.

Contre toute attente, Bethany se rangea dans le camp de Lauren.

— La leçon de cette nuit ne t’a pas suffi ?

Andy rata un coup d’une facilité déconcertante.

— À toi, Lauren.

Parfaitement consciente de sa nullité absolue, Lauren opta pour une stratégie radicale. Elle frappa de toutes ses forces et éparpilla les

billes rouges rassemblées au centre de la table. Par chance, l'une d'elles s'engouffra dans une poche, suivie de près par la bille rose, qui s'immobilisa à quelques centimètres de l'objectif.

— Quel talent ! s'exclama-t-elle.

— T'as trop de bol, répliqua Andy.

— Génial, mon cœur, dit Rat. T'as plus qu'à la pousser.

Lauren réussit à propulser la bille rose dans la poche, mais la blanche la suivit aussitôt.

— T'es nulle, lança joyeusement Jake. T'aurais dû mettre un effet rétro.

— J'ai joué au snooker trois fois dans ma vie. J'ai jamais appris à faire ces trucs-là.

Lauren tendit sa queue à Bethany. Soudain, un silence irréel régna dans la pièce. Des garçons qui chahutaient comme des possédés interrompirent leur bataille de chips et de M & M's puis s'assirent comme un seul homme sur un sofa, l'air parfaitement innocent.

Lauren regarda par-dessus son épaule. Zara Asker, la nouvelle directrice de CHERUB, se tenait au pied de l'escalier en spirale qui menait au rez-de-chaussée. Elle jeta à la pièce un regard circulaire puis marcha droit vers elle.

— Je peux te parler en privé dans mon bureau ? dit-elle.

Jake lança un son imitant le claquement d'un fouet puis éclata de rire.

— On dirait que t'es dans la merde, Lauren, ricana-t-il, provoquant l'hilarité de ses camarades.

Zara pointa l'index dans sa direction.

— À ta place, je la mettrais en veilleuse, Parker. J'ai reçu plusieurs rapports concernant ton comportement pendant les cours. Si tu ne veux pas que je rajoute des tours de stade et des corvées de lessive à ton emploi du temps, tu ferais mieux de te reprendre.

Jake fit tout son possible pour garder la tête haute devant sa petite bande de frimeurs de dix ans, mais le regard dominateur de Zara le contraignit à baisser les yeux. Enchantée par ce spectacle, Bethany lui tira malicieusement la langue.

— C'est à propos de Mr Large ? demanda Lauren en suivant la directrice dans l'escalier.

— Non, ça n'a rien à voir, dit Zara.

Elles franchirent la porte du gymnase et se dirigèrent vers le

bâtiment principal.

— Je préfère te parler dans mon bureau. Tiens, au fait, j'ai reçu des nouvelles de Large. Il va mieux, mais il n'est pas sorti d'affaire. Il va sûrement avoir besoin d'un pontage, et même s'il se rétablit complètement, il devra passer devant le conseil de discipline.

— Pardon ?

— J'ai lu les rapports concernant l'incident et j'ai bien compris qu'il était complètement ivre mort lorsque son cœur a lâché. Une pinte ou deux, je veux bien, mais se mettre dans un tel état quand on a la responsabilité de vingt-six agents, c'est inacceptable.

— Il va enfin se faire virer ? demanda Lauren, tout sourire.

— Sûrement pas. C'est une vraie galère pour trouver de bons instructeurs. Tu en connais beaucoup, toi, des types qui ont envie de passer leur vie dans un camp d'entraînement boueux et de pourrir la vie de gamins de dix ans ?

— Ouais, c'est vrai que ce job est réservé à une catégorie de personnes plutôt particulières.

— Selon le rapport d'Arif, tu as fait des étincelles. Il paraît que tu as pris le contrôle des opérations en son absence.

— Après le départ du véto avec Large et la vieille, j'ai demandé aux autres de démonter leur tente et de faire leur paquetage. On a levé le camp dès qu'Arif est revenu du supermarché, avant que la police et je ne sais quels services sociaux ne débarquent.

— Je reconnais que tu sais te faire obéir, dit Zara. Dans quelques années, je te verrais bien faire carrière dans la politique, ou diriger une grande société.

— La politique, c'est nul. Et puis je n'ai pas vraiment eu l'impression de contrôler quoi que ce soit. Franchement, c'était le chaos complet. Surtout quand la vieille a commencé à piquer sa crise.

Zara esquissa un sourire.

— Tiens, je t'ai dit qu'on a dû emmener Boulette à la clinique vétérinaire ?

— Ah bon ? Pourquoi ? Il n'a rien de grave, j'espère ?

— Il refusait de manger depuis quelques jours. Le véto a trouvé quatre briques de Lego coincées dans sa gorge. Il est de nouveau en pleine forme, mais je suis obligée de hurler sur Joshua pour qu'il ne laisse pas traîner ses jouets partout.

— Ce chien avalerait n'importe quoi, gloussa Lauren.

— Tu sais, tu es toujours la bienvenue à la maison. Tu peux

l'emmener se promener quand tu veux.

— Oui, je sais, mais j'ai des tonnes de devoirs, et je passe pas mal de temps avec Rat.

— Je vois, dit Zara avec un sourire entendu.

Elles contournèrent la fontaine, franchirent la porte automatique du bâtiment principal, puis marchèrent jusqu'au bureau de la direction.

Il n'avait pas beaucoup changé depuis le départ du docteur McAfferty. Zara s'était contentée d'y disposer quelques photos de famille. Les étagères, dépouillées des livres de son prédécesseur, conféraient à la pièce un aspect désolé.

Kerry Chang, la petite amie de James, était assise dans un fauteuil. Ses traits étaient gonflés, ses joues maculées de traces de larmes. À sa vue, Lauren sentit son sang se glacer dans ses veines.

— On n'a plus de nouvelles de James, sanglota Kerry. On ne sait... on ne sait même pas s'il est encore en vie.

Lauren avait l'impression qu'une bombe à fragmentation venait d'éclater sous son crâne. Ses jambes se mirent à trembler. Elle se laissa tomber sur une chaise. Zara s'installa derrière le bureau.

— James était en mission à Aerograd, en Russie, dit-elle. Il enquêtait sur Denis Obidin, maire de la ville et propriétaire de la quasi-totalité des industries, des terrains et de l'immobilier. Le MI5 le soupçonne de vendre des missiles et des technologies militaires à des États sous embargo et à des groupes terroristes. Le problème, c'est qu'il a des amis puissants à Moscou, et que le gouvernement russe a toujours fermé les yeux sur ses agissements.

— Tu veux dire que James est en mission solo ?

— Non. Il faisait équipe avec un couple d'agents du MI5 chargés d'acquérir un stock de missiles. Leur objectif était de réunir des preuves matérielles au cours de la transaction afin de forcer le gouvernement russe à prendre des mesures contre Obidin.

— Pourquoi ont-ils fait appel à CHERUB ?

— James a pris l'opération en cours. Lors de leurs premiers contacts avec Obidin, les agents du MI5 ont découvert qu'il projetait d'envoyer son fils unique dans un pensionnat britannique. Il lui faisait prendre des leçons d'anglais avec un prof local, mais le gamin refusait de mémoriser un seul mot. C'est ce qui a donné aux autorités l'idée de faire appel à notre organisation. James a débarqué à Aerograd en se faisant passer pour leur neveu. Sa mère est censée souffrir d'une dépression nerveuse.

— Quel était son rôle ?

— Peu de temps après son arrivée, les agents du MI5 ont suggéré que James pourrait peut-être donner des cours d'anglais au fils d'Obidin, de façon plus informelle. Il a immédiatement accepté leur offre. Pendant plusieurs semaines, chaque jour, après les cours, James a passé une heure à discuter avec le gamin. Il en a profité pour repérer la disposition de la villa et poser nos nouveaux dispositifs d'écoute ultra-miniaturisés.

— Qu'est-ce qui a mal tourné ?

Zara haussa les épaules.

— On est encore sûrs de rien. Tout ce qu'on sait, c'est que le couple d'agents du MI5 avait rendez-vous hier soir chez Obidin pour participer à une importante réunion. Selon nos sources, une violente altercation a éclaté pendant la rencontre, et Denis Obidin a été tué.

— Tué par les agents ? s'étrangla Lauren.

— Probablement. Le plus terrible, c'est que le frère de la victime, Vladimir Obidin, est le chef de la police locale. Il a quitté la propriété accompagné de quatre hommes et s'est immédiatement rendu à l'appartement de James. Selon le témoignage de Britanniques qui habitent la résidence, il y a eu une bagarre et un échange de coups de feu. Plusieurs policiers sont restés sur le carreau, et Vladimir a reçu une balle dans la cuisse.

— Alors James a réussi à leur échapper ?

— On n'en sait rien. Denis est mort et Vladimir a été conduit en hélicoptère jusqu'à un hôpital privé de Moscou. Depuis, les membres du clan se disputent le pouvoir. À l'heure qu'il est, personne ne sait qui dirige l'empire Obidin. Des rumeurs affirment que James a été arrêté, mais nous savons de source sûre que la police mène en ce moment même une gigantesque chasse à l'homme.

— Mais il n'est pas entré en contact avec le campus, se lamenta Kerry. S'il était sain et sauf, il aurait sans doute appelé la cellule d'urgence.

— Il avait un téléphone portable ? demanda Lauren.

Zara hocha la tête.

— Oui, et même s'il l'avait perdu, je suppose qu'il aurait utilisé une cabine publique. Je suis convaincue qu'il a été capturé par les hommes d'Obidin.

— Ils vont lui faire du mal, gémit Lauren. Il... il est peut-être déjà mort.

— Je suis navrée, murmura Zara en se levant pour prendre la fillette dans ses bras. Tant que nous ne savons pas exactement ce qui s'est passé, il faut garder espoir.

— Oh, mon Dieu, faites qu'il soit toujours en vie...

Une larme roula sur la joue de Zara.

— Il n'avait pas de contrôleur, parce que les agents du MI5 étaient censés assurer sa sécurité. Ewart est dans un avion à destination de Moscou. Il sera à Aerograd dans la soirée. Il va appeler nos contacts dans la région et tâcher de localiser James.

Lauren resta sourde à ces propos rassurants. Prise de vertige, elle se mit à haleter. Elle avait l'impression de revivre le pire moment de sa vie : la nuit où sa mère était morte, trois ans plus tôt.

— Il va s'en sortir, bredouilla Kerry en prenant sa main. Tu connais James. Il s'est toujours tiré des pires situations.

— Mais pourquoi il n'a pas appelé ? sanglota Lauren. Hein, pourquoi il n'a pas appelé ?

7. Partie de chasse

James fit une halte dans l'un des nombreux cabanons clandestins où les marginaux d'Aerograd s'approvisionnaient en cigarettes de contrebande, en alcool bon marché et en tubes de colle à rustine.

Il investit les quelques roubles trouvés au fond de sa poche dans l'achat de barres de céréales, d'une boîte d'allumettes, de quatre canettes de Coca et d'une petite bouteille de vodka.

Ces achats effectués, il se dirigea vers le quartier désaffecté, le pistolet glissé dans la ceinture de son jean. Il avait peu d'espoir de trouver une cabine téléphonique, car ce luxe était réservé aux habitants du centre-ville.

Cette lacune était une conséquence imprévue de l'histoire d'Aerograd, une ville fermée bâtie pendant la guerre froide. Jusqu'aux années 1990, les non-résidents avaient dû présenter un laissez-passer pour y pénétrer, et aucun étranger n'y avait jamais été admis. Pendant plus de quarante ans, les appels téléphoniques à titre privé étaient restés interdits, une situation qui avait contraint des générations d'habitants à supporter d'interminables files d'attente à la mairie chaque fois qu'ils souhaitaient communiquer avec l'extérieur.

Ces restrictions avaient été levées depuis des années, mais la municipalité faisait face à des difficultés financières insurmontables. Seules quelques rues du centre-ville avaient été équipées de câbles téléphoniques. James devait à tout prix se procurer un téléphone portable.

Au temps de sa splendeur, le quartier est d'Aerograd avait abrité des dizaines de milliers d'employés de l'industrie aéronautique. Depuis l'effondrement du bloc soviétique, la plupart des actifs l'avaient déserté pour trouver du travail dans des régions plus favorisées. Les retraités et les personnes jugées incapables d'exercer une activité professionnelle avaient été relogés dans des habitations plus proches du centre-ville.

C'était désormais une ville fantôme : des rues envahies par la végétation, bordées d'une trentaine d'immeubles abandonnés sans portes ni fenêtres. James choisit un bâtiment au hasard, grimpa jusqu'au deuxième étage puis trouva refuge dans la salle de bains aveugle d'un petit appartement battu par les vents. Il s'accroupit dans la baignoire, le corps recouvert d'un rideau de douche en nylon.

Il devait se montrer patient. Le lendemain, lorsque la pression policière serait retombée, il tâcherait de trouver un moyen de quitter la ville.

Incapable de trouver le sommeil, il passa la nuit à échafauder des théories concernant les événements de la veille, une main plaquée sur son abdomen douloureux, en buvant de petites gorgées de vodka pour se procurer une illusoire sensation de chaleur.

Dès le lever du jour, James explora l'immeuble de fond en comble et constata qu'il n'avait pour toute compagnie qu'une centaine de pigeons qui nichaient sur la coursive du dernier étage. En jetant un coup d'œil depuis le balcon, il découvrit qu'une épaisse couche de neige recouvrait le toit des bâtiments environnants. Il remarqua quelques vêtements suspendus aux fenêtres. Une cheminée lâchait un discret panache de fumée. Il comprit qu'il n'était pas le seul naufragé à avoir échoué dans les ruines de la cité ouvrière.

Convaincu qu'un barrage de police avait été dressé sur l'unique voie d'accès à la ville, il envisagea de rejoindre une ville voisine en passant par la forêt, puis de contacter le campus depuis une cabine téléphonique. Hélas, l'agglomération la plus proche se trouvait à plus de trente kilomètres, il ne possédait pas de carte, et il n'excluait pas que des hommes du clan Obidin aient investi toute la région.

Tout bien pesé, il décida de rejoindre discrètement le centre-ville afin de se procurer un téléphone portable par n'importe quel moyen. Il lui faudrait attendre la nuit tombée pour agir, car son signalement devait avoir été diffusé à grande échelle, et il n'avait pas la possibilité de changer de vêtements.

James ne possédait pas de montre, mais il savait que le soleil se levait à huit heures et se couchait aux alentours de seize heures, à la sortie des cours. Constatant qu'il lui restait au moins huit heures et demie à tuer, il entreprit de faire du feu.

Il fit le tour des appartements pour collecter des chiffons et de vieux journaux, puis il utilisa son couteau suisse pour détacher plusieurs lattes de parquet. Il les plaça dans le lavabo, les arrosa de vodka puis gratta une allumette.

Il parvint à produire un petit foyer qui donnait des braises et dégageait peu de fumée. Dès qu'il s'y fut réchauffé, il prit conscience qu'il était affamé. Les barres chocolatées et le Coca achetés la veille auraient suffi à lui procurer assez de calories pour tenir la journée,

mais il avait envie de nourriture chaude. Il pensa aux pigeons nichés au dernier étage.

Il avait capturé plusieurs pigeons pour se nourrir au cours du programme d'entraînement initial. C'était une viande délicieuse et parfaitement saine pourvu que l'on prenne soin de vider et de faire cuire correctement l'animal.

Dans la pièce qui avait autrefois servi de cuisine collective aux habitants de l'immeuble, il dénicha un tabouret en plastique, une grille de four, un gobelet émaillé, une marmite cabossée et une vieille casserole en fer-blanc. De retour à l'appartement, il remplit la casserole de neige ramassée sur le balcon, puis la mit à chauffer sur la grille qu'il avait posée sur le lavabo.

L'expérience lui avait appris que les pigeons étaient infiniment plus faciles à capturer que les poissons et les mammifères. Ces animaux au comportement binaire n'éprouvaient que deux sentiments : la sérénité et la panique. S'ils estimaient ne pas courir de danger, ils étaient capables de se jeter délibérément dans les griffes de leur prédateur.

Il se présenta sur la coursive du sixième étage armé de sa marmite et de son canif. Comme prévu, les centaines de pigeons passèrent en mode panique et prirent leur envol. Le sol était jonché de plumes et d'excréments blanchâtres. James s'accroupit, dos au mur, et demeura parfaitement immobile.

En moins d'une minute, les oiseaux, ayant oublié ce qui les avait effrayés, regagnèrent leur refuge et s'aventurèrent tout près de James, comme s'il s'agissait d'un objet inerte et inoffensif. D'un geste vif, il se saisit de l'un d'eux, lui tordit le cou et le jeta dans la marmite. Les pigeons s'éparpillèrent de nouveau, puis revinrent picorer à ses pieds.

Lorsqu'il eut réuni cinq proies, il regagna l'appartement. La température de la salle de bains s'était considérablement élevée.

Il s'assit sur le rebord de la baignoire et commença à vider les pigeons de leur sang. Il gardait un mauvais souvenir du premier animal qu'il avait dépecé, un écureuil capturé lors du programme d'entraînement initial. Le cœur au bord des lèvres, il avait dû arracher la fourrure et plonger les mains dans la carcasse pour en retirer les entrailles tièdes. Il doutait alors qu'un agent du XXI^e siècle puisse rencontrer une occasion de faire usage d'une technique aussi primitive au cours d'une opération. Il réalisait désormais à quel point elle était précieuse. Il vida les pigeons à l'aide de son canif, les aplatit afin qu'ils cuisent uniformément, puis les répartit sur la grille.

Il sortit sur le balcon pour se laver les mains dans la neige, puis

les désinfecta avec de la vodka.

Il retourna la viande à l'aide d'une tige de bois, s'assit sur le tabouret en plastique, versa de l'eau chaude dans le gobelet, en but trois gorgées, puis se lava le visage.

Alors, malgré les efforts qu'il venait d'accomplir, il se sentit submergé par une bouffée d'angoisse. La salle de bains enfumée, les accessoires de fortune rassemblés sur le lavabo, les oiseaux sanglants posés sur la grille, tout lui rappelait la précarité de sa situation : il se trouvait à deux mille cinq cents kilomètres de chez lui, et ne s'était jamais senti aussi seul de sa vie.

8. Skate punks

Ne se sentant pas la force d'aller en cours, Kerry avait préféré demeurer auprès de Lauren. Les deux filles étaient assises face à face à une table du réfectoire. Ni l'une ni l'autre ne savaient trop quoi dire.

Au campus, les rumeurs se propageaient plus rapidement que les microbes. À l'heure du déjeuner, nul n'ignorait plus que James était porté disparu. Chose étrange, personne ne vint leur tenir compagnie. Leurs amis les plus proches les assurèrent de leur soutien, puis allèrent poser leur plateau aussi loin que possible.

Elles renoncèrent respectivement à un match de basket et à une sortie en ville entre copines, pour passer l'après-midi à jouer au Scrabble dans la chambre de Kerry en compagnie de Rat et de Gabrielle.

James quitta l'appartement au coucher du soleil. L'électricité avait été rétablie. Avec son blouson et ses gants orange, il était certain de ne pas passer inaperçu.

Il avait passé le plus clair de la journée à s'interroger sur le meilleur moyen de se procurer un téléphone mobile. Il doutait que quiconque, dans cette ville pauvre et gangrenée par la criminalité, accepte de le laisser passer un appel. Il allait devoir faire usage de la force. Ce n'était pas une perspective agréable, mais il était déterminé à employer les grands moyens pour éviter une confrontation avec les hommes de Vladimir Obidin.

Il se dirigea par les rues grisâtres vers le quartier où les habitants les plus prospères d'Aerograd, les seuls susceptibles de posséder un téléphone portable, faisaient leur shopping, se rendaient au restaurant et passaient la nuit en discothèque. La plupart des établissements appartenaient à la famille de Denis Obidin. La police était omniprésente.

James s'arrêta devant un hypermarché *discount*. Le vaste hangar de métal était l'un des rares bâtiments de la ville bâtis après l'ère soviétique. On y vendait de tout, des vêtements fabriqués en Chine aux boîtes de conserve, en passant par les outils de bricolage bon

marché.

Rares étaient les habitants à posséder une voiture. La plupart des clients faisaient leurs courses à pied, une situation qui les contraignait à parcourir des kilomètres sur les trottoirs boueux, encombrés de sacs et de poussettes.

James s'assit sur le muret qui délimitait le périmètre du parking où une dizaine d'adolescents à l'air patibulaire pratiquaient le skateboard. En dépit de la neige qui recouvrait partiellement la chaussée, ils effectuaient des prouesses. Il s'était pour sa part couvert de ridicule à chaque fois qu'il avait essayé de se tenir en équilibre sur une planche.

Il étudia la longue file de retraités et de mères de famille au visage las qui franchissaient les portes automatiques de l'hypermarché, s'efforçant de repérer un client affichant des signes extérieurs de richesse. Il ne tarda pas à remarquer une jeune femme d'une vingtaine d'années qui traînait un sac contenant une paire d'oreillers. Elle portait un jean étroit, des bottes de cuir noir et une chapka en fourrure de renard. Son sac à main de grande marque venait à l'évidence d'une boutique de luxe de Moscou. Lorsqu'il la vit s'engager dans l'a rue qui longeait le magasin, il se leva et fit trois pas dans sa direction avant de bousculer accidentellement l'un des skaters.

— Eh, fais gaffe, connard, gronda ce dernier.

L'un de ses camarades descendit de sa planche et brandit un couteau à cran d'arrêt.

— Tu cherches la merde ? lança-t-il, le visage éclairé d'un sourire cruel.

Il était plus petit que James, mais son arme et la proximité des membres de sa bande semblaient lui inspirer confiance.

James leva les mains en l'air.

— Excusez-moi, dit-il sobrement, de peur que son accent ne le trahisse.

Il craignait que ses adversaires n'aient été informés que la police recherchait un jeune Anglais.

Le garçon qu'il avait bousculé avait dix-sept ou dix-huit ans. Il décrivit une large boucle, mit pied à terre, donna un coup de pied dans sa planche et la saisit au vol.

— T'es sur notre territoire, *sale pédé* ! grinça-t-il en serrant les poings.

— Excusez-moi, répéta James en reculant.

Il tourna brièvement la tête pour s'assurer que la fille a la chapka était toujours en vue.

Les skaters éclatèrent de rire.

— Je crois qu'il va pisser dans son froc, ricana l'un d'eux.

— Si on te revoit ici, on te défonce la gueule, avertit le chef du gang.

James était imperméable à ces vaines tentatives de détruire son ego. Il ne s'intéressait qu'à la jeune femme et au téléphone qu'il espérait trouver dans son sac à main.

Il quitta le parking au pas de course et gagna du terrain sur sa cible. Cette dernière s'engagea dans une rue bordée de hauts immeubles aux façades défraîchies. Il déchiffra les caractères cyrilliques figurant sur un panneau délavé : *55 000 m² de boutiques et de bureaux, ouverture décembre 1998*. Le bâtiment ne s'était pas élevé au-delà du premier étage.

Sa cible héla un taxi, mais le chauffeur ne ralentit même pas l'allure. Son attitude confirmait le choix de James : seuls les habitants les plus riches d'Aerograd pouvaient se permettre d'emprunter un moyen de transport aussi coûteux.

Il devait agir sans plus tarder. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et aperçut un vieillard qui traversait péniblement la route. Estimant qu'il ne poserait pas de problème, il se précipita vers la jeune femme et la plaqua contre un mur. Elle tenta vainement de se défendre avec ses oreillers, puis lui lança un coup de botte dans le tibia.

James saisit le sac à main. Sa victime s'y accrocha désespérément en poussant des hurlements perçants.

— File-moi ce sac, ou je serai obligé de te faire du mal ! lança-t-il.

— Mon mec va te *tuer* ! Tu ne sais pas à qui tu as affaire.

James l'ignorait, en effet, mais il commençait à bien connaître la société d'Aerograd. Il savait que seuls les dealers, les usuriers et les proches de Denis Obidin parvenaient à tirer leur épingle du jeu. Il perdit patience, saisit la fille par le col, la gifla puis l'envoya rouler dans la neige, la lèvre fendue.

Il s'empara du sac et fut soulagé d'y trouver un étrange mobile rose frappé du logo de la compagnie locale de télécommunications. La batterie était chargée aux deux tiers et l'indicateur de réception affichait quatre barres. Il éprouva une joie comparable à celle d'un enfant découvrant le cadeau de ses rêves au pied du sapin de Noël.

Jugeant inopportuniste de contacter le campus en présence de sa victime, il empocha l'appareil et prit ses jambes à son cou. Lorsqu'il se fut éloigné d'une centaine de mètres, il ralentit l'allure afin de ne pas attirer l'attention.

Un kilomètre et demi plus loin, il jeta un coup d'œil au mobile et constata que le réseau s'affaiblissait à mesure qu'il s'éloignait du centre-ville. Il s'engagea dans une ruelle obscure et composa le 0044, l'indicatif du Royaume-Uni. Les mots *clavier verrouillé* apparurent à l'écran. Il essaya la combinaison étoile dièse, comme sur les Nokia ; il enfonça longuement la touche neuf, puis le zéro. Toutes ses tentatives se soldèrent par des échecs.

— Saloperie de portable à la con, grogna-t-il.

Il envisagea d'ôter la batterie puis de réinitialiser le téléphone, mais réalisa qu'il ne disposait pas du code PIN. Il observa le téléphone sous tous les angles. Sous son pouce, il découvrit un petit bouton où figurait l'image d'un verrou.

Il le maintint enfoncé pendant trois secondes. L'appareil émit une courte mélodie. Triomphant, James commença à composer le numéro de la cellule d'urgence. Alors, il reçut un formidable coup de skateboard à l'arrière du crâne. Son nez heurta le mur devant lequel il se tenait. Il cacha son visage entre ses mains, essuya un uppercut à l'estomac et s'effondra sur le sol.

— Salut, le British ! chantonna l'un de ses agresseurs.

James essaya de glisser une main dans sa ceinture pour saisir son pistolet, mais les skaters ne lui laissèrent aucune chance. Deux d'entre eux immobilisèrent ses bras, puis le chef du gang s'assit à califourchon sur son bassin avant de le boxer impitoyablement à la face.

— T'es coincé, mon pote, gronda-t-il avant de lui cracher au visage. Eh, mais c'est quoi ce truc, contre ta hanche ?

Il glissa la main dans le jean de James et en sortit le pistolet automatique. Il se releva, observa l'arme avec stupéfaction puis lui adressa un violent coup de pied à l'entrejambe.

James se recroquevilla et cracha un filet de sang. Les cinq skaters éclatèrent de rire. Le plus jeune d'entre eux, un garçon qui ne semblait pas avoir plus douze ans, s'empara du téléphone portable.

— Qu'est-ce qu'on fait ? On appelle les flics ? Ça fait combien, vingt-cinq mille divisés par cinq ?

— Les maths, c'est pas vraiment mon truc, répondit l'un de ses camarades.

Le chef du gang pointa l'arme sur James.

— Vous êtes jamais fatigués d’être cons ? Appeler la police, c’est le meilleur moyen de se faire doubler.

L’un de ses complices hocha la tête.

— C’est clair. Ils nous tabasseront à mort et ils garderont la récompense.

James ne comprenait pas comment il avait pu se laisser maîtriser pas une bande d’ados sans opposer de résistance. Il était furieux contre lui-même.

— Alors, on en fait quoi, Joe ? demanda le petit skater.

— Ferme-la, je réfléchis !

— Laissez-moi juste passer un coup de fil, implora James. Je connais des gens. Ils doubleront la récompense, je vous le promets.

Joe secoua la tête avec mépris.

— Mais bien sûr. C’est vrai, t’as l’air pété de thune.

Sur ces mots, il commença à composer un numéro.

— T’appelles qui, Joe ?

— Le numéro qu’ils ont donné à la radio, ce matin.

— Tu t’en souviens ?

— J’ai une mémoire de dingue. Huit huit huit, huit huit huit. C’est super compliqué.

James constata avec terreur que la neige qui recouvrait le sol était teintée de sang. Il ne voulait pas finir comme ça. Il voulait revoir le campus, serrer Lauren et Kerry dans ses bras, connaître le prochain résultat d’Arsenal. Mais tout s’achevait dans ce coin paumé de Russie. Il ne se battrait plus jamais pour rattraper ses devoirs en retard, il n’irait plus aux toilettes, il n’effectuerait plus jamais toutes ces petites choses insignifiantes du quotidien. S’il ne succombait pas à une hémorragie foudroyante, il rendrait son dernier soupir dans une cellule souterraine du poste de police, sous les coups des gorilles d’Obidin prêts à tout pour lui faire cracher le morceau.

— Salut, dit Joe. Vous êtes le type de la mairie qui parlait à la radio ?... Cool. Écoutez, on a chopé l’Anglais. Avant que je vous dise où on se trouve, je veux être sûr qu’on recevra la récompense. Paiement à livraison... OK, cool... On est du côté de la seizième rue, là où se trouvait le vieux cinéma... Oui, il est vivant. J’ai été obligé de lui refaire un peu le portrait, mais il est conscient... Vous serez là dans combien de temps ?... OK, on bouge pas d’ici.

9. Rouleau compresseur

Moins de dix minutes plus tard, un 4 × 4 équipé de jantes alliage et de vitres fumées s'immobilisa au bout de l'allée. Le conducteur descendit du véhicule et marcha d'un pas assuré vers le groupe de skaters.

— Vingt-cinq mille roubles ! annonça-t-il en agitant une liasse de billets.

James reconnut aussitôt la voix de Slava, la sentinelle chargée de garder l'entrée de la résidence Obidin.

Joe semblait satisfait. Ses quatre complices trouvaient tout cela trop beau pour être vrai.

— J'aimerais que vous me fassiez une faveur, dit Slava. Divisez l'argent en parts égales, rentrez chez vous et ne parlez de tout ça à personne. Si vous vous faites remarquer avec ce fric, vous vous ferez dépouiller.

— Compris, chef ! lança Joe.

James avait l'impression que tout son corps était couvert d'ecchymoses. Son jean était trempé de neige fondue et il tremblait de tous ses membres.

— Bordel, mais vous l'avez passé au rouleau compresseur ou quoi ? sourit Slava en tirant une paire de menottes de la poche de sa veste. Allez, relève-toi, mon garçon.

James, qui craignait de subir un nouveau passage à tabac, se dressa péniblement sur un genou puis, vaincu par la douleur, retomba lourdement sur le sol.

Joe attrapa son poignet et le remit sur pied sans ménagement. Slava le plaqua contre le mur et lui passa les menottes dans le dos.

— Aidez-moi à le traîner jusqu'à la voiture, ordonna-t-il. Ensuite, je vous conseille de ne pas moisir dans le coin.

— Je m'appelle Josef Novosi, monsieur, dit Joe. Vous pensez que vous pourriez parler de moi à vos patrons ? Je cherche du travail. Je suis costaud. J'ai fait de la lutte et de la gym. J'ai même ramené plusieurs médailles.

Slava haussa les épaules.

— Je te cache pas que c'est un peu le bordel depuis ce qui s'est

passé hier, mais je verrai ce que je peux faire.

— Merci ! lança le garçon.

L'un des skaters ouvrit la portière du 4×4. Joe et Slava installèrent James à plat ventre sur la banquette arrière. Il poussa un hurlement de douleur et comprit aussitôt que son nez était fracturé.

Slava se glissa derrière le volant, boucla sa ceinture, mit le contact et écrasa l'accélérateur.

— Alors, pourquoi le MI5 a décidé de buter Denis Obidin ? demanda-t-il en anglais, avec un solide accent américain.

— Qu'est-ce que vous racontez ?

— Tes collègues l'ont liquidé, James.

Ce dernier éprouvait une telle douleur à l'arête du nez qu'il était incapable de rassembler ses esprits. Il jugea plus sage de ne pas répondre.

— Comment allait Lauren la dernière fois que tu l'as vue ? poursuivit Slava. Et John Jones, il était impliqué dans cette mission ?

James était sous le choc. Slava connaissait l'existence de CHERUB. Cela n'avait aucun sens.

— Je m'appelle Eric Partridge, dit l'homme, visiblement enchanté de son petit effet. Je fais partie de la CIA, et je suis chargé de la lutte contre la prolifération des armes. J'ai passé les quatre dernières années à infiltrer le clan Obidin. Vous autres, les Anglais, vous n'avez pas perdu autant de temps. Vous vous êtes contentés d'envoyer deux tueurs pour lui faire la peau. Franchement, je suis admiratif.

James n'en croyait pas ses oreilles.

— Comment... comment vous connaissez ma sœur ? bredouilla-t-il.

Slava, alias Eric Partridge, lui adressa un large sourire.

— J'ai fait partie de l'équipe de sécurité d'Obidin pendant dix-huit mois. J'ai placé des mouchards plein sa baraque. Pour la surveillance vidéo, j'ai pas eu besoin de me fouler : figure-toi qu'Obidin possédait son propre réseau de caméras cachées. Quand on a découvert ça, on s'est branchés dessus, tout bêtement... Il y a deux semaines, mes collègues à Washington ont constaté des interférences sur les enregistrements. Ils appellent ça un phénomène de diaphonie. Ça se produit quand deux dispositifs d'écoute d'un modèle similaire fonctionnent à une faible distance l'un de l'autre. Du coup, j'ai fait ma petite enquête. Figure-toi que les mouchards ont commencé à

déconner dès le jour où tu es venu t'occuper de Mark Obidin. J'ai demandé à l'un de mes agents de te suivre jusqu'à ton appartement. Le lendemain, il a procédé à une petite perquisition. Il a prélevé des cheveux sur les oreillers et des fragments sur les brosses à dents. On a envoyé tout ça au labo d'analyse ADN, et là, bingo ! L'oncle Boris et tante Isla étaient inconnus au bataillon, mais tes prélèvements nous ont orientés vers un dossier classé haute sécurité. On a mis plus d'une semaine à obtenir l'autorisation de le consulter. Il a fallu que les directeurs de la CIA et du FBI donnent leur accord. Une vraie galère...

— Quel dossier ? demanda James.

— Celui de ta mission en Arizona, il y a deux ans. Évasion d'une prison de haute sécurité, fuite inter-États, fusillade avec les flics, arrestation de Jane Oxford. Tu m'épates, mon garçon. Je sais que tu fais partie d'une espèce d'unité junior connue sous le nom de CHERUB. Je te jure, quand j'ai découvert ça, j'ai failli tomber de ma chaise.

James réalisa qu'il avait bénéficié d'un formidable coup de chance. Les Américains étaient sans doute furieux de s'être fait doubler au cours d'une mission d'infiltration, mais il jugeait peu probable qu'ils manient la lampe à souder pour faire parler leurs concurrents.

— Comment vous m'avez retrouvé ?

— Vladimir Obidin est un salaud qui dirige ses hommes par la terreur. C'est moi qui ai proposé d'offrir une récompense. Je me suis occupé de l'annonce à la radio et j'ai organisé les recherches. Dans le clan, tout le monde était bien content que je m'expose. Au pire, si les choses tournaient mal, c'est moi qui aurais été liquidé.

— Où est-ce qu'on va ? demanda James.

— J'ai une planque en ville. Tu pourras prendre une douche et mettre des vêtements propres. Et puis, comme tu m'as l'air un peu en vrac, je jetterai un œil à tes blessures.

— Quand ils verront que vous les avez doublés, les hommes d'Obidin voudront vous faire la peau.

— Évidemment. Et si tu veux mon avis, ça ne va pas tarder à chauffer. Les gamins vont commencer à claquer leurs roubles et à parler à tort et à travers. Tout le monde saura bientôt que c'est moi qui t'ai arrêté, et je serai dans la même merde que toi. Je vais devoir rentrer à Washington. Rassure-toi, on a d'autres agents à Aerograd pour continuer l'enquête sur le clan Obidin. Enfin, sur ceux que vous n'avez pas encore assassinés ou envoyés à l'hosto...

James secoua énergiquement la tête.

— Je n’y comprends rien, gémit-il. Boris et Isla devaient juste acheter un stock de missiles et...

— Je t’ai sauvé la peau, petit, gronda Eric Partridge. Si tu ne la joues pas réglo avec moi, je fais demi-tour et je te débarque là où je t’ai ramassé.

— Boris et Isla sont des agents du MI5. Ils ne peuvent pas avoir fait une chose pareille...

— Il va falloir que tu ouvres les yeux, James. Je te rappelle que j’ai piraté le système de surveillance de la résidence Obidin. J’ai enregistré toute la scène en vidéo.

10. Sans anesthésie

La planque de la CIA était située au rez-de-chaussée de l'une des résidences les plus modernes d'Aerograd. On pouvait y entendre hurler les télévisions des appartements voisins et respirer d'entêtantes odeurs de cuisine, mais l'électricité et la plomberie fonctionnaient à merveille.

— Va te laver, ordonna Partridge. Et ne tire pas le verrou. Je n'ai aucune envie d'être obligé de défoncer la porte si jamais tu tombes dans les pommes.

Lorsque James sortit de la douche, il l'aida à enfiler un peignoir, puis le conduisit jusqu'à une chambre.

— Assieds-toi, dit-il en désignant un lit double.

À la lumière d'une lampe articulée posée sur la table de nuit, il commença à examiner les plaies et les ecchymoses du garçon.

La douche avait permis à James de retrouver ses esprits, mais son visage, son estomac et son entrejambe le faisaient affreusement souffrir.

— Vous pensez que mon nez est cassé ? demanda-t-il.

— Regarde par toi-même, répondit Eric en lui tendant un miroir.

James manqua de s'étrangler en découvrant son nez en compote et ses yeux gonflés.

— Si je tombe à nouveau sur ce Joe, je le bute.

— Tu devras rester éveillé pendant les prochaines vingt-quatre heures. Si tu t'endors, tu risques de tomber dans le coma. La coupure au-dessus de ton œil gauche est vraiment profonde. Je vais devoir suturer.

— Vous savez faire ça ?

— J'étais médecin dans l'armée. J'ai de l'anesthésiant local, mais je pense qu'il vaut mieux éviter de t'administrer un produit qui pourrait te donner envie de dormir.

— Alors, qu'est-ce que vous allez faire ?

— Je vais te filer un truc à mordre.

James resta saisi d'effroi.

— Vous n'allez pas quand même pas me recoudre le visage sans

anesthésie ?

— Je peux te donner un peu de paracétamol, si tu veux.

— C'est efficace ?

— Pas tellement. Je suis désolé, petit, mais vu l'état de ton T-shirt et de ton jean, je dirais que tu as perdu au moins un demi-litre, voire un litre de sang. Si tu étais dans un hôpital, tu serais placé sous transfusion. Là, tout ce que je peux faire, c'est recoudre ces plaies avant que tu ne te vides comme un poulet.

Eric déchira l'emballage stérile d'une aiguille à suture.

— Mets ça dans ta bouche, dit-il en lui tendant un morceau de caoutchouc.

James mordit dedans de toutes ses forces, serra les poings et ferma les paupières.

— Garde les yeux ouverts. Je ne peux pas recoudre si la peau est tendue.

Eric enfonça la pointe dans la peau. James lâcha un long gémissement.

— Ferme-la et tiens ta tête droite. C'est rien du tout. Pendant la guerre du Golfe, l'un de mes amis est resté coincé sous une chenille de char. On a dû lui couper un bras avec une hache d'incendie.

Lorsque l'aiguille lui traversa l'arcade sourcilière pour la deuxième fois, James saisit le dessus-de-lit à pleines mains et le serra si fermement que ses phalanges blanchirent.

— Tu es un bon garçon, lança Eric lorsqu'il eut posé le quatrième point de suture.

James poussa un soupir de soulagement. L'homme commença à dénouer la ceinture de son peignoir.

— Qu'est-ce que vous foutez ?

— Tu m'as dit que tu avais reçu un coup de pied où je pense. Il faut que je jette un œil.

— C'est bon, ça va de ce côté-là, bredouilla James.

— Si tu as un œdème, il va falloir que je le draine. Et je te garantis que ça ne m'amuse pas plus que toi.

James dégustait des spaghettis en boîte dans le fauteuil du salon.

Depuis une heure, Eric le bombardait de questions. Accablé par la douleur que lui causait son nez fracturé, il l'écoutait d'une oreille distraite en lançant des réponses lapidaires.

— Très bien, gronda l'homme en posant un ordinateur portable sur les genoux de James. Maintenant, regarde ça, et ose me dire qu'ils n'avaient pas l'intention de le liquider.

Une image de Denis Obidin assis à son bureau apparut à l'écran. Le *time-code* figurant dans le coin inférieur droit indiquait que la vidéo avait été enregistrée à une heure du matin.

L'homme, tout sourire, tirait sur un cigare. Boris et Isla étaient assis face à lui, le dos tourné à la caméra.

Denis tendit la main en direction de Boris. Ce dernier se leva de son siège, saisit fermement l'avant-bras de Denis et lui plaqua une main sur la bouche. Isla se dressa d'un bond, contourna le bureau et lui enserra le cou à l'aide d'un morceau de câble électrique.

— Mon Dieu, bredouilla James, sidéré.

Au bout d'une trentaine de secondes, Obidin cessa de bouger. Isla laissa le garrot en place pendant près d'une minute. Boris se précipita vers le mur du fond et décrocha le tableau qui y était suspendu, dévoilant une trappe métallique.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda James.

— Un sas d'évacuation d'urgence. Tes collègues étaient bien renseignés.

— Vous saviez qu'il existait ?

— Disons qu'on s'en doutait un peu. Les enlèvements et les prises d'otages sont monnaie courante, dans le coin. La plupart des hommes d'affaires se font construire des *panic rooms* et des sas comme celui-là.

James était en état de choc.

— Je vous jure que je ne savais pas.

Sur l'écran de l'ordinateur, il vit Isla et Boris se glisser dans la trappe d'évacuation.

— Ils se sont tirés ?

— Ils ont failli réussir, mais ils n'ont pas eu de chance. Passe sur *avance rapide* pendant une minute.

James cliqua sur la double flèche et observa le défilement du *time-code*.

Mark Obidin, vêtu d'un pyjama Batman et chaussé de pantoufles en fourrure artificielle, entra dans le champ de la caméra.

— Le voilà, le grain de sable, expliqua Eric Partridge. Ton petit copain a fait un cauchemar.

Le garçonnet marcha vers Denis Obidin et lui secoua doucement le bras. Dès qu'il aperçut le visage violacé de son père, il se rua hors de la pièce en hurlant à pleins poumons.

Quelques secondes plus tard, Vladimir déboula dans le bureau. Il décrocha le téléphone en faisant signe aux deux hommes qui l'accompagnaient de se lancer à la poursuite de Boris et Isla.

— C'est là que le plan du MI5 a commencé à mal tourner, dit Eric. Comme tes collègues savaient qu'ils seraient fouillés, ils étaient venus sans arme à feu. Quand les gardes les ont retrouvés, ils ne leur ont pas fait de cadeau.

James était abasourdi.

— Je vous promets que ce meurtre ne faisait pas partie de la mission.

— Donne-moi une bonne raison de te croire.

— CHERUB n'assassine pas les gens. Et puis, franchement, vous imaginez que je serais resté à l'appartement si j'avais su ce qui allait se passer ?

Alors, il se souvint de la grande valise que portait Isla en quittant la résidence Brejnev.

— La vérité, c'est qu'ils ont essayé de me doubler. Ils savaient que Vladimir foncerait à l'appartement, mais ils se foutaient totalement que je sois capturé et torturé. Je suis bien *content* que ces salauds se soient fait liquider.

— Bien foutue, ton histoire, ricana Partridge, visiblement incrédule. J'avoue que tu as du répondant et de l'imagination.

James tendit les mains vers l'écran.

— Mais enfin, pour quelle raison j'aurais attendu sans réagir que Vladimir et ses gorilles débarquent à l'appartement ?

Eric se fendit d'un sourire.

— J'ai beau me creuser, je dois avouer que je n'ai pas de réponse à cette question. Allez, je l'admets, tout démontre que tu t'es fait avoir par des agents doubles.

— Et j'aurais pu y laisser ma peau !

— Tu as survécu grâce à ton entraînement et un sacré coup de bol, conclut l'homme avant de s'emparer de l'ordinateur et de le glisser dans sa housse protectrice. Et un petit coup de main de ma part, il faut bien le reconnaître.

Il tendit un téléphone satellite.

— J'imagine que tu aimerais passer un coup de fil.

Fou de joie, James saisit l'appareil.

— Vous croyez que vous allez pouvoir m'exfiltrer ?

— C'est malheureusement impossible. Dans quelques heures, quand on s'apercevra que je n'ai pas regagné le QG du clan Obidin, les flics se lanceront à ma recherche, et je ne pourrai plus quitter cette planque. Mes bagages sont déjà prêts. Je vais rouler jusqu'à Moscou et monter dans le premier avion pour les États-Unis. Pour être tout à fait honnête, je suis bien content de quitter ce trou à rats. Je n'ai pas vu mes filles depuis presque deux ans.

— Je ne peux pas partir avec vous ?

— Il n'y a qu'une route pour quitter la ville. Il y a peu de circulation, et la police a dû établir des barrages.

— Ne me laissez pas seul, gémit James.

— Chacun ses problèmes, mon garçon. Je t'ai sauvé la vie et je t'ai soigné parce que je voulais entendre ce que tu avais à dire. Tes collègues nous ont mis dans une merde noire. Je t'ai fait une faveur, mais c'est maintenant au MI5 de te faire sortir de Russie. Le gouvernement anglais a conclu pas mal de marchés avec des compagnies aériennes basées à Aerograd. J'imagine que vous n'aurez pas de mal à vous procurer un zinc et à trouver une piste de décollage.

— Mais où je vais aller en attendant qu'on vienne me chercher ?

— Tu peux rester ici aussi longtemps que ça te chante. Il y a assez de conserves dans la cuisine pour tenir un mois et des tas de fringues dans la penderie. Mais surtout, ne t'endors pas. Bois du café et ne t'assieds pas pendant vingt-quatre heures. Je sais que tu as le sentiment d'aller mieux, mais tu cours toujours le risque de tomber dans le coma.

Sur ces mots, Eric Partridge enfila son manteau.

— Dépêche-toi de passer ton coup de fil. Je dois récupérer ce téléphone.

James composa le numéro de la cellule d'urgence du campus de CHERUB.

— Garage Unicorn Tyre, annonça un homme à l'accent de Birmingham extrêmement prononcé.

— Agent 12-03. Je voudrais parler à Ewart Asker.

Son interlocuteur était transporté de joie.

— James ! Tu vas bien ?

— J'ai répandu mon sang un peu partout, mais je confirme que je suis en vie.

11. Le mal du pays

En fin d'après-midi, Lauren préféra s'isoler dans sa chambre pour regarder les résultats sportifs à la télévision, vautreée sur son lit. Son téléphone sonna peu avant l'heure du dîner. Elle supposait qu'il s'agissait d'un énième appel de Bethany. En déplacement à l'extérieur du campus pour participer à un tournoi de basket, elle l'avait contactée entre chaque match pour la soutenir et savoir si elle avait reçu des nouvelles de son frère.

— Allô ?

— Lauren, la cellule d'urgence vient de recevoir un coup de fil de James, annonce Zara. Il s'est fait salement tabasser, mais il est vivant.

— Oh, c'est génial, soupira-t-elle en bondissant du lit. Où est-ce qu'il est ?

— En lieu sûr, à Aerograd.

— Quand est-ce que je pourrai lui parler ?

— Ewart sera bientôt en Russie. Il a un téléphone satellite. Mais sache que ton frère n'est pas encore tiré d'affaire. La police fouille toutes les voitures qui sortent de la ville. On va devoir l'exfiltrer par avion.

— Il est gravement blessé ?

— Difficile à dire tant qu'il n'aura pas été examiné par un médecin. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il est pleinement conscient et que quelqu'un lui a administré les premiers soins.

— Tu peux pas savoir à quel point je me sens soulagée.

— Il faut que je te laisse, Lauren. J'ai un tas de coups de fil à passer. Tu peux te charger d'informer les autres ?

— Ça marche.

Elle glissa le portable dans sa poche et déboula dans le couloir du huitième étage.

— Rat ! lança-t-elle en tambourinant à la porte de son petit ami. Ils ont retrouvé James !

Le garçon jaillit de sa chambre et suivit Lauren dans les escaliers jusqu'au sixième étage, là où vivaient la plupart des amis de son frère.

— Kerry ! s'exclama-t-elle en bousculant Bruce sur son passage.

— T'as du nouveau ? demanda ce dernier.

— James a contacté la cellule d'urgence, expliqua-t-elle. Il est amoché, mais sain et sauf.

Elle entra sans frapper dans la chambre de Kerry.

— Je suis sous la douche, lança cette dernière depuis la salle de bains.

— Ils l'ont retrouvé !

Quelques secondes plus tard, Kerry, enroulée dans une serviette-éponge, se jeta dans les bras de Lauren.

— S'il lui était arrivé quelque chose, je n'aurais pas pu le supporter, dit-elle, le visage baigné de larmes.

— Et dire que dans une semaine, il nous tapera déjà sur les nerfs...

Peu avant minuit, la Nissan Almera s'immobilisa devant la barrière d'un poste de sécurité. Pour la deuxième nuit consécutive, Aerograd était plongée dans l'obscurité, mais l'aérodrome possédait son propre générateur. Une rangée de projecteurs illuminait le hangar métallique. James y déchiffra l'inscription HILTON AEROSPACE.

Ewart baissa la vitre et s'adressa à la sentinelle dans un russe hésitant.

— Je suis Mr Newman. J'ai rendez-vous.

Le garde actionna l'interrupteur commandant l'ouverture de la barrière. Le contrôleur de mission se tourna vers la banquette arrière.

— Ne t'endors pas, mon garçon.

James avait les sinus bouchés, ce qui lui causait une migraine abominable. Le T-shirt propre et le pantalon de survêtement empruntés dans la planque de la CIA collaient à ses plaies.

— Je sais, je sais. Je ne suis pas complètement débile.

Les hautes portes du hangar s'écartèrent lentement à l'approche de la Nissan.

— Merci pour le coup de main, Mr Edwards, dit Ewart en descendant du véhicule.

— C'est tout naturel, sourit un colosse vêtu d'une combinaison

bleu marine. C'est toujours un plaisir de filer un coup de main à des concitoyens en détresse. Et appelez-moi Craig, par pitié.

James remarqua que l'homme portait un tatouage à la main, un crâne et des tibias croisés. Une jeune femme vint à leur rencontre en poussant une chaise roulante.

— Je vous présente Irène, ma moitié, annonça Craig Edwards.

— Je peux marcher, protesta James.

— La piste se trouve à un kilomètre, dit la femme. Tu n'as pas l'air très en forme, et le tarmac est une vraie patinoire.

— Vous devrez vous tenir prêts à embarquer dès que l'avion atterrira, expliqua Craig. Le pilote fera un demi-tour complet et redécollera aussitôt.

— Et si les hommes d'Obidin surveillent le trafic aérien ? demanda Ewart.

— Selon le plan de vol qu'on a déposé, l'avion est censé atterrir sur notre aérodrome principal, de l'autre côté de la ville. Les flics sont déjà sur place. Ils ont passé la journée à fouiller nos containers. Le pilote se déroutera ici au dernier moment. Cette piste est rarement utilisée. Avant, elle était réservée aux avions de ligne qui venaient passer les procédures de contrôle et d'entretien. Mais Obidin a perdu le contrat, et tout se fait en Angleterre, maintenant.

— Et ensuite ? demanda Ewart. On ne risque pas d'être pris en chasse par une patrouille aérienne ?

— Le pilote volera à basse altitude, ce qui le rendra difficile à repérer. Si les contrôleurs nous posent des questions, on prétendra que nos services administratifs ont oublié de déposer le plan de vol. Ça se produit régulièrement.

James s'assit péniblement dans la chaise roulante. Irène posa une couverture sur ses genoux.

— L'avion se pose dans combien de temps ? demanda Ewart.

Craig consulta sa montre.

— Juste le temps de prendre une tasse de thé, lança-t-il en désignant la bouilloire électrique posée sur un établi.

James contempla les posters de playmates et de joueurs de football accrochés aux murs par les centaines de techniciens anglais qui, pendant plusieurs décennies, avaient travaillé dans le hangar. Ces images lui donnaient le mal du pays. Il trempait un biscuit aux fruits confits dans son gobelet de thé quand il entendit le grondement lointain d'un biréacteur.

— On se tire, dit le contrôleur de mission avant de poser une valise sur les genoux de James.

Il serra la main des Edwards, les remercia une nouvelle fois pour leur aide, puis poussa la chaise à l'extérieur du hangar. Il s'était mis à pleuvoir. Au loin, perdus parmi les étoiles, on pouvait distinguer les feux de navigation d'un petit jet d'affaires.

— Et merde, gronda Ewart en se tournant vers le portail.

Un 4×4 de la police était stationné devant la barrière du poste de sécurité, à une centaine de mètres de leur position.

— C'est vraiment pas ma semaine, dit James en hochant la tête. Le garde a dû prévenir les flics.

Ewart lâcha les poignées de la chaise roulante et courut jusqu'au hangar. Quelques secondes plus tard, il en ressortit accompagné du couple Edwards.

— Je peux essayer de les retenir, dit Craig.

Ewart secoua la tête.

— Votre couverture est à l'eau. Vous allez devoir partir avec nous.

— Mais on vit à Aerograd, protesta Irène. On n'a même pas nos passeports.

— Si vous restez ici, vous serez arrêtés, torturés et sans doute liquidés. Accompagnez James jusqu'à la piste. Je vais m'occuper de ces salauds.

Il ouvrit la valise posée sur les genoux de James et en sortit un pistolet automatique Glock 9 mm et un Taser.

— Vous voulez un coup de main ? proposa Craig. J'étais dans les SBS(1) avant de rejoindre le MI5.

— Ah bon, vous étiez dans la Navy ? dit Ewart en lui tendant l'arme à feu. Je suis heureux de l'apprendre. Je vais tenter une approche en douceur. Si j'échoue, tirez dans le tas puis courez vers l'avion sans vous occuper de moi.

Irène lâcha un gémissement incontrôlé. Elle était au bord des larmes.

— Ça va aller, ma chérie, assura Craig. Conduis James en bout de piste. On vous rejoint dans une minute.

Irène commença à pousser la chaise sur le tarmac verglacé.

— Ne vous inquiétez pas, dit James. Votre mari est un ancien SBS, et Ewart a suivi un entraînement comparable. De simples flics

n'ont aucune chance face à eux.

— Je savais qu'il avait fait partie de la Navy, mais ce n'est qu'à midi que j'ai appris qu'il faisait partie du MI5, quand Ewart s'est présenté à notre appartement. Et me voilà en train d'escorter un fugitif pendant que mon mari se prépare à tirer sur des policiers...

James esquissa un sourire.

— Oui, j'imagine que vous ne vous attendiez pas à ça, ce matin, en sortant du lit.

— Mais dis-moi, quel est ton rôle dans cette histoire ? Tu n'es qu'un gamin.

— Ne le prenez pas mal, Irène, mais je ne suis pas en état de trouver une excuse crédible, et il est préférable pour nous deux que je ne réponde pas à cette question.

Le jet se présenta à basse altitude, dans l'axe de la piste. Les trains d'atterrissage frôlèrent la clôture de l'aérodrome. Ewart s'avança d'un pas assuré vers le 4×4. Deux hommes se trouvaient à bord. Il s'adressa calmement au conducteur.

— Bonsoir. Il y a un problème ?

— On vient procéder à quelques vérifications, dit le policier. Il est plutôt rare que les avions se posent ici en pleine nuit. En plus, le gardien vient de m'informer que c'est la première fois qu'il vous voit.

Un second véhicule de police ralentit devant la barrière alors qu'Ewart essayait de rassurer les deux policiers.

— Je travaille pour Hilton Aerospace. Ce jet fait la navette entre l'Angleterre et la Russie pour acheminer le personnel, et ça ne date pas d'hier.

— Pas de plan de vol, pas de feux de balisage sur la piste... dit l'homme en haussant un sourcil pour souligner son incrédulité. Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond.

— Salut les gars ! lança Craig, à la surprise d'Ewart et des policiers, avant d'ouvrir la portière côté passager.

Il étendit sa victime d'un formidable coup de poing à la tempe, la saisit par le col puis la traîna dans la neige.

Le conducteur porta la main à l'étui de son revolver. Ewart brandit le Taser, lui infligea une décharge de cinquante mille volts, le coucha sur le tarmac, puis s'empara de son arme.

— Recule la bagnole, vite, ordonna Craig.

Ewart n'était pas habitué à recevoir des directives, mais son complice semblait savoir ce qu'il faisait. Il prit le volant, passa la

marche arrière et roula pleins gaz vers la voiture de patrouille au moment où elle franchissait la barrière. Les énormes pneus arrière du 4×4 escaladèrent sans difficulté le capot du petit véhicule de fabrication russe, pulvérisèrent le pare-brise et ses montants, puis écrasèrent le toit à hauteur des portières.

Ewart passa la marche avant, mais les roues arrière patinèrent vainement sur l'épave. Lorsqu'il quitta la cabine, le grondement infernal produit par les inverseurs de poussée de l'avion à réaction lui déchira les tympans.

Il jeta un œil à l'intérieur de la voiture de patrouille accidentée. La stratégie de son complice avait pris ses deux occupants par surprise. N'ayant pas eu le temps de détacher leur ceinture de sécurité, ils étaient restés cloués sur leur siège. Le résultat n'était pas beau à voir.

Craig se rua dans le poste de sécurité, maîtrisa aisément la sentinelle, puis lui cogna violemment la tête contre la vitre en plexiglas.

— L'avion a atterri ! cria Ewart. Il faut qu'on se tire.

James et Irène se trouvaient à moins de cent mètres de la piste, mais le tarmac verglacé rendait toute course impossible. Le copilote ouvrit la porte de l'appareil et déploya une volée de marches métalliques.

— Vous avez besoin d'aide ? demanda-t-il, constatant que James, qui avait quitté la chaise roulante, éprouvait des difficultés à se tenir debout.

Le garçon secoua la tête, fit trois pas hésitants et s'agrippa à la rambarde.

— On attend encore deux passagers.

— Bon sang ! Tout le monde devait se tenir prêt à embarquer.

— La police russe est intervenue, expliqua Irène. Mon mari et son collègue devraient être là d'un moment à l'autre.

James se traîna à l'intérieur du jet exigü et s'écroula dans le premier siège qui se présenta. La porte du cockpit était restée ouverte. La femme qui se tenait aux commandes lui adressa un hochement de tête.

Il jeta un coup d'œil par le hublot. Au-delà de la piste plongée dans l'obscurité, deux nouveaux véhicules se déplaçaient sur la route menant au poste de sécurité.

— Craig, où es-tu ? hurla Irène, postée devant la porte de l'appareil.

— De la glace est en train de se former sur les ailes, annonça la femme pilote à son coéquipier, alertée par l'activation d'un voyant sur le tableau de bord. Le système anti-givrage fait ce qu'il peut, mais si on ne décolle pas dans une minute ou deux, il faudra sortir pour débloquer les volets manuellement.

Malgré le grondement des réacteurs qui tournaient à bas régime, Irène entendit un appel lointain.

— C'est Craig ! cria-t-elle. Ils arrivent.

Les deux véhicules venaient de franchir le poste de sécurité.

— Fermez la porte, cria la femme pilote. On va décoller.

Son collègue attrapa Irène par le col et la tira en haut des marches.

— Je n'abandonnerai pas mon mari, sanglota-t-elle.

Le copilote saisit la rambarde et la souleva de quelques centimètres, de façon à ce que l'avion puisse accomplir un demi-tour sans que les marches touchent le sol. Les réacteurs grondèrent, puis une rafale de vent s'engouffra dans la cabine.

Lorsque l'appareil eut pivoté à cent quatre-vingts degrés, James se pencha vers le hublot situé de l'autre côté de la travée. Il eut beau scruter l'obscurité, il n'aperçut ni Craig ni Ewart.

La femme pilote posa la main sur la manette des gaz.

— On ne peut pas les laisser ici ! hurla Irène.

— Ils sont armés, dit fermement le copilote. Ça leur laisse une chance de s'en sortir. J'ai trois mille litres de carburant dans les ailes et le réservoir auxiliaire de la soute. Une seule balle mal placée suffirait à tout faire exploser.

Des coups de feu éclatèrent. L'un des véhicules effectua une embardée avant de s'immobiliser sur la piste de roulage. Une seconde plus tard, Ewart se hissa à l'intérieur de l'appareil.

— Où est Craig ? gémit Irène.

Une deuxième rafale se fit entendre.

— Fermez la porte ! cria la femme pilote. C'est un ordre !

Ewart tituba dans la travée et se laissa tomber dans un siège, à l'arrière de la cabine.

— Il était à côté de moi il y a une seconde, dit-il. On a glissé sous l'avion à cause du verglas. Il ne doit pas être loin.

Le copilote se pencha à l'extérieur et aperçut Craig étendu sur la piste, un genou en sang, à deux mètres de la queue de l'appareil. Il

dévala les marches pour lui venir en aide.

— Mais qu'est-ce que tu fous ? s'exclama sa collègue.

James ne quittait pas des yeux les phares du véhicule lancé à leur poursuite. Il estimait qu'il se trouvait à deux cents mètres, tout au plus.

Quelques instants plus tard, cramponné à la rambarde, Craig se hissa dans l'avion à la seule force des bras. Pressé d'y trouver refuge à son tour, le copilote le poussa sans ménagement, si bien qu'ils s'étalèrent de tout leur long sur le sol de la cabine.

— La porte ! cria la femme pilote en poussant la manette des gaz.

Les réacteurs se mirent à gronder, puis l'avion s'ébranla. Dopé par l'adrénaline, James parvint à quitter son siège, à enjamber les deux hommes et à tirer de toutes ses forces le levier métallique qui permettait de replier l'escalier et d'assurer la fermeture de la porte.

Craig, incapable de se tenir debout, rampa vers le fond de la travée. Le copilote tituba jusqu'au poste de pilotage.

James regagna son siège, boucla sa ceinture et regarda par le hublot. Un véhicule de patrouille roulait à leur niveau sur l'allée de service qui longeait la piste de décollage. Il vit un policier se pencher à la vitre avant droite et faire feu à deux reprises.

James ferma les yeux, s'attendant à être pulvérisé par l'explosion des réservoirs, mais le tireur avait manqué sa cible. Bientôt, l'avion, propulsé par ses deux réacteurs, se retrouva hors de portée.

La femme pilote donnait de violents coups de manche à balai pour maintenir le jet dans l'axe de la piste. James gardait les yeux braqués sur sa main aux tendons saillants crispée sur la manette des gaz.

Le nez de l'appareil se souleva lentement, puis les trains arrière quittèrent la piste. Les passagers et les membres d'équipage poussèrent un soupir de soulagement.

James jeta un dernier regard à Aerograd. Seuls les véhicules en mouvement et les immeubles disposant d'un générateur de secours étaient visibles dans un océan de ténèbres. Il déglutit à plusieurs reprises pour compenser le phénomène de décompression. Un claquement violent retentit dans ses oreilles et il eut la sensation atroce que ses sinus venaient de prendre feu.

12. Dans les vapes

James ouvrit lentement les paupières et découvrit qu'il se trouvait dans une chambre d'hôpital. Il avait un tube enfoncé dans le nez, des électrodes collées sur le torse, une perfusion plantée dans le bras gauche et un cathéter sur le dessus de la main afin de faciliter les injections. Il éprouvait un irrépressible besoin d'uriner. Il souleva la tête et découvrit Lauren assise à son chevet.

— Salut, lança-t-il d'une voix caverneuse.

— Kerry, il est réveillé !

— Où est-ce qu'on est ?

— À l'hôpital militaire, près du campus.

Sa petite amie apparut dans son champ de vision. Elle portait un anorak et des gants, comme si elle s'apprêtait à prendre congé.

— Je vais avertir l'infirmier, dit-elle avant de s'éloigner.

James essaya de se redresser, mais Lauren s'assit au bord du lit et le repoussa avec douceur.

— Fais gaffe, tu vas arracher les tuyaux.

— J'ai envie de pisser.

— Laisse-toi aller. Tu es équipé.

— Quoi ?

— Ils t'ont posé une sonde.

James frissonna à l'idée de la douloureuse procédure d'extraction qu'il était condamné à subir lorsque l'appareillage serait retiré. Les murs nus de la chambre amplifièrent le son produit par le ruissellement du liquide dans le sac placé sous le lit.

— Je suis là depuis combien de temps ?

— Tu es arrivé hier, mais tu as passé deux jours dans un hôpital finlandais avant d'être rapatrié.

— Je suis un peu dans le cirage...

— Tu as été opéré ce matin sous anesthésie générale.

— Opéré de quoi ?

— Tu avais une côte cassée. Ils ont pratiqué une incision pour retirer un petit fragment d'os. Ils en ont profité pour redresser ton nez.

— La dernière chose dont je me souviens, c'est d'avoir fermé la porte de l'avion... Il y avait ce type avec un genou en compote...

— Ça, ça s'est passé samedi, il y a quatre jours. Tu avais un caillot de sang dans la cavité nasale. Quand l'avion a pris de l'altitude, l'air à l'intérieur de tes sinus s'est dilaté à cause de la baisse de pression atmosphérique, et la douleur t'a fait perdre connaissance. Le pilote a dû se poser en urgence à Helsinki.

Kerry pénétra dans la chambre accompagnée d'un infirmier d'origine jamaïcaine. Ce dernier lui adressa un large sourire et sortit une petite lampe de la poche de sa blouse.

— Bienvenue parmi nous, James, dit-il. Fixe cette lumière, s'il te plaît.

James suivit du regard l'ampoule que l'infirmier déplaçait devant son visage.

— Ça m'a l'air parfait, le rassura ce dernier avant d'enfoncer plusieurs boutons de l'unité de *monitoring* placée près du lit.

Le dispositif vibra quelques instants puis cracha une bande de papier.

— Excellent, dit l'infirmier en étudiant les résultats. Alors, comment tu te sens ?

James haussa les épaules.

— Un peu dans les vapes. J'ai mal au nez et je meurs de faim.

Lauren se tourna vers l'infirmier :

— Il va bien ?

— Oui, plutôt. Il restera embrumé pendant une ou deux heures à cause de l'anesthésie, mais son rythme cardiaque et son taux d'oxygène sont satisfaisants. Le docteur Packard devrait arriver d'un moment à l'autre. Il effectuera quelques tests avant de se prononcer, mais je suis très optimiste.

— Tu étais super mal quand l'avion s'est posé à Helsinki, expliqua Lauren. Les médecins craignaient que ton cerveau n'ait été gravement endommagé.

— Bon, il faut que j'y aille, dit Kerry.

— Tu ne peux pas rester un peu plus longtemps ? demanda James.

— Il est minuit. Le taxi attend depuis dix minutes.

— Bonne nuit, Kerry, dit James.

Il regarda sa petite amie quitter la chambre en compagnie de

l'infirmier, puis il se tourna vers Lauren.

— Et toi, tu ne rentres pas au campus ?

— Non. Je reste là. Hier, quand ils t'ont amené ici, je leur ai dit que je ne repartirais pas sans toi. Zara a commencé par m'engueuler, mais...

Elle éclata en sanglots sans pouvoir achever sa phrase.

— J'ai eu tellement peur, quand tu as été porté disparu... Lorsqu'ils ont annoncé que tu avais été retrouvé, j'ai cru que le cauchemar était terminé... Et puis ils ont parlé de l'atterrissage d'urgence, et ils refusaient de se prononcer sur la gravité de tes blessures. Alors, quand tu es revenu, j'ai... j'ai dit à Zara qu'ils devraient me faire sortir d'ici par la force.

James sentit les larmes lui monter aux yeux.

— Pleure pas, petite sœur, je vais bien.

— On a plein de super amis, James, mais toi et moi, c'est encore plus fort. Ça remonte à tellement loin, au temps où maman était encore en vie. Je veux dire, je t'ai toujours connu. Dès que j'ai su marcher, je t'ai suivi partout. Ça te rendait complètement dingue, tu te rappelles ?

James mourait d'envie de serrer Lauren dans ses bras, mais les tuyaux qui le retenaient cloué au lit, les multiples ecchymoses dont il souffrait et son manque total d'énergie rendaient cette effusion impossible.

— C'est bizarre d'être frère et sœur, murmura-t-il. On s'aime. On se déteste. C'est un truc de fou.

13. La goutte d'eau qui fait déborder le vase

Deux jours après son opération, James se trouvait toujours à l'hôpital militaire. Il était impatient de regagner le campus. Ses plaies et ses hématomes guérissaient rapidement. On lui avait retiré tubes et capteurs, si bien qu'il pouvait désormais s'alimenter normalement et se rendre aux toilettes. Lauren avait fini par accepter de quitter les lieux, mais elle lui avait rendu visite chaque jour, après les cours, en compagnie de Kerry et de ses amis.

Livré à lui-même, James s'ennuyait à mourir. Il avait passé la matinée à regarder la télé, à jouer à la PSP et à lire des magazines sur les motos. Aussi fut-il ravi de voir Zara et Ewart se présenter à la porte de sa chambre en début d'après-midi.

Depuis sa nomination au poste de directrice de l'organisation, Zara avait troqué ses vêtements décontractés pour d'élégants tailleurs convenant mieux à ses fonctions. Ewart, son mari, était resté fidèle à son look d'adolescent attardé. Il portait un jean déchiré et un T-shirt représentant l'affiche de *La Planète des Singes*, version 1968.

— Alors, quoi de neuf ? demanda James, tout sourire.

Ses visiteurs, l'air grave, prirent place dans les fauteuils de cuir vert destinés aux visiteurs. Zara posa un grand sac en plastique à ses pieds.

— On a étudié ton témoignage d'hier après-midi, dit Ewart. Je ne vais pas prendre de gants. Je t'avoue qu'on n'est pas vraiment convaincus.

James était sous le choc.

— Tu es en train de me traiter de menteur ?

Zara secoua la tête.

— Ne le prends pas comme ça, dit-elle. Ton esprit était peut-être encore un peu confus. Tu as pris une sévère dérouillée, tu as passé une nuit dans le froid, et tu as été soumis à un stress extrême.

— Deux agents au-dessus de tout soupçon sont morts pendant l'opération. Je me suis entretenu avec un membre haut placé du MI5. Il ne croit pas une seule seconde que Boris et Isla aient pu assassiner Denis Obidin.

— Je te répète que j'ai vu la vidéo du meurtre, dit James.

— Tu es certain qu'il s'agissait de Boris et Isla ?

— Je suis formel.

— Mais dans ta déposition, tu as aussi déclaré que tu avais une migraine terrible, que tes yeux étaient gonflés par les coups que tu avais reçus au visage et que la vidéo était floue. Comment peux-tu être aussi affirmatif ?

— J'étais dans un sale état, mais je n'étais pas aveugle. Ce que je voulais dire, c'est que c'était une vidéo de surveillance standard en noir et blanc, pas un film en haute définition.

— Selon le MI5, la façon dont ce Partridge a insisté pour te faire regarder la vidéo est pour le moins suspecte. C'était peut-être une mise en scène, ou des images bricolées sur ordinateur.

— Peut-être, mais je peux te dire que ça avait l'air bien réel. En plus, je te rappelle que Boris, Isla et Denis Obidin sont morts pour de bon.

Ewart hocha la tête.

— Un point pour toi.

— Vous ne pouvez pas demander à la CIA de vous communiquer le film ?

— On va essayer, James, répondit Zara, mais c'est une affaire délicate. On ne peut pas appeler leur quartier général et leur balancer : *« Salut, on est une agence de renseignement anglaise sans existence officielle. Vous pouvez nous en dire plus sur votre mission d'infiltration à Aerograd ? »*

— Ouais, évidemment... Mais les Américains sont nos alliés, non ? J'ai travaillé avec la CIA et le FBI, en Arizona, il y a deux ans. D'ailleurs, c'est comme ça que Partridge a découvert qui j'étais.

— Dans notre boulot, les choses ne sont pas toujours aussi simples, fit observer Ewart. Parfois, nos intérêts et ceux des Américains convergent. À Aerograd, c'est un peu plus compliqué. Denis Obidin était un gros bonnet de l'industrie aéronautique russe. Son contrat de maintenance avec Hilton Aerospace s'élevait à plusieurs milliards de livres. Même si le marché est en déclin, les grandes compagnies américaines ne seraient pas mécontentes de récupérer la mise et de s'implanter sur le territoire russe.

— En clair, ajouta Zara, si la preuve est apportée que deux agents du MI5 ont assassiné Denis Obidin, quelques accords commerciaux particulièrement juteux pourraient passer aux mains des Américains. D'où leur intérêt de persuader les Russes qu'on est responsables.

— Oui, ça se tient... marmonna James. Mais ce n'est qu'une théorie. Si Partridge a dit la vérité, je vois mal le MI5 admettre la responsabilité de ses agents.

— À ce stade, on ne fait que recueillir des informations, expliqua Zara. On n'écarte aucune possibilité.

— D'ailleurs, je voudrais bien savoir pourquoi les Anglais tiennent tant à faire du business avec ces gangsters... Je croyais que le but de l'opération d'Aerograd était de rassembler des preuves permettant de coffrer Obidin pour vente d'armes illégales.

— On voulait des preuves, c'est vrai, sourit Ewart, mais le MI5 avait l'intention de s'en servir pour faire chanter Obidin. C'était censé le dissuader de vendre des armes à des États voyous et des groupes terroristes, tout en sauvegardant trois mille emplois dans l'industrie aéronautique britannique.

— Une stratégie plutôt tordue, dit James.

— Tordue, mais pragmatique, ajouta Zara. Les magistrats russes sont à peu près aussi corrompus que les policiers. Même si on avait rassemblé des preuves en béton contre Obidin, on ne pouvait pas exclure qu'un juge véreux ou un jury manipulé lui permette d'échapper à une condamnation.

— Je voulais revenir sur autre élément douteux de ta déposition... dit Ewart.

— Eh ! attends deux secondes, gronda James, pris de colère. Depuis quand j'ai fait une *déposition* ? Hier, vous vous êtes pointés ici avec la banane, et vous m'avez demandé si j'étais en état de répondre à quelques questions. Vous avez prétendu enregistrer la conversation pour ne pas avoir à prendre de notes. Je croyais que c'était un simple débriefing, mais je commence à avoir l'impression que c'était un putain d'interrogatoire officiel.

— On doit faire la lumière sur ce qui s'est passé, expliqua Zara. Deux agents ont été tués, et tu as eu beaucoup de chance de t'en sortir vivant. Nous n'affirmons pas que tu mens, mais on ne peut pas classer le dossier en l'état. Ewart est chargé de mener l'enquête interne sur la mission d'Aerograd. Il n'a aucune intention d'écarter les indices qui soutiennent ta version des faits, mais il doit rester impartial. Il faut t'attendre à ce qu'il te pose des questions difficiles.

James haussa les épaules.

— Je vous ai dit tout ce que je sais. Je n'ai rien à ajouter.

Zara se redressa dans son fauteuil et s'exprima avec gravité.

— Le problème, James, c'est que la réputation de CHERUB est en

jeu. Le MI5 mènera ses propres investigations sur l'opération. Comme nous, ils doivent rendre un rapport complet au ministre des Services secrets. En attendant, je suis obligée de suspendre ton statut d'agent opérationnel.

— Quoi ? s'étrangla James. Après tout ce qui m'est arrivé ? Dites-moi que c'est une blague !

— On ne le fait pas par plaisir, mais tant que ta responsabilité ne sera pas définitivement écartée, je n'ai pas d'autre possibilité.

— Je n'ai commis *aucune* faute...

— Ce n'est pas une punition, James.

— C'est ça, prenez-moi pour un con.

— Eh ! surveille un peu ton langage, répliqua Ewart.

— Oh toi, n'en rajoute pas, lança Zara. James, je comprends ce que tu ressens, mais on doit respecter certaines règles. On ne peut pas employer un agent tant qu'il plane un doute sur son comportement lors d'une opération.

— Bon sang, j'ai failli crever à cause de ces enfoirés du MI5, et maintenant, c'est vous qui essayez de me doubler ! hurla James.

— Je suis désolée. Je sais que tu es furieux, mais je te jure que nous ne sommes pas en train d'essayer de te manipuler.

— Vous savez quoi ? Vous pouvez me suspendre à vie, je n'en ai strictement rien à foutre. Je ne vois pas pourquoi je risquerais à nouveau ma peau pour des gens qui ne me font pas confiance. Je vous remets ma démission. Envoyez-moi dans une famille d'accueil dès que possible.

— Ne dis pas des choses pareilles, James. Tu penses qu'on te lâche dans une situation difficile, mais essaye d'analyser les faits sans t'énerver. Cette suspension ne changera pas grand-chose pour toi. L'enquête devrait durer un mois ou deux. Ça te laissera le temps de te rétablir et de rattraper les cours, exactement comme prévu.

James s'accorda quelques secondes de réflexion.

— Mais tous les agents vont savoir qu'on enquête sur mon dos... Et puis je commence à te connaître. Tu parles d'un ou deux mois, mais je te parie que ça prendra deux fois plus de temps.

Ewart leva les yeux au ciel.

— Tu n'es pas le premier à être suspendu, et sûrement pas le dernier.

— Et puis, franchement, tu te vois dans un lycée normal, sans tes amis, sans Lauren ? ajouta Zara. Tu es prêt à tirer définitivement un

trait sur le campus ?

— Ouais, j'avoue que je me suis peut-être un peu emballé, soupira-t-il. Mais après la semaine que je viens de passer, c'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase...

Zara plongeait la main dans le sac posé à ses pieds et en sortit une boîte de chocolats.

— Tiens, c'est de notre part, à Ewart et à moi, dit-elle. Kerry m'a dit que c'étaient tes préférés. Et ça, c'est un cadeau d'anniversaire officiel de l'administration.

Elle brandit une boîte ornée du logo *Apple*.

— Je ne connais pas grand-chose à ces trucs-là, mais Kerry m'a dit que tu rêvais d'avoir un iPod pour faire ton jogging. Je l'ai confié à Kyle hier soir. Il y a chargé plein de musique et quelques livres audio.

James était enchanté de ses cadeaux, mais cette soudaine générosité le mettait vaguement mal à l'aise. Il avait la désagréable impression de s'être laissé corrompre.

14. Vous avez deux nouveaux messages

DEUX SEMAINES PLUS TARD

James quitta la piste de cross-country puis traversa le terrain de football en direction du bâtiment principal. Il pleuvait sans interruption depuis trois jours. Le parc du campus n'était plus qu'un vaste champ de boue.

Il s'immobilisa devant les portes automatiques, enfonça le bouton *stop* de sa montre et consulta l'écran LCD :

Temps : 22 minutes 17 secondes

Distance : 5,03 km

Fréquence cardiaque : 139

Il venait de boucler le parcours en trente secondes de plus que son record personnel, une performance réalisée sur terrain sec.

Il ôta ses baskets, pénétra dans le hall d'accueil puis, se sentant en pleine forme, s'engagea dans le couloir de service menant aux cages d'escalier.

— Tiens, Mr Adams ! lança une voix au moment où il passait devant la laverie.

James sentit son cœur se serrer. Il s'immobilisa, fit volte-face et se retrouva nez à nez avec Mr Norwood, son professeur de géographie. Âgé d'une trentaine d'années, cet ancien agent de CHERUB occupait l'un des appartements du quatrième étage réservés aux enseignants et aux instructeurs célibataires. Il portait une corbeille en plastique remplie de T-shirts et de jeans propres.

— Je suis heureux de constater que vous avez retrouvé la forme, sourit-il, les yeux braqués sur les baskets boueuses de James.

— Merci, monsieur.

Norwood se frotta le menton d'un air pensif.

— Pourtant, si je me souviens bien, vous m'avez récemment affirmé que vous n'étiez pas encore remis de vos blessures et que vous deviez vous reposer, ce qui m'a convaincu d'alléger votre charge de

travail.

— C'est vrai, monsieur, bredouilla James. J'ai failli mourir.

À cet instant précis, il vit Kyle et Shakeel débouler dans le couloir, leurs baskets sales à la main.

— Eh ben, tu nous as carrément enrhumés ! s'exclama Kyle en lui adressant une claque amicale dans le dos.

Mr Norwood considéra les nouveaux venus avec étonnement.

— Ah oui ? James vous a distancés ?

— J'ai jamais vu un mec aussi endurant, confirma Kyle. Il n'est pas très rapide, mais il nous sèche à chaque fois dans la montée finale.

Les amis de James se dirigèrent vers la cage d'escalier.

— Je vous souhaite une bonne journée, Mr Norwood, dit-il en leur emboîtant le pas. Il faut que j'aille prendre une douche.

— Bonne journée, James. On se voit mardi matin ? Je suis impatient de lire votre devoir sur les écosystèmes forestiers.

— J'ai toujours la migraine, monsieur.

Le professeur haussa les épaules.

— C'est à vous de choisir : soit vous me remettez ce devoir mardi, soit j'adresse un rapport à votre responsable de formation.

James comprit qu'il avait perdu la partie.

— Très bien, je rendrai ce devoir, gémit-il.

— Pour être tout à fait honnête, mon garçon, je n'apprécie pas particulièrement vos manœuvres pour vous soustraire au travail scolaire.

La mort dans l'âme, James se traîna jusqu'à l'escalier. Shak et Kyle, écroulés de rire, l'attendaient sur le palier du premier étage.

— Tu t'es fait avoir en beauté, gloussa Shak.

— Oh, ferme-la, gronda James. Je m'en fous, de toute façon, je copierai sur Kerry.

En pénétrant dans sa chambre, il constata que le voyant de son répondeur téléphonique clignotait. Il enfonça le bouton *play* et commença à se déshabiller.

Vous avez deux nouveaux messages.

Premier message reçu aujourd'hui, à neuf heures dix-sept.

James reconnut aussitôt la voix d'Ewart :

« Salut, c'est moi. Écoute, je sais qu'on est samedi, mais j'ai reçu un appel du MI5. Ils voudraient que tu ailles à Londres pour répondre à d'autres questions. Si tu es d'accord, j'arrangerai un rendez-vous mardi. »

Furieux, James jeta son T-shirt sur le sol.

— J'ai déjà témoigné deux fois, tête de nœud ! gronda-t-il. Ils me posent sans arrêt les mêmes questions !

Il avait la possibilité de refuser de coopérer avec les enquêteurs, mais il craignait qu'une telle attitude ne retarde sa réintégration. En outre, la date choisie par Ewart lui permettait de reculer de quelques jours la remise de son devoir de géographie.

Nouveau message

reçu aujourd'hui, à onze heures trente-sept

« James ! aboya Meryl, visiblement hors d'elle. T'as intérêt à te pointer en salle de réunion dès que tu auras fini ton footing. Et tu ferais bien de mettre des fringues qui ne craignent pas grand-chose, conseil d'amie. »

Fin des nouveaux messages.

Pour réécouter, faites le 1.

Pour effacer, faites le 2.

Pour accéder au menu principal...

James arrêta le répondeur. Il ôta son caleçon et le balança d'un coup de pied dans le panier à linge. Il se glissa sous la douche.

Il avait beau se creuser la cervelle, il n'avait pas la moindre idée de ce qui avait pu provoquer la fureur de Meryl.

Elle avait laissé son message une heure plus tôt, ce qui excluait tout lien avec Mr Norwood. Quelle que soit la faute qu'il avait pu commettre, le conseil concernant sa tenue vestimentaire sentait la punition à plein nez. La perspective de passer le samedi après-midi à nettoyer les cuisines ou à creuser une tranchée le plongeait dans un profond état d'abattement.

Deux étages plus haut, Lauren Adams, qui venait de sortir de cours, était d'excellente humeur. Elle glissa un CD de System Of A Down dans sa minichaîne, poussa le volume à fond, puis commença à entasser des vêtements dans une petite valise roulante.

Soudain, elle prit conscience d'une présence à ses côtés. Surprise, elle fit un bond d'un mètre.

— Désolé, cria John Jones, mais j'ai frappé trois fois !

Le contrôleur de mission au crâne chauve portait un élégant costume trois pièces marron qui lui donnait des airs *de gentleman farmer*.

Lauren baissa le volume de la minichaîne.

— Bon sang, tu m'as filé une de ces trouilles...

— Ça n'arriverait pas si tu écoutais Elvis Presley, comme toute personne civilisée, sourit John. Où est-ce que tu vas, avec cette valise ? J'espérais que tu pourrais me filer un coup de main pour une mission...

— Je vais juste passer la nuit dans un hôtel spa avec la bande.

— Je peux attendre un jour ou deux. J'ai besoin d'une russophone capable de travailler en solo. Pour être honnête, tu es la seule candidate en qui j'ai entière confiance.

Touchée par ce compliment, Lauren rougit jusqu'aux oreilles.

— Je n'ai aucune mission de prévue. On peut se voir lundi matin dans ton bureau ?

— C'est inutile, dit John en sortant deux feuilles pliées en quatre de la poche intérieure de sa veste. C'est une photocopie de l'ordre de mission. Ça n'a rien de très compliqué, mais j'ai une fille de ton âge, et je me sens particulièrement concerné par cette opération.

— À quoi on a affaire ?

— Trafic d'êtres humains.

**** CONFIDENTIEL ****

ORDRE DE MISSION

**CE DOCUMENT EST ÉQUIPÉ D'UN SYSTÈME
ANTIVOL INVISIBLE. TOUTE TENTATIVE DE
SORTIE HORS DU CENTRE DE CONTRÔLE
ALERTE IMMÉDIATEMENT L'ÉQUIPE DE
SÉCURITÉ.**

**NE PAS PHOTOCOPIER – NE PAS PRENDRE DE
NOTES**

Trafic d'êtres humains et esclavage moderne

Si le mot esclavage évoque de prime abord la traite négrière qui a sévi jusqu'au XIX^e siècle, le trafic d'êtres humains demeure un fléau pour les États du monde entier, quel que soit leur degré de développement. En 2004, un rapport des Nations Unies a démontré que cette activité figurait au troisième rang des sources d'enrichissement criminel, derrière le commerce de la drogue et le négoce des armes illégales. Son expansion est si rapide qu'il pourrait passer en tête de ce classement dans une vingtaine d'années.

Esclavage moderne

La plupart des victimes de l'esclavage moderne sont des enfants et de jeunes adultes séparés de leur famille puis contraints à travailler contre leur volonté.

Dans les pays pauvres, ils sont kidnappés pour travailler dans des ateliers clandestins, participer à des conflits armés ou se livrer à la prostitution. Quelques-uns sont confiés par leur propre famille, en échange de la promesse d'une vie meilleure ; d'autres, enfants des rues et orphelins, sont tout bonnement vendus par les travailleurs sociaux et les policiers chargés de les protéger.

Dans les pays riches, la grande majorité des victimes sont des adolescentes tombées aux mains de proxénètes qui leur font franchir les frontières clandestinement, les battent, les menacent et leur administrent des drogues dures afin de briser leur volonté.

On estime que plus de 25 000 de ces prostituées forcées vivent sur le territoire du Royaume-Uni (500 000 pour l'ensemble de l'Union Européenne). Quarante-vingt-dix pour cent d'entre elles ont moins de vingt ans. Elles viennent pour la plupart de la fédération de Russie et des pays de

Le rôle de *CHERUB*

Au début du mois de septembre, un ferry est entré en collision avec un petit bateau à moteur au cours d'une tempête dans la Manche. Bien que l'embarcation ait été gravement endommagée, l'équipage a refusé toute assistance et poursuivi sa route, manifestant une volonté délibérée de se soustraire aux autorités de contrôle maritime.

Quelques heures plus tard, une patrouille des douanes britanniques a découvert le navire amarré à deux kilomètres de la ville côtière de Worthing. Les officiers sont parvenus à secourir son unique passagère, une fillette de douze ans qui n'avait pu quitter la jetée en raison des conditions climatiques extrêmes.

L'analyse des effets et des vêtements découverts plus tard sur le bateau permet d'affirmer qu'il transportait une dizaine d'autres adolescentes destinées à des réseaux clandestins de prostitution. La moitié d'entre elles avaient moins de treize ans.

La jeune rescapée vit aujourd'hui dans un foyer des environs de Brighton. Elle a catégoriquement refusé de répondre aux questions de la police et des éducateurs. Nous ne connaissons d'elle que son prénom : Anna.

La police s'est montrée incapable de remonter la piste de ses camarades d'infortune et des organisateurs du trafic. Bien que l'arrestation de ces derniers demeure une cible prioritaire, les autorités se préoccupent du sort des passagères.

Les tentatives de questionner Anna sont restées vaines, mais les psychologues de la police estiment qu'elle se confierait à une jeune fille de son âge, pourvu que cette dernière parvienne à gagner sa confiance.

Considérant qu'elle maîtrise encore mal la langue anglaise, des dispositions seront prises afin qu'une collaboratrice de *CHERUB* russophone infiltre le foyer de Brighton. Logée dans la chambre d'Anna, elle s'efforcera de tisser des liens d'amitié puis de recueillir des informations sur son identité, son passé et les criminels qui l'ont fait entrer au Royaume-Uni.

NOTE : LE COMITÉ D'ÉTHIQUE DE *CHERUB* APPROUVE À L'UNANIMITÉ L'ORDRE DE MISSION MAIS ATTIRE L'ATTENTION DE L'AGENT SÉLECTIONNÉ SUR LES FAITS SUIVANTS :

(1) Cette mission a été classée **RISQUE FAIBLE**. Il est rappelé à l'agent qu'il a le droit de refuser d'y prendre part et de l'interrompre à tout

moment de son déroulement.

(2) La mission devrait durer un mois au plus. Le rôle de l'agent se limite à un simple recueil d'informations. Il ne s'expose à aucun danger d'ordre physique.

— Je n'aurais jamais pensé que des choses aussi horribles pouvaient se dérouler en Angleterre, dit Lauren en glissant l'ordre de mission dans sa poche.

— Malheureusement, le sort de ces victimes n'intéresse pas grand monde, expliqua John. La plupart des mecs se marrent quand ils apprennent dans le journal qu'un footballeur s'est fait surprendre en train de faire des galipettes avec une prostituée. Ils ne s'imaginent pas une seconde que la plupart de ces filles sont droguées et terrorisées.

— Tu n'as qu'à en parler à James et à ses abrutis de copains. Je suis certaine que tu ne serais pas déçu. John, il faut que je file. Je te passe un coup de fil dans la soirée ?

— D'accord, dit le contrôleur de mission tandis que Lauren se précipitait dans le couloir. Tu ne prends pas ta valise ?

— J'ai un truc à régler avant de quitter le campus. Je reviendrai la chercher un peu plus tard.

15. À tombeau ouvert

James, qui ignorait toujours ce qui avait provoqué la colère de Meryl Spencer, poussa la porte de la salle de réunion du deuxième étage. Il ne s'y était rendu qu'une fois pour assister à la projection d'un film assommant traitant du bon usage des gilets pare-balles. Il eut la surprise de trouver la pièce plongée dans l'obscurité.

— Meryl ? bredouilla-t-il.

Soudain, les néons du plafond se mirent à clignoter.

— Surprise ! hurlèrent à pleins poumons une douzaine de ses camarades en surgissant de sous la table de conférence.

Une présentation PowerPoint apparut sur le mur. C'était un dessin représentant un gâteau d'anniversaire surmonté du nombre quinze et de l'inscription *Désolés pour le retard*.

Kerry se précipita pour l'embrasser.

— Joyeux anniversaire, James.

Meryl, qui avait été chargée d'actionner les interrupteurs, se trouvait derrière la porte.

— J'imagine que tu as eu mon message, gloussa-t-elle.

— Toi, je te retiens... balbutia-t-il en pointant vers elle un index menaçant.

— Tu as dû serrer les fesses, ricana Bruce.

— Tu m'étonnes. J'étais persuadé que j'allais me prendre un savon, et je ne savais même pas pourquoi.

Meryl, visiblement très satisfaite du tour qu'elle venait de lui jouer, déposa un baiser sur sa joue.

Lauren fit irruption dans la salle.

— Oooh zut, gémit-elle en se prenant la tête entre les mains. Je suis trop dégoûtée d'avoir raté ça. C'était comment ?

— Excellent, dit Gabrielle, la meilleure amie de Kerry. T'aurais vu sa tête... C'est clair qu'il ne s'y attendait pas !

— Il est au courant pour la suite ?

— Ah, parce que c'est pas fini ? demanda James, un peu anxieux.

— Non pas encore, sourit Meryl. Comme tu as vécu quelques

moments difficiles, ces derniers temps, que tu t'es fait démolir, suspendre de mission et cuisiner par les types des affaires internes du MI5, Zara a proposé qu'on t'emmène en virée.

— Cool, on va où ?

— C'est une surprise, chantonna Kerry en consultant sa montre. Et on ferait mieux de partir tout de suite, si on ne veut pas se mettre en retard. Pas besoin de préparer tes bagages. Je t'ai déjà piqué quelques affaires de rechange.

Par chance, seuls les jumeaux Callum et Connor se trouvaient en mission. À la nuit tombée, Lauren, Rat, Kyle, Bruce, Kerry, Shak, Mo, Gabrielle et Michael, son nouveau petit ami, grimpèrent à bord d'un minibus. Lauren avait également invité Bethany en dépit du fait que James ne pouvait pas la voir en peinture.

Kyle avait gravé les morceaux préférés de James sur un CD. Meryl le glissa dans le lecteur du tableau de bord et poussa le volume à fond. Dès qu'elle se fut engagée sur l'autoroute, elle écrasa la pédale d'accélérateur et atteignit bientôt les cent quatre-vingts kilomètres heure. Elle savait que le véhicule était immatriculé au nom du gouvernement britannique, ce qui la mettait à l'abri de toute sanction.

— Bandez-lui les yeux, lança-t-elle en abordant une bretelle de sortie.

Kerry et Lauren saisirent James par les épaules, puis Shak lui passa une cagoule à l'envers sur la tête.

— Ça gratte, gémit James.

Kerry lui donna un coup de coude dans les côtes.

— Cesse de te comporter comme un bébé, gronda-t-elle.

James sentit que le minibus perdait de la vitesse, puis il sentit le gravier crisser sous les pneus. Il pouvait entendre le rugissement lointain de moteurs deux temps, et supposa qu'il se trouvait aux abords d'un circuit moto. Lorsque le véhicule s'immobilisa, Shak retira la cagoule.

En découvrant la piste de kart-cross, James ressentit une légère déception. Soucieux de ne pas se montrer ingrat, il afficha un sourire radieux. À quelques dizaines de mètres, il vit un véhicule gravir une pente à grande vitesse avant de s'envoler dans les airs, au-dessus d'une mare boueuse.

— Cool ! lança-t-il.

Il comprenait désormais pourquoi Meryl lui avait conseillé de porter des vêtements usagés. Ce n'était pas le grand prix moto tant espéré, mais ça avait tout de même l'air diablement excitant.

Meryl et les agents se dirigèrent vers un abri au toit de tôle ondulée. Elle s'approcha d'un adolescent malingre qui tenait un listing à la main.

Le garçon était en grande discussion avec cinq individus manifestement ivres morts, qui portaient des T-shirts frappés de l'inscription :

KEVIN JONES ENTERRE SA VIE DE GARÇON, 2006.

— Vous ne pouvez pas rouler dans cet état, expliquait le jeune homme.

— Alors rends-nous notre fric ! beugla l'un des ivrognes.

— C'est impossible, bredouilla l'adolescent. C'est précisé dans les clauses du contrat de location. De toute façon, vous auriez pu vous douter qu'on ne laissait pas les clients conduire en état d'ivresse. C'est une question de bon sens.

— Continue à me parler sur ce ton et tu vas t'en prendre une ! menaça le plus massif des fêtards.

Les cinq hommes avaient des carrures de joueurs de rugby. Le moins impressionnant d'entre eux était deux fois plus large que l'employé qui leur tenait tête.

— Nous sommes douze, intervint Meryl. La réservation est au nom de Spencer.

— Attends, j'hallucine, bafouilla l'un des poivrots en pointant l'index en direction de la jeune femme. Eh, je te connais, toi... T'es la meuf qui a gagné le cent mètres aux JO. Ma sœur a un poster de toi dans sa chambre. Je peux t'embrasser ?

Meryl lui adressa un regard noir.

— Je vous le déconseille.

Malgré cet avertissement, le jeune homme tituba dans sa direction.

— Franchement, elle est trop musclée, dit l'un des compagnons. On dirait un mec.

Meryl saisit la main de son admirateur. Lorsqu'elle entendit son pouce craquer, elle lui passa le bras derrière le dos, lui fit un croche-patte et l'envoya valser contre l'individu qui l'avait insultée.

— Je suggère que vous leviez le camp, dit-elle sur un ton glacial.

— Eh ! c'est une manière de s'adresser à un gentleman ? mugit le plus grand des ivrognes avant de tenter de lui mettre la main aux fesses en tirant la langue de façon suggestive.

Toute sa vie, Meryl avait supporté les moqueries de crétins de son acabit, des types qui lui demandaient combien de fois par semaine elle se rasait la moustache ou si elle portait des slips à poche. Elle saisit son agresseur par les épaules et le jeta brutalement au sol.

— Essaye encore de me toucher, pour voir, gronda-t-elle.

Impressionnés par cette démonstration, les cinq fêtards battirent en retraite vers le parking.

— Lesbienne ! cria l'un d'eux.

— Si tous les mecs étaient comme vous, ça fait longtemps que j'aurais viré ma cuti, répliqua-t-elle.

Les onze agents éclatèrent de rire. Meryl se tourna vers l'employé.

— Vous allez bien ? demanda-t-elle.

Le jeune homme secoua la tête.

— Je déteste ce job. Vous pouvez pas imaginer ce que je dois supporter pour un salaire minable. Je préférerais encore travailler chez *McDo*. Il y a moins d'emmerdeurs.

— Dès que les mecs boivent, ils paument leur cerveau, dit Kerry.

— Ne croyez pas ça. Les nanas, c'est encore pire. Imaginez une dizaine de cinglées qui essayent de vous pincer les fesses. Pires que des bêtes.

James et Kyle gloussèrent comme des crétins.

— Vous n'étiez pas censés commencer avant vingt minutes, dit l'employé en consultant son listing. Pour vous remercier de m'avoir débarrassé de ces abrutis, je vous offre quelques tours supplémentaires.

Les karts mesuraient moins de deux mètres de long. Ils étaient équipés de petits moteurs de moto, mais leur poids inférieur à cinquante kilos permettait des accélérations de zéro à trente kilomètres heure en moins de trois secondes. Les suspensions extrêmement rigides et le siège placé à quinze centimètres du sol

procuraient une sensation de vitesse stupéfiante.

— C'est génial ! s'exclama James en relevant sa visière.

Il descendit de son véhicule et essuya son casque à l'aide de l'un des chiffons mis à disposition au bord de la piste.

Comme tous ses camarades, Kerry était trempée et couverte de boue.

— Je meurs de froid, maugréa-t-elle en sautillant sur la pointe des pieds, les mains glissées sous les aisselles.

— T'as pas aimé ?

— Si, c'est top, mais la prochaine fois, on choisira quelqu'un qui fête son anniversaire en été.

Meryl et les autres agents les rejoignirent aux abords de l'abri.

Ils venaient d'accomplir deux des trois épreuves du parcours. La première était un enclos boueux et bosselé où les pilotes pouvaient se familiariser avec leur véhicule. La deuxième, un parcours chronométré sur une piste sinueuse.

— OK, tout le monde, dit l'employé. Voici les résultats du deuxième test pour le groupe Spencer. À la troisième place, avec un temps de sept minutes et seize secondes, kart numéro huit, James Adams.

Kyle et Bruce frappèrent leurs gants l'un contre l'autre.

— À la deuxième place, en sept minutes, quinze secondes et cinq dixièmes, kart numéro trois, Meryl Spencer.

Cette dernière baissa les yeux avec modestie.

— Et à la première place, avec un temps de six minutes et trente-six secondes digne de nos clients réguliers, Bethany Parker !

Le jeune homme remit à la fillette un trophée en plastique qui ne semblait pas avoir coûté plus de quinze *pence*.

— Championne du monde ! exulta Bethany, tandis que Gabrielle immortalisait son triomphe à l'aide de son téléphone portable.

— Crève, grosse vache, chuchota James.

Kerry et Mo, qui se tenaient tout près de lui, éclatèrent de rire.

— Je vois que c'est toujours le grand amour, entre vous, murmura ce dernier.

— OK, dit l'employé. Maintenant, vous allez rouler jusqu'à la grille de départ du circuit. Normalement, l'épreuve se dispute sur dix tours, mais comme on a un peu de temps devant nous, je vous en laisse quinze. Tout concurrent qui se comportera de façon dangereuse

recevra un drapeau rouge et devra immédiatement rentrer au stand. Des questions ?... Bien. Remontez dans votre kart, et assurez-vous que votre ceinture est correctement bouclée.

Dans un vacarme assourdissant, les douze bolides remontèrent l'allée menant au circuit. Ils durent patienter quelques instants pour laisser les assistants dégager un kart accidenté lors de la course précédente et réajuster les murs de pneus, puis ils s'alignèrent sur la grille de départ dans l'ordre défini par l'épreuve chronométrée.

James prit place en troisième position. Il contempla le champ de boue accidenté éclairé par les projecteurs, puis se tourna vers Kerry qui se trouvait à ses côtés, en deuxième ligne, légèrement décalée vers l'arrière.

— Je vais te mettre minable, ma chérie ! hurla-t-il pour couvrir le grondement des moteurs.

— Ne pense pas que je vais te laisser gagner sous prétexte que c'est ton anniversaire !

Les trois lumières rouges suspendues au portique qui enjambait la piste s'illuminèrent. James fit rugir sa machine puis passa la première à l'instant même où les spots s'éteignaient. Kyle, qui avait anticipé le départ, heurta légèrement l'arrière de son kart.

Profitant de cette poussée imprévue, il parvint à se positionner nettement devant Kerry, mais il fonça droit sur Bethany, dont les pneus étaient enlisés dans la boue épaisse. Il braqua le volant à gauche pour éviter la collision et aborda le premier virage dans la roue de Meryl Spencer.

Il négocia les deux courbes suivantes à quelques centimètres du feu arrière de sa responsable de formation. Il jeta un coup d'œil dans son rétroviseur : Kerry, Bruce et Bethany se disputaient avec acharnement la troisième position.

Soumise à la pression de James, Meryl s'engagea dans le quatrième virage à vitesse excessive et fut contrainte de freiner brutalement pour éviter de percuter la barrière de sécurité. Elle se présenta à l'entrée d'un tronçon rectiligne privée de toute inertie. Ses quatre poursuivants directs la dépassèrent avec une facilité déconcertante.

Constatant qu'il se trouvait en tête de la course, James sentit son taux d'adrénaline monter d'un cran. À la sortie d'une parabolique, il s'engagea dans la partie la plus folle du circuit. C'était une pente extrêmement raide, assez large pour que quatre véhicules puissent y rouler de front, qui descendait jusqu'au pied de la colline. Elle se rétrécissait et se redressait progressivement pour s'achever par un

goulet d'étranglement encadré de deux buttes de terre.

L'inclinaison de la piste était si prononcée que James ne put s'empêcher d'enfoncer brièvement la pédale de frein. Bruce, fidèle à sa réputation de risque-tout, en profita pour procéder à un double dépassement et prendre la tête de la compétition.

Son triomphe fut de courte durée. Dès qu'il atteignit la partie plane du circuit, son kart partit en aquaplaning, rebondit contre une barrière de sécurité, traversa la piste puis acheva sa course dans un mur de pneus.

James fut le premier à atteindre le goulet. Il s'élança sur le tremplin, franchit le fossé puis aborda le dernier virage. Alors, surgie de nulle part, Bethany le doubla à la corde, puis boucla le premier tour avec dix mètres d'avance.

James fit tout son possible pour rester dans son sillage, mais c'était peine perdue. Il commettait des erreurs de conduite, effectuait de légers dérapages et heurtait les murs de protection. Bethany, elle, freinait, accélérail et négociait chaque trajectoire avec expertise.

À l'issue du onzième tour, elle finit par disparaître de son champ de vision. Il ne lui restait plus qu'à défendre sa deuxième place contre les assauts de Kerry, qui n'avait pas quitté sa roue. En outre, Meryl, Kyle, Mo et Lauren, qui n'avaient qu'une vingtaine de mètres de retard, semblaient bien décidés à profiter de la moindre faute de pilotage. Michael, qui avait effectué une violente sortie de piste, refaisait peu à peu son retard. Gabrielle et Rat, tous deux piètres conducteurs, avaient déjà un tour de retard. Seul Bruce, dont le véhicule n'était pas en état de reprendre la course, avait été contraint à l'abandon.

Lorsqu'il aborda pour l'avant-dernière fois la ligne droite menant à la grille de départ, James sentit une forte odeur d'huile brûlée puis, à travers un rideau de fumée, distingua le kart de Bethany immobilisé au bord de la piste. La fillette, hors d'elle, tirait furieusement sur la jugulaire de son casque.

— Excellent ! s'exclama-t-il avant de doubler Gabrielle pour la deuxième fois.

Dès le virage suivant, au mépris des règles élémentaires du fair-play, Rat effectua une série de manœuvres pour lui bloquer le passage. Furieux, James freina brutalement. En jetant un coup d'œil au rétroviseur, il réalisa que ses poursuivants directs le talonnaient. Il se déporta pour doubler à l'extérieur. Lauren profita de l'occasion que lui offrait son petit ami pour s'engager à la corde, prit la tête quelques secondes avant d'enjambrer un vibreur et d'accrocher le train avant de

son complice. Les deux tourtereaux finirent dans le décor.

James se lança dans la pente escarpée menant au tremplin. Kerry se cala dans son sillage, pour bénéficier de l'effet d'aspiration, puis déboîta de façon à se porter à sa hauteur. Ils filaient côte à côte vers le goulet d'étranglement.

Solidement installé au centre de la piste, James était confiant. Kerry allait devoir freiner et rétrograder à la deuxième place pour ne pas s'encastrenter dans l'un des murs de pneus qui encadraient l'étroit passage.

Mais elle poursuivit sa course comme si de rien n'était, puis, à une vingtaine de mètres de l'obstacle, elle donna un léger coup de volant et effleura le kart de James sans parvenir à modifier sa trajectoire.

Constatant qu'elle se trouvait dans une situation délicate, elle freina brutalement tout en tournant le volant pour se replacer dans l'axe de la piste. Elle percuta l'arrière du véhicule de son petit ami, partit en tête-à-queue et disparut sous une montagne de pneus.

James perdit le contrôle au moment même où il s'engageait sur le tremplin. Il dérapa latéralement, perdit de la vitesse puis se déporta au bord de la rampe. Il fit une chute de deux mètres et s'immobilisa contre la barrière de mousse placée de part et d'autre de l'obstacle pour empêcher les pilotes imprudents de s'écraser contre les arbres qui bordaient le circuit.

En levant les yeux, il vit Lauren et ses trois poursuivants s'envoler au-dessus de la mare. La boue soulevée par leurs roues arrière retomba en pluie sur son casque. Il ôta sa ceinture puis rampa sur un monticule de pneus pour rejoindre Kerry sur l'allée de service.

— Pourquoi tu n'as pas cédé le passage, pauvre débile ? hurla cette dernière en soulevant rageusement sa visière.

— J'étais au centre de la piste, fit observer James en manipulant sa jugulaire. J'avais la priorité.

— Mais tu as bien vu que j'allais me manger les pneus !

— Pas mon problème.

— Espèce de salaud ! Je croyais que tu m'aimais. Si tu m'aimais vraiment, tu m'aurais laissée gagner.

James éclata de rire.

— L'amour est une chose, dit-il en détachant sa protection cervicale en mousse. La compétition automobile en est une autre.

Kerry lui lança un regard assassin.

— C'est dingue, lança-t-il. Même avec les cheveux en pétard et de la boue plein le visage, tu es super sexy !

Touchée par ce compliment, Kerry ne put réprimer un sourire.

— Tu as de la chance que ce soit ton anniversaire.

— La vérité, c'est que tu es tellement dingue de moi que tu es incapable de m'en vouloir plus de trente secondes, gloussa James avant de se pencher pour déposer un baiser sur ses lèvres.

16. Une occasion en or

Meryl patientait à la réception du *Lake Lodge*, un vieux manoir reconverti en hôtel spa cinq étoiles. Elle écoutait d'une oreille distraite l'homme déguisé en pingouin qui jouait du piano dans l'indifférence absolue.

Les retraités endimanchés qui faisaient la queue à l'entrée du restaurant considérèrent d'un œil stupéfait les onze adolescents qui venaient de faire irruption dans le hall, chaussures à la main, les vêtements maculés de boue.

La réceptionniste enregistra le numéro de carte de crédit de Meryl, puis entreprit d'établir la liste des agents qui l'accompagnaient.

— Nous réglerons ces formalités plus tard, Géraldine, dit le directeur. Remettez leurs clés à ces jeunes gens. Il serait souhaitable qu'ils puissent se changer avant de tacher définitivement nos tapis.

CHERUB avait pioché dans le prodigieux stock de points de fidélité amassés auprès des chaînes hôtelières pour offrir à James la plus belle suite de l'établissement.

Quatre fois plus vaste que sa chambre du campus, elle disposait d'un lit *king-size* à baldaquin, d'un écran plasma démesuré et d'une petite piscine chauffée individuelle sur la terrasse. Au sortir de la douche, il passa un peignoir et des chaussons en éponge brodés du logo de l'hôtel, puis téléphona à Kerry.

— Salut, mon ange. Ma chambre déchire, tu peux pas savoir. Et toi, t'es bien installée ?

— Super, mais sûrement pas aussi bien que toi.

James picora deux grains de raisin dans la coupe de cristal posée sur la table de nuit.

— Le bagagiste était censé déposer mon sac. Tu ne sais pas où il se trouve, des fois ?

— On s'en occupe, expliqua Kerry. Je finis les tresses de Gabrielle, et on arrive.

— Je peux passer le prendre ?

— Ce n'est pas une bonne idée.

— Oh, je vois. Je vais recevoir des cadeaux ?

— Patience, James. Tu le sauras bientôt.

Il se laissa tomber sur le lit. C'était une soirée fantastique. La course de kart lui avait permis de relâcher la tension accumulée au cours des semaines écoulées, et la suite luxueuse lui inspirait un profond sentiment de sérénité. Il se sentait à présent propre, apaisé et irrésistible. Seul son nez, qui n'avait pas pleinement guéri, le faisait encore un peu souffrir.

Meryl fut la première à se présenter à la porte. Elle poussa dans la chambre un chariot où étaient disposés des biscuits, du café et du chocolat chaud. Quelques minutes plus tard, les dix agents entrèrent à leur tour. Lauren, qui arborait fièrement sur son peignoir le badge de vainqueur de la course de kart, posa sur le lit une valise à roulettes Samsonite flambant neuve et plaqua un baiser sur la joue de son frère.

— Bon anniversaire !

— C'est mes affaires ? demanda-t-il, un peu confus.

— Maintenant, oui, dit Meryl. Avec les compliments de CHERUB. Vu que tu trimbales toujours le même vieux sac à dos militaire, on s'est dit qu'il te fallait quelque chose de plus classe pour partir en mission.

— Si je repars un jour en mission... soupira James en faisant glisser la fermeture Éclair du bagage.

— Je suis certaine que tu reprendras du service dès que l'enquête interne sera bouclée.

En ouvrant la valise, James s'attendait à y trouver ses frusques habituelles, mais elle était pleine à craquer de produits et de vêtements neufs.

— La classe ! s'exclama-t-il en brandissant un nécessaire à rasage de chez *BodyShop* et un flacon d'eau de toilette Paul Smith.

— Tu ne te rases pas encore, sourit Kyle, mais ça ne devrait pas tarder.

— Merci, mec.

James sortit de la valise une chemise et un pantalon de toile.

— Avec les filles, on a décidé de te relooker, expliqua Lauren.

— On ne pouvait pas te laisser descendre au restaurant en maillot d'Arsenal et pantalon de survêtement, ajouta Kerry.

— Excellent, dit James en posant sur le lit une paire de chaussettes neuves, une cravate club en soie, deux T-shirts Gap, un short de bain et un lot de boxers Calvin Klein.

Ce n'étaient pas à proprement parler des articles de grande marque, mais ils témoignaient des efforts qu'avaient accomplis ses

camarades pour faire de cet anniversaire un événement inoubliable.

— Je sais que tu portes des caleçons, expliqua Kerry, mais je pense que tu es assez baraqué pour porter des trucs un peu plus sexy.

— En tout cas, maintenant, tu peux te pointer dans ma chambre quand tu veux, sourit Kyle.

— Je vais y réfléchir, ricana James.

Bethany et Lauren hoquetèrent de dégoût. Il ignorait si ces manifestations exprimaient leur rejet des mœurs de Kyle ou l'effroi que leur inspirait la simple idée que James puisse porter un boxer moulant.

Pour finir, il trouva dans la valise une paire de chaussures en cuir noir et un album de vignettes de Manchester United, saison 2007.

— Ce sont tes chaussures, mais on les a cirées.

— Apparemment, c'était la première fois, ajouta Gabrielle.

— Qui a osé m'offrir cette... *chose*, demanda James, l'air indigné, en tenant l'album à bout de bras, entre le pouce et l'index.

— C'est moi, dit Bethany avec un sourire innocent. Je pensais que tu *adorais* Manchester United.

James éclata de rire.

— Je suppose que le poster central fera une excellente cible pour jouer aux fléchettes.

Le menu du restaurant était un peu trop chic au goût de James. Il préférait les cheeseburgers, les frites et les petits déjeuners anglais, mais la salle, dont la baie vitrée surplombait le lac, était magnifique. Il était ravi que tous les convives aient pris la peine de se faire beaux pour l'occasion. Kerry portait sa robe décolletée et le collier en or qu'il lui avait offert pour ses quatorze ans.

À la fin du repas, Meryl annonça aux agents qu'elle avait l'intention de se coucher tôt ; elle espérait donc qu'ils se comporteraient de façon irréprochable en son absence. Ils décidèrent à l'unanimité de poursuivre la soirée dans la piscine de la suite.

En gravissant l'escalier derrière Rat et Lauren, James réalisa subitement que sa sœur qui, six mois plus tôt, aurait préféré mourir que de porter autre chose qu'un pantalon, exhibait une robe ultracourte. Son petit ami la tenait par la taille.

À douze ans, c'était déjà une jeune fille, et sa transformation perturbait quelque peu James. Il s'était longtemps moqué de Lauren à propos de ses futurs petits copains. La fiction était devenue réalité, et ça ne le faisait plus rire du tout.

Jusqu'alors, il avait toujours considéré sa sœur comme la personne la plus importante de sa vie. Pourtant, il ne pouvait plus se bercer d'illusions : dans quelques années, il quitterait CHERUB. Elle se trouverait sans doute un copain sérieux, et ils mèneraient leur existence chacun de leur côté.

Cette robe trop courte provoqua un déclic : il réalisa qu'il n'était plus le seul à compter pour Lauren.

Insensibles au vent froid de novembre, les agents pataugeaient joyeusement dans l'eau chaude de la piscine à remous. La terrasse offrait une vue imprenable sur le clocher illuminé du village voisin.

Gabrielle émergea au centre du bassin et secoua ses longues tresses.

— Où est Kyle ? demanda-t-elle.

— Il est parti chercher un truc dans le minibus, répondit James.

Kyle regagna la suite quelques minutes plus tard, un sac en plastique à la main.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?

— Champagne ! s'exclama son ami en brandissant une bouteille de liquide doré. Bon, en fait, c'est du vin pétillant australien. Six livres quatre-vingt-dix-neuf chez *Sainsbury's*.

— On ne devrait pas. Si Meryl voit ça, on est bons pour le cimetière, lâcha nerveusement Lauren.

Kerry s'adressa à Kyle :

— Il y a des verres dans le minibar.

Kyle se raidit.

— Et votre précédent serviteur est mort de quoi, Miss Chang ?

— Si je me souviens bien, je lui ai mis un coup de pied dans la tête parce qu'il avait refusé d'apporter les flûtes à champagne.

Tandis que Kyle se dirigeait docilement vers le mini-bar, James fit sauter le bouchon de la bouteille, avala une gorgée au goulot puis la tendit à sa petite amie.

— À toi de faire le service, lança Kyle à Kerry en déposant douze verres au bord de la piscine.

Il tomba sa veste et commença à déboutonner sa chemise.

Kerry remplit les verres et les distribua aux convives. Kyle ôta nonchalamment son pantalon.

— Tu ne portes pas de sous-vêtements ! s'étrangla Gabrielle en se couvrant les yeux. Va mettre quelque chose, par pitié.

Sourd à cette supplique, Kyle se jeta dans la piscine.

— Désolé, mais j'ai oublié mon maillot de bain. Pas de chichis entre nous...

— Mieux vaut ne pas être dégoûté pour se baigner avec ces sauvages, grogna Lauren sur un ton lourd de reproches. Tenez, je vous parie n'importe quoi que James s'est déjà soulagé dans l'eau.

À une heure du matin, les agents regagnèrent leurs chambres. James se retrouva seul dans la suite, allongé sur le lit en maillot de bain, en compagnie de Kerry.

— Tu es fripée comme un vieux pruneau, gloussa-t-il en embrassant sa petite amie sur la nuque.

— Tu es drôlement affectueux, ce soir, murmura-t-elle avant de rouler sur le dos.

James tendit le bras vers la table de nuit et se saisit d'un petit emballage carré métallisé.

— Ils ont tout prévu, dans cet hôtel, dit-il. Regarde ce que j'ai trouvé dans le placard de la salle de bains.

Kerry considéra l'objet avec horreur.

— Pose ce préservatif, James. Tu n'en auras pas besoin.

— Allez, quoi... Pourquoi pas ? C'est une occasion en or.

— On en a parlé un million de fois. Si on fait le grand saut avant d'avoir seize ans, on sera tous les deux virés de CHERUB.

— Mais personne ne le saura.

— Et si je tombe enceinte ?

— D'où l'intérêt de se servir de ça, répliqua James en secouant le préservatif.

— Je n'ai que quatorze ans, et ces trucs ne sont pas efficaces à cent pour cent.

— Je serai très gentil, Kerry, je le jure. Tu pourrais au moins faire ça pour moi...

Elle haussa les sourcils et repoussa James de l'autre côté du lit.

— *Au moins* ? Je te signale que j'ai passé des jours à choisir tes cadeaux d'anniversaire, à surfer sur Internet pour dénicher cet hôtel et la piste de kart. J'ai même ciré tes pompes, espèce de salaud !

— Je sais, Kerry, mais...

James réalisa qu'il manquait d'arguments.

— On ne sera pas les premiers agents de moins de seize ans à faire le grand saut.

— C'est *mon* corps, et c'est *moi* qui décide ce que je veux en faire, bredouilla la jeune fille, au bord des larmes. Si tu as la patience d'attendre, peut-être que ça arrivera. Mais pour le moment, je ne sais même pas si on sera encore ensemble demain matin. J'en ai marre que tu me harcèles avec ça. Tu te comportes comme un vieux pervers.

— Allez, quoi, tu ne vas pas pleurer pour ça. Tu as un peu bu, voilà tout. Tu es crevée et tu te laisses déborder par tes sentiments.

— Tu ne mérites même pas que je pleure pour toi.

Kerry enfila son peignoir et se mit en quête de ses chaussons.

— J'ai préparé cette fête pendant des semaines. Tout était censé être parfait. Tu as tout gâché. En fait, tu n'as aucun respect pour moi.

— Je t'adore, tu le sais, et je fais tout pour que tu te sentes bien avec moi. Je me suis vraiment éclaté aujourd'hui. Mais j'ai quinze ans, nom de Dieu, mes hormones me travaillent, et je ne pense qu'à ça. Je n'en peux plus d'attendre.

Kerry essuya ses yeux d'un revers de manche et se rua vers la porte de la suite.

— Passe une bonne nuit, Casanova à la manque ! lança-t-elle.

17. Une sacrée coïncidence

James fut réveillé par une rafale de coups de sonnette. Il se glissa hors du lit et tituba jusqu'au canapé pour se saisir de son peignoir.

— Une minute, j'arrive ! cria-t-il.

Il ouvrit la porte et découvrit Lauren, vêtue de pied en cap, ses bagages posés à ses pieds.

— Mais il est quelle heure, là ? demanda-t-il.

Lauren consulta sa montre.

— Sept heures huit, dit-elle en pénétrant dans la suite.

James, qui avait dormi moins de quatre heures, souffrait d'une sévère migraine.

— On s'en va déjà ? demanda-t-il. Je croyais que vous aviez prévu un truc, ce matin.

— Vous avez tous rendez-vous au spa à dix heures, expliqua Lauren. J'aurais adoré vous accompagner, mais John Jones m'attend à la réception. Je pars en opération.

— Ça s'est décidé au dernier moment ?

— J'ai reçu l'ordre de mission hier, mais j'ai préféré garder ça pour moi, histoire de ne pas gâcher l'ambiance.

— Tu pars combien de temps ?

— Moins d'un mois, selon John. Je serai à Brighton, donc on pourra peut-être se voir, si ça se trouve.

— Tu fais équipe avec qui ?

— C'est une mission solo, sous le contrôle de John.

— Une mission solo à douze ans ? lança James sur un ton sarcastique. Mais c'est que tu es la star du campus, depuis que tu es passée T-shirt noir...

Lauren sentit le rouge lui monter aux joues. Réalisant qu'elle avait manqué de tact, elle baissa les yeux.

— J'espère que ça s'arrangera pour toi, dit-elle, mal à l'aise. Franchement, tu devrais être fier de ce que tu as accompli. Tu as participé aux deux missions qui ont permis de démanteler *Sauvez la Terre* ! Tout le monde dit que tu as mérité cent fois de recevoir le T-shirt noir.

— Ouais, croisons les doigts, lâcha James sans grande conviction. Bonne chance à toi. Et surtout, sois prudente.

— C'est une mission de routine. Il n'y a pas de raison de s'inquiéter. Tu peux me faire une faveur ? Garde un œil sur Rat. Il était hyper mal quand je lui ai dit que je partais, hier soir. Il a rejoint CHERUB il y a peu de temps et Andy Lagan est son seul ami.

— Ça marche. Seulement, il y a toujours un malaise entre Andy et moi. Il ne m'a toujours pas pardonné de l'avoir passé à tabac sans raison, il y a un an, le jour où Kerry m'a plaqué.

— Ça peut se comprendre, sourit Lauren.

— Je me suis excusé environ une centaine de fois. Je ne vois pas ce que je pourrais faire de plus.

— Bon, il faut que j'y aille. John va s'impatienter.

— Une dernière chose. Kerry et moi, on s'est un peu disputés, hier soir.

Lauren posa les yeux sur le préservatif abandonné sur la table de nuit.

— Tiens, je me demande bien pourquoi, gloussa-t-elle.

— J'ai vraiment fait le con. Elle s'est donné beaucoup de mal pour organiser mon anniversaire, et je me suis arrangé pour que ça finisse en engueulade.

— Écoute, dit Lauren, elle ne m'a rien raconté, mais si je peux te donner un conseil, fais-toi tout petit pendant quelques jours...

James fut incapable de trouver à nouveau le sommeil. Il commanda du thé et des toasts au *room service*, et s'assit sur son lit pour feuilleter le journal du dimanche trouvé sur le seuil de sa suite.

Kyle appela à neuf heures.

— Tout le monde est réveillé et prêt à continuer la fête. On descend prendre le petit déjeuner. On a une séance de spa à dix heures.

— Je vous rejoins, dit James. Cela dit, de toi à moi... tu trouves pas que ça craint cette histoire de spa ? C'est pas un peu un truc de gonzesses ?

— Je ne sais pas, je n'ai jamais essayé. Tout ce que je peux te dire, c'est que les filles gloussaient comme des folles en consultant la

brochure.

— Tu crois qu'on est obligés d'y aller ? demanda James.

— Je comprends que ce ne soit pas ta tasse de thé, mais les filles ont participé à la course de kart pour te faire plaisir.

— Mouais, t'as peut-être pas tort, marmonna James, peu convaincu.

— En plus, on sera cinq mecs. Rien ne nous empêche de rester entre nous pour faire les cons.

— Alors là, si tu me prends par les sentiments...

Il raccrocha, patienta cinq minutes puis, lorsqu'il eut la certitude que ses camarades avaient rejoint le restaurant, il emprunta l'escalier de secours jusqu'à la réception. Il vola une rose dans un vase, la glissa entre ses dents, déboula dans la salle et s'agenouilla aux pieds de Kerry.

— Ô lumière de ma vie, dit-il sur un ton volontairement pompeux, en lui présentant la fleur. Je te supplie de bien vouloir pardonner mon comportement indigne de la nuit dernière.

Kerry, tout sourire, fit rouler la tige entre le pouce et l'index.

— Qui parmi vous pense que je devrais l'embrasser et lui pardonner ? lança-t-elle à l'adresse des convives.

Ces derniers éclatèrent de rire. Des exclamations fusèrent.

— Fiche-lui une baffe !

— Demande-le en mariage !

— Plaque-le !

James avait tenté le tout pour le tout en offrant à sa petite amie une occasion de l'humilier publiquement.

— Tu sais quoi ? dit-elle en se penchant pour déposer un baiser sur sa joue. J'accepterai tes excuses si tu vas me chercher un autre toast au buffet.

À bord de la Range Rover qui la conduisait au foyer de Brighton, Lauren consulta des notes de synthèse concernant le trafic d'êtres humains et passa en revue les détails du scénario de couverture établi par son contrôleur de mission.

Son nom d'emprunt était Lauren Yuran. Sa mère, citoyenne

britannique, était décédée peu après sa naissance. Elle avait vécu en Russie en compagnie de son père jusqu'à l'âge de huit ans, puis elle avait été confiée à la garde de sa grand-mère, en Angleterre, lorsque ce dernier avait été condamné à une lourde peine de prison pour avoir participé au braquage d'une banque. Depuis la mort de la vieille dame, trois ans plus tôt, elle naviguait de foyers en familles d'accueil.

Un grave conflit l'ayant opposée à l'un de ses précédents parents de substitution, l'administration avait décidé de la placer au centre d'accueil Aldrington. Lorsqu'il avait découvert qu'elle parlait le russe en consultant son dossier, le directeur de l'établissement – qui ignorait tout de l'opération de CHERUB – avait choisi de la loger dans la même chambre que la mystérieuse Anna.

À la mort de sa mère, Lauren avait vécu dans un foyer de Londres avant d'être recrutée par CHERUB. Elle gardait un souvenir épouvantable de ce bâtiment miteux aux murs rongés par l'humidité. Le centre d'accueil Aldrington avait été construit deux ans plus tôt. Il était constitué de cinq petites constructions indépendantes disposant d'une cuisine, d'un salon et de six grandes chambres doubles à l'étage.

John et Lauren sonnèrent à la porte de l'unité numéro trois.

— C'est ouvert ! cria un garçon.

Ils pénétrèrent dans une vaste cuisine aux murs constellés d'affichettes manuscrites : *PRIÈRE DE NETTOYER LES PLANS DE TRAVAIL APRÈS UTILISATION ; PLACEZ ASSIETTES ET COUVERTS DANS LE LAVE-VAISSELLE À LA FIN DU REPAS ; NI SNACKS NI SODAS AVANT D'AVOIR TERMINÉ SES DEVOIRS ET LES AVOIR FAIT VISER PAR L'ÉDUCATEUR.*

Un adolescent torse nu feuilletait un roman, les pieds posés sur la table de la cuisine.

— J'ai rendez-vous avec Chris Powell, dit John.

— Il ne sera pas là de la journée, expliqua le garçon. C'est Madison qui est de permanence. Elle est dans la salle de jeu avec les petits.

Ils trouvèrent la jeune femme en train de jouer à la PlayStation en compagnie de trois jeunes résidents. Âgée d'une trentaine d'années, elle portait une paire de lunettes à monture rouge ridiculement large, des boucles d'oreilles géantes et un T-shirt représentant des bonshommes Lego.

— Bonjour, Lauren ! s'exclama-t-elle. Bienvenue au centre d'accueil Aldrington. Je te présente Luke, Seb et Oonah.

Les trois gamins hochèrent la tête. Lauren leur adressa un signe

de la main.

— Mr John Clarkson, je suppose, poursuivit Madison en se penchant pour serrer la main du contrôleur de mission. Depuis quand travaillez-vous pour les services sociaux de Croydon ?

— À vrai dire, je suis à la retraite, mais j'ai accepté de remplacer une ancienne collègue en congé de maternité.

— Je vais conduire Lauren à sa chambre. Vous pouvez vous préparer une tasse de thé à la cuisine, si vous le souhaitez.

— Merci, mais je ne peux pas rester. Il y a un match de foot sur *Sky Sports* à quatre heures.

Madison monta la lourde valise de Lauren au premier étage tout en énumérant les règles qui régissaient la vie du foyer, puis poussa la porte d'une chambre.

— Et voici Anna ! annonça-t-elle joyeusement. Eh bien, je vais vous laisser faire connaissance. Si tu as des questions, je suis en bas.

Chaque côté de la pièce était meublé d'un lit-mezzanine équipé d'une échelle de bois surplombant une armoire et une commode pourvue d'une tablette rétractable.

— Salut ! lança Lauren.

Anna, assise en tailleur sur son matelas, enfilait des perles en plastique sur un fil de nylon. Elle était plutôt petite. Elle avait la taille mince, la peau laiteuse et les mains extrêmement fines. Lauren, elle, était solidement bâtie, comme son frère. Elle avait l'impression qu'elle aurait pu la soulever d'une seule main.

Comme tous les agents de CHERUB, elle avait fréquemment éprouvé un sentiment de découragement face à un emploi du temps surchargé ou un exercice d'entraînement particulièrement éprouvant. La vue de cette jeune fille solitaire, fragile et sans défense que des criminels avaient voulu exploiter lui redonnait foi en sa mission.

— Quoi tu regardes ? dit Anna, l'air maussade.

Elle ne résidait en Angleterre que depuis quelques semaines. Son anglais était exécrable.

— C'est marrant, ton accent, dit Lauren. Tu parles comme une Russe.

Le visage d'Anna s'illumina.

— Comment tu sais ?

— Je n'ai pas beaucoup pratiqué cette langue depuis que j'ai déménagé en Angleterre, poursuivit-elle en russe. Mais mon père était de Moscou. J'ai vécu là-bas jusqu'à l'âge de dix ans.

— C'est fantastique, sourit Anna en claquant des mains. Je me sens tellement seule depuis que je suis arrivée ici. Un traducteur vient de temps en temps, mais il ne me parle que de mes problèmes, alors je ne lui réponds pas.

— Je vois ce que tu veux dire. Les éducateurs sont tellement rasoir. Des fois, j'ai envie de leur dire de me lâcher les baskets et de me coller mon iPod sur les oreilles.

Anna éclata de rire.

— Ça alors, je n'en reviens pas d'être tombée sur une Russe !

— Tu m'étonnes, sourit Lauren. C'est une sacrée coïncidence...

18. Comme un débutant

De retour au campus, James regardait la télé d'un œil éteint lorsqu'il reçut un appel de Lauren.

— Comment ça va, ma vieille ? lança-t-il.

— Pas mal, chuchota sa sœur. Anna, la fille que je dois approcher, a l'air plutôt sympa, mais ce n'est pas le genre à faire la fête toute la nuit. J'ai passé l'après-midi à lui expliquer comment on fabrique les scoubidous.

— Pourquoi tu me parles si doucement ?

— Je suis dans la salle de bains. Anna est à côté. Alors, tu t'es réconcilié avec Kerry ?

— Plus ou moins. Je pense qu'elle m'a donné une nouvelle chance parce que c'était mon anniversaire.

— Et le spa, c'était comment ?

— Sympa. Une nana canon m'a fait un massage, m'a tartiné la tronche de boue et m'a manucuré pendant des plombes. Bruce est tombé sur un gros type avec des doigts tout poilus. Qu'est-ce qu'on s'est marrés... On s'est fait virer du sauna parce qu'on se jetait des seaux d'eau glacée.

— Je suis trop dégoûtée d'avoir loupé ça. J'ai toujours rêvé de passer une journée à me faire chouchouter.

— C'est bizarre, j'ai l'impression qu'on m'a greffé des doigts de nana. Elle m'a aussi filé une lotion pour le bain censée me débarrasser de mes boutons.

— Bref, vous vous êtes tous bien éclatés.

— Franchement, j'aurais jamais cru, mais je renouvellerais bien l'expérience un de ces jours, si je trouve quelqu'un pour régler la facture. Kerry et Bethany étaient comme des folles. Elles ont dépensé plusieurs mois d'argent de poche en produits de beauté.

— Qu'est-ce qu'elles ont acheté ?

— Je sais pas trop. Des pots de crème, quoi. On t'a rapporté un cadeau, pour te consoler. Un machin avec des boules en bois pour se masser le dos et une boîte pleine de flacons d'huile parfumée. L'étiquette précise qu'elles ne contiennent pas d'extraits d'origine animale, j'ai vérifié.

— Merci, c'est sympa d'avoir pensé à moi, dit Lauren. Au fait, j'ai des super photos de la soirée d'hier sur mon téléphone. Il y en a une géniale où on voit ce vieux militaire en gros plan, au moment où tu lui montrais tes fesses depuis la terrasse.

— Heu... tu peux éviter de la faire circuler, s'il te plaît ?

Chaque lundi, James avait un entraînement de combat à sept heures du matin. Une heure et quart plus tard, il se rendit au réfectoire et fit la queue au self-service. Meryl l'intercepta avant qu'il n'ait pu rejoindre la table où l'attendait Kerry.

— Bravo, tu commences bien la semaine, dit-elle en détaillant son plateau.

Il avait choisi un petit déjeuner complet composé de tranches de bacon, d'œufs, de haricots à la tomate, de toasts et de galettes de pommes de terre.

— Pitié, tu ne vas pas t'y mettre, grogna-t-il. Déjà que Zara refuse de faire marcher la machine à Coca avant midi...

— Ah, parce que tu buvais du Coca au petit déjeuner, en plus ?

— Pas tous les jours... et que du light.

— Fais comme tu veux, mais ne viens pas te plaindre si le diététicien te colle un programme de remise en forme accélérée. James, j'ai étudié ton emploi du temps, et je le trouve très léger. J'ai procédé à quelques aménagements.

— Eh ! mais j'ai déjà réussi les épreuves du bac en maths et en russe. Et j'ai largement le niveau en espagnol et en physique.

— James, j'ai parfaitement conscience que tes dons en maths et le système d'apprentissage de CHERUB te permettront d'intégrer l'université de ton choix, mais tu crois vraiment que je vais te laisser te la couler douce pendant trois ans ? Tous les agents sont d'excellents élèves, et c'est pour ça qu'on exige que vous vous sortiez les tripes. L'été prochain, Kerry passera ses trois épreuves de langue les doigts dans le nez, ce qui ne l'empêche pas de plancher sur neuf autres disciplines. Et elle a presque un an de moins que toi.

— Mais Kerry est géniale dans toutes les matières, bégaya James. Moi, je suis nul en rédaction. Elle peut pondre n'importe quel devoir deux fois plus vite que moi.

— Bon, si tu ne veux pas travailler davantage, je peux le

proposer une autre solution.

— Ah oui ?

— Mr Large se remet de son pontage et Miss Smoke est en congé maternité. Mr Pike, l'instructeur en chef, recherche des volontaires pour l'aider à préparer les T-shirts rouges pour le programme d'entraînement.

— Je vois, dit James, visiblement déçu par la proposition de Meryl.

Les instructeurs de CHERUB étaient particulièrement impopulaires auprès des agents, et ceux qui acceptaient de leur prêter main-forte étaient jugés coupables de trahison. En outre, ils devaient participer aux épreuves de terrain imposées aux recrues, ce qui n'était pas une partie de plaisir.

Meryl lui adressa un sourire malicieux.

— Si tu ne veux pas aider Mr Pike, je serai obligée d'augmenter ta charge de travail scolaire. Qu'est-ce qui te ferait plaisir ? Initiation au latin, sociologie ou économie ?

— Arrête, tu me donnes envie de vomir, s'étrangla James.

— Alors, tu acceptes de filer un coup de main aux T-shirts rouges ?

James considéra son plateau d'un air sinistre.

— Je crois que tu ne me laisses pas le choix.

— Excellent, sourit Meryl. Tu as un rendez-vous avec Mr Pike après les cours de l'après-midi.

— Mais...

James réalisa qu'il venait de se faire avoir comme un débutant.

— Allez, va manger ton assiette de gras avant qu'elle ne refroidisse, ricana la responsable de formation.

La mission prévoyait que Lauren fréquenterait un collège de Brighton, mais les démarches administratives en cours lui laissaient quelques jours de répit. Après le petit déjeuner, lorsque tous les résidents eurent quitté le foyer pour rejoindre leurs établissements scolaires respectifs, elle regagna sa chambre et entreprit de fouiller dans les affaires d'Anna.

La perquisition ne prit que quelques minutes. Outre la tenue

qu'elle portait lors du naufrage, elle ne possédait que les vêtements et les rares objets que les services sociaux lui avaient remis à son arrivée au foyer.

Lauren feuilleta plusieurs carnets bourrés de dessins colorés aux contours parfaitement maîtrisés. Anna possédait un beau trait de plume. Certaines pages étaient couvertes de gribouillages, d'autres témoignaient des efforts accomplis pour apprendre l'anglais. Elle avait l'empli tout un calepin de vignettes accompagnées de mots anglais reproduits phonétiquement en alphabet cyrillique.

Après avoir examiné le contenu des tiroirs du bureau, Lauren gravit l'échelle menant au lit d'Anna. Elle découvrit une vieille photo scotchée au montant de la mezzanine. Le cliché avait été pris dans une cabine de photomaton. On y voyait une femme très jeune, une petite fille – Anna à l'âge de huit ou neuf ans – et un bébé à l'air maussade, aux cheveux raides et noirs, tenant une tétine dans la bouche.

Lauren en avait étudié un agrandissement lors de la préparation de la mission, mais ce fragment dérisoire du passé d'Anna lui brisait le cœur.

Elle examina attentivement le lit, inspecta l'intérieur des taies d'oreiller, puis souleva le matelas. Parmi les miettes et la poussière, elle découvrit une chaussette sale et une liasse de papiers recouverts de l'écriture d'Anna.

C'était une série de listes rédigées au feutre-gel violet. Toutes commençaient de la même façon :

(1) Ne jamais révéler mon identité.

(2) Travailler dur pour apprendre l'anglais.

Pour le reste, chaque liste était différente. Certaines continuaient sur le même ton.

(3) Trouver un boulot bien payé.

(4) Retrouver Georgy et le faire venir en Angleterre.

(5) Monter ma propre société (salon de coiffure ou concessionnaire auto).

(6) Devenir riche et me payer une belle maison.

D'autres listes révélaient des projets moins réalistes.

(3) Visiter toutes les boîtes de nuit de Londres.

(4) Fréquenter des personnes riches et célèbres.

(5) Épouser une star du foot et m'installer à Barcelone.

(6) Retrouver Georgy et lui offrir une villa près de la mienne, en Espagne.

(7) Fonder ma propre compagnie aérienne avec l'argent de mon mari.

(8) Après des débuts difficiles, devenir la femme la plus riche du monde.

(9) Payer des types pour qu'ils aillent en Russie et massacrent tous ceux que je déteste. Et lentement.

Ces listes étaient tour à tour amusantes et émouvantes. Lauren ne s'était jamais prêtée à ce jeu, mais il lui arrivait de laisser son esprit vagabonder de la sorte, le soir, lorsqu'elle ne parvenait pas à s'endormir.

Les projets d'Anna étaient flous mais révélateurs. Les psys de la police avaient estimé qu'elle avait refusé de s'exprimer en raison du traumatisme subi lors de son enlèvement. En vérité, elle se taisait délibérément. Son projet de retrouver Georgy – le bébé de la photo, à n'en pas douter – signifiait que sa mère était soit décédée, soit portée disparue.

Lauren doutait que ces informations puissent conduire directement à l'arrestation des trafiquants, mais elle avait le sentiment étrange d'avoir effectué un voyage dans l'esprit de la jeune naufragée.

19. Traitement de choc

Les instructeurs de CHERUB avaient établi leur quartier général dans un Algeco rouillé planté à deux pas du périmètre du camp d'entraînement.

James frappa à la porte métallique.

— Entrez, gronda Mr Pike.

Il pénétra dans un local tapissé d'une moquette usée jusqu'à la corde. Des serviettes humides étaient suspendues à des appareils de musculation. L'air embaumait la sueur et le déodorant bon marché.

Mr Pike était assis devant une longue table à tréteaux. Ses adjoints, Mr Speaks et Mr Greaves, manifestement à bout de forces, étaient assis sur des chaises pliables, les pieds immergés dans des cuvettes en plastique.

— Assieds-toi, petit, dit l'instructeur en chef avant de désigner une thermos en aluminium. Café ?

James hocha la tête et prit place sur une chaise de camping. Il était stupéfait de trouver les trois colosses dans un tel état d'épuisement. Jusqu'alors, il les avait toujours considérés comme des tyrans omnipotents. Ils n'étaient plus désormais que trois trentenaires impatientes de rentrer chez eux et de s'endormir devant la télé.

James avala une gorgée de café et remarqua trois dossiers disposés sur la table.

— On commence une nouvelle session dans un mois, expliqua Pike. On est en pleine réunion de préparation. Notre objectif, c'est d'évaluer les forces et les faiblesses de chaque candidat afin d'établir des binômes équilibrés.

James était stupéfait.

— J'ai toujours pensé que les binômes étaient tirés au sort.

— C'est ce qu'on vous fait croire. CHERUB est toujours à court d'agents, et la direction nous met la pression. Ce qu'ils voudraient, c'est que tous les candidats arrivent au bout du programme.

— Sans diminuer pour autant nos exigences, ajouta Mr Speaks en essuyant ses orteils avec une serviette éponge.

— Je voudrais que tu jettes un œil à ce dossier, dit Mr Pike en glissant vers James l'une des chemises cartonnées. Tu es plutôt à l'aise

avec le parcours d'obstacles, n'est-ce pas ?

— Je suis monté là-haut tellement de fois que je pourrais pratiquement le franchir les yeux fermés.

— Ce gamin souffre d'un sérieux problème de vertige.

James ouvrit le dossier et examina la photo en noir et blanc de Kevin Sumner, une recrue qui avait fêté ses dix ans trois semaines plus tôt. Il l'avait croisé plusieurs fois sur le campus, mais n'avait jamais eu l'occasion de lui adresser la parole.

— S'il ne se débarrasse pas de cette phobie, il n'a aucune chance de boucler le programme d'entraînement, précisa Pike. À l'âge de sept ans, il se trouvait sur un grand huit quand le frein de secours s'est déclenché accidentellement au milieu d'un looping. Il a passé trois heures suspendu la tête en bas avant que les pompiers ne parviennent à l'évacuer. Depuis, il n'est même plus capable de monter sur un tabouret.

— Qu'est-ce que vous attendez de moi ?

— On a essayé la méthode douce, sans résultat. Je veux que tu emploies une stratégie un peu plus musclée. Tu te souviens de la façon dont tu as appris à nager ?

James n'était pas près d'oublier le traitement de choc auquel il avait été soumis. À son arrivée à CHERUB, il souffrait d'une peur panique de l'eau. Un mois de cours de natation intensifs n'y avait rien changé. En désespoir de cause, les instructeurs avaient chargé deux agents de seize ans de le jeter dans le grand bain pour qu'il se confronte à sa phobie.

— Tu devras te montrer impitoyable, James. Choisis un de tes camarades pour t'assister. Vous serez tous les deux mis à notre disposition et dispensés de cours. Si vous parvenez à remplir votre objectif, je me charge de vous faire obtenir la moyenne dans la discipline de votre choix jusqu'à la fin de l'année.

— Vous pourriez faire ça ?

— Je m'y engage. Mais ce ne sera pas une partie de plaisir, je préfère te prévenir. Vous devrez terroriser Kevin à un point tel qu'il préférera sauter de cinquante mètres que de subir votre harcèlement.

James jeta un dernier regard à la photo et se demanda s'il disposait de la cruauté nécessaire pour devenir un instructeur de CHERUB. Puis il pensa à sa moyenne d'histoire et estima que le jeu en valait largement la chandelle.

John Jones logeait dans un *Bed & Breakfast* à moins d'un kilomètre du centre d'accueil Aldrington. Il contacta Lauren sur son portable en début d'après-midi et lui donna rendez-vous dans un salon de thé situé à mi-chemin.

Ils s'installèrent dans l'arrière-salle de l'établissement et commandèrent du thé et des beignets. Lauren décrivit en détail sa perquisition.

— Je commence à me demander si Anna est aussi innocente qu'on le croyait, dit John.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Les listes que tu as trouvées démontrent qu'elle est déterminée à ne pas révéler son identité. C'est une stratégie pour demeurer en Angleterre.

— Comment ça ?

— Si les autorités savaient d'où elle vient, elle serait probablement expulsée dans les jours à venir.

— Mais on la connaît, sa nationalité.

— C'est exact, mais les lois anglaises n'autorisent pas la police à la coller dans le premier avion pour la Russie. Pour cela, il lui faut connaître son identité, déterminer sa ville d'origine et s'assurer que quelqu'un pourra s'occuper d'elle à son retour. Selon les autorités russes, personne n'a signalé sa disparition. Si elle n'a pas révélé son état civil d'ici un an, elle sera autorisée à séjourner définitivement au Royaume-Uni. La mairie de Brighton deviendra son tuteur légal et elle obtiendra la nationalité britannique.

— Tu penses qu'elle nous manipule ? Je te rappelle qu'elle n'a que onze ou douze ans...

— Mais les listes prouvent qu'elle se préoccupe de son avenir. Je suppose que l'une des filles qui se trouvaient sur le bateau n'en était pas à son premier voyage, et qu'elle a dit à Anna comment il fallait s'y prendre en cas d'arrestation.

— Comment ça, *pas à son premier voyage* ?

— Les gangs de proxénètes considèrent leurs victimes comme leur propriété, expliqua John. Lorsque l'une d'elles est capturée et renvoyée en Russie, elle se retrouve sans logement ni travail. Tôt ou tard, elle finit par retomber entre les mains de ses tortionnaires et repart illico pour l'Angleterre.

— Et le gouvernement ne fait rien pour empêcher ça ?

John secoua la tête.

— Là, on rentre dans le domaine de la politique. Une large majorité des Anglais n'approuve pas l'immigration, et les gouvernements soignent leur popularité. Toute tentative d'assouplir la législation afin d'aider ces pauvres filles serait considérée par l'opinion comme la porte ouverte à de nombreux abus : qu'est-ce qui empêcherait des milliers d'immigrées clandestines de se prétendre victimes de réseaux de prostitution ?

— Je comprends, mais c'est une honte de renvoyer ces filles chez elles sans prendre de mesures pour les protéger des proxénètes.

John haussa les épaules.

— Ça fait partie des problèmes dont on cherche encore la solution, soupira-t-il.

20. Les grands méchants loups

Si James n'avait pas la conviction de posséder les qualités requises pour tenir le rôle d'instructeur, il avait la certitude que Bruce Norris était le complice idéal pour l'aider à accomplir sa mission. Malgré sa petite taille, à quatorze ans, c'était un expert en arts martiaux dur au mal, réfléchi et discipliné.

Entièrement vêtus de noir, les deux garçons progressaient furtivement dans un couloir obscur, au deuxième étage du bâtiment junior.

— Souviens-toi, murmura James. Notre but, c'est de lui foutre une trouille bleue, pas de lui faire du mal. Enfin, le moins possible.

— Tu me connais, dit Bruce. Je suis un pacifiste. Je sais me défendre, mais je n'ai jamais provoqué une seule bagarre.

L'éducateur qui les avait fait entrer dans le bâtiment avait insisté pour qu'ils ne réveillent pas les autres T-shirts rouges. Ils devaient s'emparer de leur victime dans le plus grand silence.

Ils pénétrèrent dans la chambre de Kevin, se postèrent près de son lit, puis enfilèrent des masques de loup-garou achetés dans un magasin de farces et attrapes.

— À trois, chuchota James. Un, deux... trois.

Il posa un genou sur le torse de Kevin pour le clouer au matelas. Bruce lui pinça le nez, puis, lorsque sa victime ouvrit la bouche pour hurler, lui enfonça une chaussette dans la bouche. L'enfant, terrorisé par les deux monstres penchés au-dessus de lui, roulait des yeux effrayés.

— On t'emmène faire un tour, dit James.

Il le souleva du lit et, malgré de vaines tentatives de résistance, parvint à le hisser sur son épaule. Le commando déboula dans le couloir, dévala les marches, quitta le bâtiment par l'issue de secours et parcourut trois cents mètres sur le sol boueux.

James ôta le bâillon de son otage. Le petit garçon tomba à genoux sur la terre humide.

— Lève-toi, lança Bruce en allumant une lampe torche.

Kevin, en larmes, se redressa maladroitement. Il était pieds nus. Seul son pyjama le protégeait du froid mordant.

— Tu es trop lent, gronda James. Nous n'avons pas de temps à perdre.

— Il va falloir y mettre du tien, dit Bruce. Tu n'es plus un bébé !

— Qu'est-ce que vous me voulez ? s'inquiéta l'enfant.

— Nous sommes les grands méchants loups, expliqua James. Mr Pike nous a informés que tu avais le vertige. Il affirme que tu n'arriveras jamais au bout du programme d'entraînement parce que tu refuses de monter sur le parcours d'obstacles. On ne te lâchera pas tant que tu ne seras pas parvenu à vaincre ta peur.

— Si tu t'enfuis, on te rattrapera, poursuivit Bruce. Si tu pleures, ça ne nous fera ni chaud ni froid. Si tu essayes de te rebeller, on ripostera coup pour coup...

— Laissez-moi tranquille, gémit le petit garçon.

— N'y compte pas, dit James. Tu n'as pas le choix.

— Allez vous faire voir, bande de salauds !

Bruce exhiba une corde de nylon.

— Si tu nous manques encore une fois de respect, Sumner, je serai obligé de t'attacher à un arbre la tête en bas.

En consultant le dossier, James et son complice avaient appris que cette position lui inspirait une terreur absolue.

— *Nooon*, supplia Kevin.

James se sentait mal à l'aise, mais il savait que cette méthode impitoyable lui avait permis de vaincre sa peur de l'eau et d'obtenir son accréditation d'agent opérationnel.

— Excuse-toi, lança-t-il.

— Excusez-moi, gémit l'enfant.

— Excusez-moi, *grands méchants loups*, rectifia Bruce.

— Excusez-moi, grands méchants loups.

Trempé jusqu'à l'os, il claquait des dents à réveiller les morts.

— On va commencer par un petit échauffement, aboya James. Direction le camp d'entraînement, au pas de course.

Kevin ravala ses sanglots et se lança dans l'obscurité, James et Bruce sur ses talons.

— Tu n'as qu'une chose à faire pour te débarrasser de nous, Sumner, expliqua ce dernier. On ne te lâchera pas tant que tu n'auras pas franchi le parcours d'obstacles. Mais sache que ni moi ni James ne lèverons le petit doigt pour t'aider.

James lui lança un regard assassin.

— Eh, tu n'étais pas censé prononcer mon prénom. Je te rappelle que je suis grand méchant loup numéro un.

Kevin jeta un œil par-dessus son épaule.

— Je sais qui vous êtes, dit-il. James Adams et Bruce Norris. J'ai dix ans, je ne suis pas complètement débile.

Bruce arracha son masque.

— Je t'avais bien dit que cette histoire de grand méchant loup n'avait aucun sens.

— Je déteste les T-shirts rouges, soupira James. On ne peut vraiment plus rien leur faire avaler. Tout le monde va savoir qu'on collabore avec les instructeurs.

Il essaya vainement de se débarrasser à son tour de son déguisement, mais l'accessoire resta coincé à hauteur de ses yeux. Il dut interrompre sa course.

— File-moi un coup de main, dit-il.

— Décidément, tu as vraiment chopé la grosse tête, gloussa Bruce en tirant sur la cagoule de latex.

Soudain, Kevin se précipita entre les arbres et disparut de leur champ de vision.

— Reviens ici tout de suite ! lança Bruce.

Ils entendirent distinctement le petit garçon patauger dans la boue, à moins de vingt mètres, puis s'immobiliser.

— Je crois qu'il s'est planqué dans la forêt, chuchota James.

Ils jetèrent leurs masques sur le sol et commencèrent à progresser dans les sous-bois.

— Je vais compter jusqu'à dix, Kevin ! cria Bruce. On travaille pour Pike. Tu devras y passer tôt ou tard. Si tu te montres immédiatement, je promets de ne pas te suspendre par les pieds.

— Dans tes rêves ! répliqua l'enfant.

À l'oreille, James repéra la position du fugitif et courut dans sa direction. Kevin jaillit d'un buisson, lui assena un violent coup de branche au genou et reprit sa course à travers bois.

— Espèce de saleté ! hurla James en plongeant pour saisir la cheville de son agresseur.

Le petit garçon roula dans les feuilles mortes. James le maintint plaqué au sol en pesant sur lui de tout son poids.

— Tu ne comprends donc pas que tu n'es pas de taille ? gronda-t-il. Je pourrais t'écraser comme un cafard. Essaie d'être un peu raisonnable, à la fin !

— Attachons-le à un arbre, lança froidement Bruce. Il se tiendra plus tranquille une fois qu'il aura médité quelques heures la tête en bas.

— Pitié, sanglota Kevin, le visage baigné de larmes.

À cet instant précis, James réalisa qu'il détestait ses nouvelles fonctions. Il lui demanda :

— Est-ce que tu veux vraiment devenir un agent ?

— Oui, répondit l'enfant.

— Et tu as conscience que tu n'as aucune chance de terminer le programme d'entraînement si tu n'arrives pas à te débarrasser de ton vertige ?

— Oui.

— On est là pour t'aider, petit. Fais-moi confiance, ça peut marcher. Je suis passé par là avant toi. On est d'accord ?

Kevin hocha la tête.

— Alors, obéis aux ordres.

À son retour du collège, Anna ôta son uniforme pour revêtir une tenue plus confortable, puis s'assit à son bureau pour faire ses devoirs, des exercices d'anglais préparés par son professeur particulier.

Après le dîner, les deux jeunes filles, de retour dans leur chambre, discutèrent de tout et de rien en regardant la télé et en jouant aux cartes. Elles commencèrent par aborder des sujets légers, comme la musique pop et les garçons, puis échangèrent des propos plus personnels.

Anna s'en tenait à des événements amusants vécus en Russie, avec ses camarades d'école. Chaque fois que Lauren essayait d'orienter la conversation sur les détails de son passé, elle se faisait plus évasive. Une expression douloureuse sur le visage, elle confirma du bout des lèvres que la femme et le bébé figurant à ses côtés sur la photo étaient bien sa mère et son petit frère Georgy, puis elle changea habilement de sujet de façon à ne rien révéler quant à sa ville d'origine et aux événements qui l'avaient conduite en Angleterre.

Lauren se demandait si cette difficulté à aborder ces questions était la conséquence d'un traumatisme ou une manœuvre délibérée destinée à empêcher son expulsion vers la Russie. En deux heures d'échanges, elle n'avait acquis qu'une conviction : Anna jouissait d'une intelligence exceptionnelle.

Une demi-heure après que les filles se furent mises au lit, Anna descendit prudemment l'échelle de sa mezzanine.

— Tu dors ? chuchota-t-elle.

Lauren, qui n'avait pas encore trouvé le sommeil, jugea préférable de ne pas répondre. Le comportement de sa camarade lui semblait suspect.

Elle entendit le frottement discret de ses pas sur la moquette puis le son caractéristique du clapet de son portable. L'appareil en main, Anna se dirigea vers la salle de bains. Lauren fut prise de panique. La mission ayant été préparée dans l'urgence, elle avait remplacé sa carte SIM par celle que John lui avait remise, mais elle avait oublié d'effacer les SMS, les photos et les films stockés dans la mémoire interne de l'appareil. Si sa camarade les découvrait, sa couverture volerait en poussière.

Elle toussa bruyamment, alluma sa lampe de chevet et se pencha par-dessus le garde-fou de la mezzanine.

Anna se figea tel un lapin pris dans les phares d'une voiture.

— Tu as besoin de mon téléphone ? demanda Lauren.

— Non, non, assura la jeune fille avec un sourire crispé.

Lauren se laissa glisser en bas de l'échelle. Elle était furieuse contre elle-même. Si Anna avait pu passer son appel, l'analyse de la communication aurait sans doute permis de recueillir des indices essentiels concernant ses projets et son identité, mais sa bévue avait tout fait rater.

— Tu peux l'utiliser, dit Lauren, pourvu que tu ne bavardes pas pendant des heures et que tu n'explores pas mon forfait.

Anna secoua la tête et lui rendit l'appareil.

— J'ai personne à appeler. Je voulais juste le regarder. J'espère que tu n'es pas fâchée contre moi.

Lauren haussa, les épaules.

— Bien sûr que non.

— Je n'ai jamais eu de portable, c'est pour ça, ajouta Anna.

— La prochaine fois, demande-moi la permission, conclut Lauren avant de regagner son lit.

Elle glissa le téléphone entre le mur et le matelas, puis éteignit la lumière.

— Monte là-dessus, ordonna James en désignant un baril métallique qui ne mesurait pas plus d'un mètre cinquante.

— Dépêche-toi, ajouta Bruce.

Kevin escalada le baril et s'assit sur le couvercle.

— Debout, précisa James.

Le petit garçon eut les plus vives difficultés à se redresser. Malgré la hauteur insignifiante à laquelle il était perché, il tremblait comme une feuille.

— Ne regarde pas en bas. Contente-toi de sauter.

— Je ne peux pas, gémit Kevin en fléchissant les genoux pour s'accroupir.

— Allez, saute, bon sang, insista Bruce. Je n'ai aucune envie de me servir de cette corde.

— Honnêtement, j'ai vu des gamins de quatre ans s'en tirer mieux que toi, dit James.

Une larme roula sur la joue de l'enfant.

— Je compte jusqu'à trois. Un... deux...

— Je vous dis que je ne peux pas.

— Trois, lâcha Bruce.

Il saisit Kevin par le bras et le tira dans le vide. Le petit garçon s'évala lourdement dans la boue.

— Qu'est-ce que tu en penses, James ? On passe à une méthode plus radicale ?

— Il ne nous laisse pas le choix.

— Tu vois ce cabanon, là-bas ? dit Bruce en désignant l'abri en tôle ondulée où étaient entreposés les outils de jardinage. Grimpe sur le toit, et vite !

— Non, sanglota Kevin au désespoir, en adoptant une position fœtale.

James le remit sur pied sans ménagement.

— Il va vraiment falloir que tu fasses un effort. On n'avance pas,

là. Tu peux bien continuer à pleurer, à couiner et à te débattre, ça n'y changera rien. On remettra ça toutes les nuits jusqu'à ce que tu atteignes ton objectif.

— Laissez-moi essayer le baril une dernière fois, implora le petit garçon tandis que Bruce dressait une échelle métallique contre la paroi de la cabane de jardin.

— Désolé, lâcha-t-il. Tu n'as pas su saisir ta chance. Maintenant, on passe aux choses sérieuses.

— Pitié !

Kevin hurlait et se débattait avec une telle énergie qu'il était impossible de le forcer à gravir l'échelle. Bruce monta sur le toit. James ceintura l'enfant, le souleva afin de permettre à son complice de le hisser à ses côtés, puis courut se poster près d'un matelas, installé de l'autre côté de la construction en prévision de l'exercice.

— Saute ! ordonna Bruce en poussant son élève au bord du vide.

James ouvrit grand les bras.

— Viens, mon petit poulet, ironisa-t-il. Tu n'as rien à craindre.

— S'il te plaît, implora Kevin. Oooh, je crois que je vais vomir...

— Oh, arrête ton char, à la fin, cria Bruce exaspéré. *Saute*, et qu'on en finisse.

Alors, Kevin se courba en avant et régurgita le contenu de son estomac. James recula d'un pas afin de se soustraire à cette douche fétide. Bruce, sous le choc, lâcha son élève. Ce dernier perdit l'équilibre et atterrit sur le matelas souillé de ses propres vomissures.

— Bel atterrissage, gloussa Bruce.

James avait de la peine pour Kevin, mais il savait que sa stratégie ne porterait ses fruits que s'il faisait preuve d'une fermeté absolue.

— Tu n'as vraiment pas de quoi être fier, dit-il. Si tu continues à salir le matériel, on sera obligés de retirer le matelas.

— Manquerait plus qu'il pisse dans son froc, s'inquiéta Bruce.

— Je vous déteste ! répliqua Kevin.

Hors de lui, le petit garçon se dressa d'un bond et s'éloigna du matelas d'un pas nerveux.

L'espace d'un instant, James crut qu'il tentait à nouveau de leur fausser compagnie. À sa grande surprise, le gamin se dirigea vers l'échelle et se hissa sur le toit sans l'ombre d'une hésitation.

— Je vais sauter ! hurla-t-il dans un état second, avant de

prendre son élan et de bondir avec une telle énergie qu'il faillit manquer le matelas.

James était sidéré. En des circonstances ordinaires, il aurait chaleureusement félicité son élève, mais là, il devait rester inflexible. Il se contenta de lui tendre une main secourable.

— Pas mal pour une première tentative, lança Bruce.

— Vous voulez que je le refasse ?

— Une dernière fois, dit James, qui tenait à affirmer son autorité.

Kevin gravit de nouveau l'échelle. Les deux complices échangèrent un sourire, puis se donnèrent une claque dans la main.

— Pauvre gamin, chuchota Bruce.

Le petit garçon, qui semblait avoir recouvré ses esprits, effectua un saut plus prudent : il recourba ses orteils sur la bordure du toit, s'élança, puis se réceptionna debout sur le matelas.

— Pas mal, dit James. Maintenant, retourne dans ta chambre, prends une douche et remets-toi au lit. On se retrouve demain après-midi, après les cours, au départ du parcours d'obstacles.

— Et tu n'as pas intérêt à arriver en retard, grogna Bruce.

21. Arrêt de mort

Le lendemain matin, à neuf heures moins le quart, James déboula dans le réfectoire, s'empara d'un mug de café et d'une assiette de fruits au self-service, puis se précipita vers la table occupée par les membres de sa bande.

— Bon sang, j'ai pas entendu le réveil. Kerry, il faut que je copie ton devoir d'histoire.

La jeune fille avala une gorgée de jus d'ananas.

— On ne t'a jamais appris à dire bonjour ?

— Si, si, dit James en consultant sa montre. Mais je suis en panique, là. Tu sais comment est Mr Norwood.

— Tu n'es pas au courant ? dit Kyle d'une voix sinistre.

— Au courant de quoi ?

— Mr Norwood a eu un accident de voiture pendant la nuit. Les secours n'ont rien pu faire pour le sauver.

— Oh merde, s'étrangla James. C'est terrible.

En vérité, cette nouvelle lui inspirait malgré lui un vif soulagement.

Un large sourire apparut sur le visage de Kyle.

— Ah ! je t'ai bien eu, lâcha-t-il.

Ses camarades éclatèrent de rire. James lança un regard noir à Kerry.

— Bon, est-ce que je peux recopier ton devoir, oui ou non ?

Elle se pencha pour ouvrir le sac à dos placé à ses pieds, puis posa une feuille sur la table.

— Tiens. Tu ne veux pas non plus que je te fournisse du papier et un stylo ?

James examina le contenu de ses poches.

— Eh ben, à vrai dire, si tu pouvais me dépanner...

L'air accablé, Kerry lui fournit le matériel qui lui manquait.

— Et ne copie pas mot à mot, par pitié.

— Merci, dit James avant de poser son plateau sur une table

inoccupée.

Il n'avait rédigé que sept questions sur quinze quand la cloche annonçant le début des cours retentit. La centaine d'agents présents dans le réfectoire se leva comme un seul homme et s'engouffra dans le couloir menant aux salles de cours.

— J'ai besoin de ma copie, dit Kerry.

— J'ai presque terminé.

— On va être en retard. Tu as eu toute la semaine pour rédiger ce devoir.

— Vas-y, je te rejoins, bredouilla James en réalisant que sa réponse à la question neuf était pratiquement illisible. Dis à Norwood que je suis avec Meryl.

— Il va se douter de quelque chose si tu te pointes avec mon devoir.

— Je serai là dans cinq minutes, et il ramasse toujours les copies à la fin du cours.

— T'as pas intérêt à me planter, menaça Kerry avant de tourner les talons.

Bientôt, il ne resta plus qu'une douzaine d'agents dans le réfectoire. James mordit dans une banane puis attaqua la dernière question. Soudain, il sentit une présence à ses côtés.

— J'en ai pour une seconde, dit-il sans quitter sa copie du regard, persuadé qu'il s'agissait d'une femme de service impatiente de débarrasser la table.

— Prends ton temps, sale collabo.

James leva les yeux et découvrit Stuart Russell, un agent âgé de quatorze ans qui était sorti avec Gabrielle lors d'une fête de Noël.

— Comment tu m'as appelé ? demanda James.

— *Sale collabo*. Je sais que tu bosses pour les instructeurs du programme d'entraînement.

— C'est quoi ton problème ?

— Je suis le cousin de Kevin Sumner. Il m'a raconté ce qui s'est passé cette nuit.

James examina la silhouette du garçon. Il n'avait rien de particulièrement impressionnant, mais son attitude confiante ne lui disait rien qui vaille.

— Écoute, Stuart, j'essaye juste d'aider Kevin. Je suis chargé de lui foutre la trouille. Tu connais les méthodes de CHERUB aussi bien

que moi.

Le garçon pointa l'index dans sa direction.

— Je te préviens : s'il lui arrive quoi que ce soit, vous le regretterez, toi et ton pote.

— Sans blague, tu comptes te frotter à Bruce Norris ? s'étonna James.

Les traits de Stuart s'affaissèrent. Il jeta un coup d'œil anxieux à l'un de ses camarades qui assistait à la confrontation, assis sur un coin de table, à quelques mètres de là.

— Eh, tu m'avais dit qu'il faisait équipe avec Bruce Clarke.

Son ami haussa les épaules.

— Je sais pas, moi. Kevin n'a pas précisé le nom de famille...

James esquissa un sourire. Bruce Clarke était un gringalet de onze ans pathologiquement timide qui n'aurait jamais fait de mal à une mouche. Bruce Norris, lui, était un surdoué du karaté, qui inspirait le respect de tous les agents du campus.

— Tu as perdu ta langue, Stuart ? demanda James. Tu veux que je passe le message à mon pote ?

— Oh, ne crois pas que je vais me dégonfler. Tout le monde sait que tu as fait foirer ta dernière mission et que deux collègues du MI5 sont morts à cause de toi. Je ne comprends pas pourquoi ils te confient des T-shirts rouges. Tu aurais dû être viré de CHERUB à coups de pied au cul.

Au fil des années, James avait appris à maîtriser son caractère impulsif, mais cette provocation le fit sortir de ses gonds.

— Tu ne sais même pas de quoi tu parles ! hurla-t-il.

— Il y a pas mal d'infos qui circulent à ton sujet. Tu peux te préparer à faire tes bagages dès que l'enquête interne sera bouclée.

Hors de lui, James frappa Stuart au visage. Ce dernier plongea pour éviter un second coup de poing et chargea tête baissée. Il lui porta un coup de boule à l'estomac, le fit basculer en arrière et le cloua à la table.

James redoutait que Stuart ne touche son nez fragilisé par la blessure reçue à Aerograd. Soulagé de recevoir un direct à la mâchoire, il répliqua par un violent crochet dans les côtes, puis envoya son adversaire rouler sur le carrelage.

— Séparez-vous ! hurla une femme de service en brandissant une louche en inox.

James réalisa que tous les agents présents dans le réfectoire avaient formé un cercle pour assister au pugilat.

— Allez, tout le monde en cours ! ordonna la femme.

Les deux combattants se séparèrent. Stuart se redressa péniblement et se traîna vers la chaise où il avait déposé son sac. James réajusta ses vêtements et songea qu'ils avaient eu de la chance : si le combat avait été interrompu par un instructeur ou un membre de l'équipe éducative, ils auraient inévitablement écopé d'une convocation chez la directrice.

Il se tourna vers la table et constata que son mug de café s'était renversé dans la mêlée. Sa copie était immaculée, mais celle de Kerry baignait dans une flaque de liquide brunâtre.

Il venait de signer son arrêt de mort.

Lorsque les résidents eurent quitté le centre, Lauren contacta John sur son téléphone portable.

— J'ai fait une grosse bourde, confessa-t-elle.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Anna voulait utiliser mon téléphone. Ça nous aurait permis d'analyser son appel, mais j'ai été obligée de l'en empêcher parce qu'il était plein de photos et de messages perso.

John observa un silence tendu.

— C'est une erreur de débutante, Lauren.

— Je suis désolée.

— C'est peut-être un peu ma faute. J'aurais dû te fournir un appareil spécifique pour la mission. Ces *smartphones* enregistrent des tas de données, et on finit toujours par oublier quelque chose dans la mémoire. Laisse-moi réfléchir...

John reprit après quelques secondes :

— Bon, le fait qu'Anna tienne manifestement à passer un coup de fil nous offre une excellente occasion de recueillir des informations. Je vais aller en ville et tâcher de te procurer un portable identique, puis je demanderai aux techniciens du campus d'enregistrer tous tes appels. Il faudra juste que tu surveilles ton langage, quand tu téléphoneras à ton petit copain.

— Très drôle, lança sèchement Lauren.

Elle aimait travailler avec John. Les autres contrôleurs lui auraient longuement reproché de ne pas avoir nettoyé la mémoire de son téléphone, mais lui, il s'était contenté d'accepter ses excuses et de trouver une solution adaptée à la situation.

— On se retrouve au salon de thé à quatorze heures.

— Entendu, dit Lauren. Au fait, il y a une chose qui me tracasse...

— Je t'écoute.

— Supposons que je découvre l'identité d'Anna. Est-ce qu'elle sera expulsée vers la Russie, à la fin de la mission ?

— Ça, ça concerne les services d'immigration.

— Je ne veux pas qu'elle soit virée à cause de moi... Être un agent, ça consiste à protéger les victimes des criminels, pas à leur rendre la vie plus difficile.

John poussa un profond soupir.

— Je vois ce que tu veux dire, mais je ne suis pas sûr de pouvoir intervenir.

— Allez, quoi ! Avec tous les moyens dont dispose CHERUB, tu ne vas pas me dire que tu ne peux pas t'arranger pour que les autorités fassent *une* exception ?

— Bon, je ne peux rien te promettre, mais je verrai ce que je peux faire.

22. Au point mort

— Je ne l'ai pas fait exprès ! hurla James.

Il écarta sans ménagement deux camarades et détala hors de la salle de classe, Kerry sur ses talons.

— Je vais te tuer, Adams, menaçait-elle.

Un groupe de T-shirts rouges se dispersa sur leur passage.

Deux professeurs apparurent au bout du couloir. Craignant d'essuyer une réprimande, James et Kerry ralentirent l'allure, se dirigèrent d'un pas nerveux vers la cage d'escalier menant aux étages d'habitation, puis reprirent leur course-poursuite.

— Écoute-moi, par pitié ! implora le garçon en gravissant les marches deux par deux. Je te jure que ce n'est pas ma faute.

La vitesse n'ayant jamais été son point fort, il se retrouva coincé sur le palier du quatrième étage.

— J'ai écopé d'une retenue à cause de toi, gronda-t-elle avant de lui porter deux violents coups de poing à l'épaule.

— C'est ce connard de Stuart Russell qui est responsable, gémit James en exposant sa lèvre inférieure sanglante.

— Je ne te parle pas des taches de café, précisa Kerry. Tu as copié mon devoir mot pour mot.

— Mais non, j'ai changé plein de trucs.

— En tout cas, Norwood a tout pigé en quelques secondes. C'est la dernière fois que je te laisse copier sur moi. Ne te fatigue même pas à me supplier, ça ne changera rien.

James passa une main fébrile dans ses cheveux.

— Tu veux pas qu'on aille faire la paix dans ta chambre ?

— Dans tes rêves. J'ai cours dans cinq minutes, et tu as ton examen d'histoire à préparer.

— Non. J'ai passé un *deal* avec Mr Pike. Il m'a chargé de m'occuper de Kevin Sumner. S'il arrive à franchir le parcours d'obstacles, je n'aurai pas à passer l'examen.

— Tu n'es qu'un sale petit magouilleur, James. Tu fais tout à la dernière minute, et tu nages en pleine improvisation. C'est pour ça que ta dernière mission a tourné à la catastrophe.

James était sous le choc.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

Kerry regretta aussitôt d'avoir prononcé ces paroles. Elle savait que James se sentait vulnérable depuis que l'enquête interne avait été diligentée. Elle avait le sentiment d'avoir franchi la ligne jaune.

— Excuse-moi, James. C'était complètement idiot.

— Stuart m'a balancé un truc dans le même genre. Est-ce que tous les agents du campus pensent comme vous ?

Kerry lui tourna le dos et descendit quelques marches. James la retint par le bras.

— S'il te plaît, ne m'abandonne pas.

— J'ai cours.

— Réponds à ma question.

Kerry contempla la pointe de ses baskets.

— Il y a une rumeur qui circule. Il paraît que tu as été filmé en train de poser des mouchards par une caméra de surveillance que tu n'avais pas repérée. C'est pour ça que les agents du MI5 ont été tués.

— Qui t'a dit ça ?

— Je ne sais pas, haussa Kerry. C'est une histoire qui traîne sur le campus. Tout le monde ne parle que de ça.

— Et tu y crois ?

— Bien sûr que non.

— Et pourtant, tu penses que je suis responsable de l'échec de la mission. J'ai connu mieux, comme soutien.

Kerry se tordit nerveusement les mains.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Ah bon ? Alors explique-moi. Je t'écoute.

— James, je vais être en retard.

Sur ces mots, elle descendit l'escalier. James serra les poings, mais résista à l'envie de boxer le mur. Il s'était déjà laissé aller à cette manifestation de colère, et ses phalanges en gardaient un souvenir douloureux. Mieux valait réserver ce comportement autodestructeur aux héros des films d'action.

Les révélations de Kerry l'avaient profondément blessé. Il se sentait trahi et abandonné. En outre, Ewart ne lui avait pas donné de nouvelles depuis le message laissé sur son répondeur. L'heure était venue d'exiger des explications.

James se planta devant le bureau jonché de papperasse administrative.

— Assieds-toi, dit Ewart Asker en désignant le canapé en velours beige placé près de la fenêtre. Qu'est-ce qui t'amène ?

— On ne s'est pas parlé depuis longtemps. Je me demandais si tu avais du nouveau.

— L'enquête est au point mort.

— On n'était pas censés aller au siège du MI5 pour répondre à d'autres questions ?

— J'ai annulé. Pour être franc, on s'est copieusement engueulés au téléphone. Ils veulent que tu retournes à Londres pour effectuer la même déposition pour la troisième fois. À mon avis, ils attendent que tu te contredises pour discréditer ton témoignage. Par ailleurs, ils rechignent à m'envoyer les dossiers de Boris et Isla. Je leur ai dit que nous ne répondrions à aucune nouvelle convocation tant qu'ils ne se seront pas décidés à coopérer.

— Ils l'ont pris comment ?

— Le directeur du MI5 a téléphoné à Zara pour se plaindre de ma conduite. Le ministre lui-même suit l'affaire de près. Il envisage de faire intervenir un enquêteur administratif indépendant, histoire de débloquer la situation, mais mener une investigation sur des services de renseignement n'est pas aussi simple que de réaliser un audit sur les défaillances d'un lycée ou d'un bureau de poste.

— Il y a des rumeurs qui circulent sur le campus. On dit que l'enquête est déjà bouclée et que je vais être déclaré responsable de la mort de Boris et Isla. En gros, je serai soit viré, soit condamné à passer le reste de ma carrière à effectuer des missions de recrutement ou des contrôles de sécurité dans les aéroports.

Ewart haussa les épaules.

— Je peux te garantir que cette affirmation n'a pas le moindre fondement.

— Mais même Kerry y croit.

— Je t'ai déjà expliqué que cette enquête allait durer des mois. Je t'ordonne de ne pas tenir compte des rumeurs. La vérité, c'est que je n'ai pratiquement aucun élément à exploiter, à part ton témoignage et les rapports d'autopsie de Boris et Isla.

— Tu penses que la CIA va accepter de te transmettre la vidéo de l'assassinat d'Obidin ?

— Je n'en sais rien. Rien ne les y oblige. Dans le meilleur des cas, ça prendra des semaines. Au pire, il faudra se passer de cette pièce à conviction.

James esquissa un sourire.

— Mais toi, Ewart, tu me crois, n'est-ce pas ?

— Je n'ai aucune raison de penser que tu mens. Tu as eu quelques problèmes de discipline, mais tes états de service sont exceptionnels. Le problème, c'est que le MI5 porte le même jugement sur Boris et Isla, et qu'ils ne m'ont pas autorisé à consulter leur dossier. J'ai informé le ministre qu'ils me mettaient des bâtons dans les roues. Pour être franc, je pense qu'ils essayent de te faire porter le chapeau.

— J'ai l'impression de vivre un cauchemar, dit James.

— Il va falloir être patient. Tu connais le paradoxe : *que se passe-t-il quand une force irrésistible rencontre un objet immuable* ? On en est là pour le moment. Tant qu'on n'a pas d'élément nouveau, on est complètement coincés.

— Tu me laisserais jeter un œil au dossier ? On ne sait jamais, un regard neuf pourrait faire la différence.

Ewart secoua la tête.

— Je suis désolé, James, mais il n'en est pas question. Les types du MI5 essayent déjà de me discréditer sous prétexte que j'étais impliqué dans la préparation de la mission d'Aerograd, et que je suis marié avec la directrice. Si on apprenait que je t'ai permis de consulter mon travail, je perdrais toute crédibilité.

— Bon, ben je vais te laisser bosser. J'ai une séance de fitness au gymnase à onze heures.

— Ça marche. Je te tiens au courant. Et ne laisse pas toutes ces rumeurs infondées te plomber le moral.

James s'immobilisa sur le seuil du bureau.

— J'ai encore une question... Qu'est-ce que je vais devenir si l'enquête reste définitivement au point mort ?

— Tes états de service doivent rester immaculés, James. Tu le sais aussi bien que moi.

— Ce qui signifie ?

— Le MI5 fait tout son possible pour nous faire porter la responsabilité de la mort des deux agents. Si on ne parvient pas à

prouver que tu es innocent, Zara se trouvera dans l'obligation de demander ta démission.

— Comme quoi, ces rumeurs n'étaient pas si éloignées de la réalité...

23. Sans nouvelles de Georgy

Allongée sur son lit, Lauren consultait la page courrier du cœur de son magazine favori lorsque Anna, de retour du collège, entra dans la chambre, se percha sur le premier barreau de l'échelle et lui tendit une barre de Toblerone.

— Tiens, c'est pour toi, dit-elle tout sourire.

— Merci, c'est hyper gentil.

— Je voulais te remercier pour hier soir. Tu sais, le téléphone...

— Ne te prends pas la tête, dit Lauren en lui offrant deux triangles de chocolat. Tu n'as jamais eu de portable, c'est normal que tu veuilles voir à quoi ça ressemble. Oublions tout ça, d'accord ?

En vérité, Lauren avait passé une demi-heure à choisir la cachette idéale pour son nouveau mobile. Elle souhaitait qu'Anna puisse le trouver sans soupçonner qu'il s'agissait d'un piège.

— J'ai menti, dit Anna. Je voulais appeler une amie en Russie.

— Mais pourquoi tu n'as pas utilisé le téléphone public du rez-de-chaussée ? demanda Lauren qui savait pertinemment que l'appareil avait été mis sur écoute.

Anna jeta un coup d'œil furtif par-dessus son épaule, sauta de l'échelle et ferma la porte de la chambre.

— Je ne veux pas que les éducateurs soient au courant, chuchota-t-elle. En Russie, je vivais dans un orphelinat, un endroit sale et mal chauffé. Les vêtements et la nourriture étaient horribles. Ils me battraient si j'y retournais. Mais je veux juste appeler mon amie pour avoir des nouvelles de Georgy.

— Prends mon portable, si tu veux. Il est dans le tiroir de mon bureau.

— Tu es formidable, sourit Anna. J'ai eu une chance incroyable de t'avoir rencontrée. Sans toi, je n'aurais personne à qui parler.

Anna s'empara du téléphone, fit basculer le clapet puis considéra les touches avec circonspection. Lauren engloutit son dernier triangle de chocolat et descendit du lit.

— Donne-le-moi. C'est quoi ton numéro ?

— Deux, six, un, deux, sept, un.

— Ça ne marchera pas. Il me faut l'indicatif de la Russie et le code régional.

— Pardon ?

— Il manque des chiffres, expliqua Lauren.

— Je ne les connais pas.

— On n'a qu'à interroger les renseignements. Le nom de la ville devrait suffire.

Anna se frappa le front.

— Nijni Novgorod. Je suis vraiment une idiote. J'ai déjà essayé d'appeler depuis la cabine du collège. Je comprends pourquoi ça ne marchait pas.

Lauren s'entretint avec l'opérateur des renseignements, puis composa le numéro de téléphone communiqué par sa camarade.

— Ça sonne, dit-elle avant de lui tendre l'appareil.

— Bonjour, dit Anna sur un ton étrangement grave.

À l'évidence, elle s'efforçait de maquiller sa voix.

À cinq cents mètres de là, dans sa petite chambre du *Bed & Breakfast*, John Jones écoutait la conversation d'Anna sur un ordinateur portable connecté à une ligne sécurisée. Il lança une application d'annuaire inversé et entra le numéro composé par Lauren.

— Qui est à l'appareil ? demanda une femme en russe.

— Je m'appelle Yasha, dit Anna. Je suis une camarade d'école de Polya. Je peux lui parler ?

— Polya ne vit plus ici.

— Oh, je vois. J'ai un roman à lui rendre. Vous connaissez sa nouvelle adresse ?

— Non. Je ne suis pas secrétaire.

Cinq lignes en alphabet cyrillique apparurent sur l'écran de l'ordinateur de John Jones.

Centre d'accueil pour mineurs, unité 7

Bâtiment municipal

Place principale

— C'est embêtant, insista Anna. Elle tenait beaucoup à ce livre.

La femme lâcha un rire sans joie.

— Anna, dit-elle. En voilà une surprise. Je n'aurais jamais cru entendre de nouveau le son de ta voix.

Pâle comme un linge, la jeune fille referma le clapet du téléphone.

— Mon amie a quitté l'orphelinat, lâcha-t-elle. C'était la seule en qui j'avais confiance. Maintenant, je n'ai personne pour me donner des nouvelles de Georgy.

— Je suis certaine que les éducateurs de l'orphelinat prendront soin de lui.

— Georgy est adorable, dit Anna. Personne ne veut s'encombrer d'enfants de notre âge, mais maintenant que j'ai quitté la Russie, il a de grandes chances d'être adopté. Je crois bien que je ne le reverrai plus jamais.

Une larme roula sur sa joue. Lauren la prit dans ses bras.

— Garde tout ça pour toi, s'il te plaît, sanglota la jeune fille. Je ne dois pas retourner là-bas, c'est compris ?

À la sortie des cours, James et Bruce coururent vers le camp d'entraînement. La nuit était tombée, et un vent glacial soufflait sur le parc du campus.

— Comment ça va, ta bouche ? demanda Bruce.

— J'ai la lèvre inférieure un peu gonflée.

— J'ai croisé Stuart Russel à l'atelier de menuiserie. J'ai chopé un ciseau à bois, je me suis planté devant lui et je lui ai balancé : « *Il paraît que t'as un truc à me dire ?* » Je te jure, il a carrément changé de couleur !

— Pourtant, il avait l'air hyper remonté, ce matin.

— Que de la gueule. Lauren pourrait l'éclater avec une main dans le dos.

James éclata de rire.

— Lauren pourrait éclater n'importe qui. Elle est petite mais rapide et vachement technique.

Kevin, vêtu d'un anorak, de gants et d'un bonnet de laine, les attendait au départ du parcours d'obstacles.

— J'imagine que tu te trouves très malin ? gronda Bruce en le saisissant par le col et en le plaquant contre un poteau.

— Qu'est-ce qui t'a pris d'aller te plaindre à ton cousin ? ajouta James. Tu cherches les ennuis ou quoi ?

— Je lui ai juste raconté ce qui s'est passé, gémit Kevin. Je ne pensais pas qu'il vous en parlerait...

— Si tu nous refais un coup tordu dans ce genre-là, je te plonge la tête dans les toilettes, menaça Bruce. Est-ce que je me fais bien comprendre ?

Le petit garçon hocha la tête.

— Tu as fait du bon boulot, hier soir, dit James. Maintenant, il est temps de passer aux choses sérieuses.

Il sortit de la poche de sa veste la clé que lui avait remise Mr Pike et l'introduisit dans un boîtier métallique vissé à un poteau de bois. Une batterie de projecteurs illumina le parcours. C'était un vertigineux assemblage d'échelles de corde, de plates-formes et de passerelles qui s'élevaient à plus de vingt mètres du sol.

— Tu as mauvaise mine, Kevin, fit observer James.

L'enfant ravala un sanglot. D'instinct, James mourait d'envie de le prendre dans ses bras et de lui murmurer des paroles réconfortantes, mais il avait pu mesurer la veille l'efficacité des méthodes traditionnelles d'instruction. Il était trop tard pour changer d'attitude.

— Cesse de pleurnicher, dit Bruce. Comment veux-tu devenir un agent de CHERUB si tu t'effondres avant même d'avoir essayé ?

Le petit garçon serra les mâchoires, adressa à ses tourmenteurs un regard plein de défi, puis se posta devant les échelles de corde qui menaient à la première plate-forme.

— Surtout, ne regarde pas en bas, avertit James, qui gardait un souvenir extrêmement pénible de sa première tentative de franchissement.

Kevin se hissa lentement au sommet de l'obstacle. Les deux agents le suivirent à quelques échelons de distance. James estima qu'il ne s'en sortait pas si mal pour un débutant. À l'évidence, les spots aveuglants qui éclairaient le portique ne lui permettaient pas de prendre la pleine mesure de la hauteur à laquelle il était perché.

— Où est la rambarde ? demanda Kevin en se redressant sur la plate-forme.

— Il n'y en a pas, lança Bruce avec un enthousiasme suspect. Il faut te laisser glisser le long de cette rampe. T'inquiète, on n'est même pas à dix mètres du sol.

À force de menaces et d'encouragements, Kevin était parvenu à vaincre les premières difficultés du parcours. Il tomba en arrêt devant un obstacle constitué de deux perches parallèles, d'une dizaine de mètres de long, posées horizontalement au-dessus du vide.

— Si tu étais au niveau du sol, tu pourrais te balader là-dessus pendant deux heures sans tomber, dit James en posant une main rassurante sur l'épaule de l'enfant.

— Mets une main sur chaque perche et place tes pieds à l'arrière, comme des crochets, expliqua Bruce.

Joignant le geste à la parole, il rallia la plate-forme suivante.

— Il y a des filets de sécurité en bas ? bredouilla Kevin.

— Ça, tu le sauras si tu tombes, répliqua James. Allez, accélère.

Le petit garçon se mit à quatre pattes et franchit rapidement les deux tiers de l'obstacle. Soudain, l'une de ses bottes glissa. Il parvint à garder l'équilibre et à reposer son pied sur la perche, mais il resta pétrifié, hors d'haleine, les yeux braqués vers les ténèbres.

— Ça y est, il se remet à *bugger*, ironisa Bruce.

James, qui suivait Kevin de près, ne partageait pas l'amusement de son complice. En cas de chute, l'enfant se réceptionnerait bel et bien dans un filet de sécurité, mais il risquait de perdre toute confiance en lui et de se blesser en tombant entre les branches. En outre, il commençait sérieusement à s'inquiéter pour sa moyenne d'histoire.

— Allez, dépêche-toi ! gronda-t-il en lâchant l'une des perches pour lui assener une claque sur la cuisse.

Kevin éclata en sanglots et se traîna péniblement vers l'avant.

Bruce attrapa son bras dès qu'il se trouva à sa portée et le remit brutalement sur pied.

— Je ne peux pas continuer, gémit Kevin. S'il vous plaît, ramenez-moi en bas.

Bruce le saisit fermement par le col de la veste et le suspendit au-dessus du vide.

— C'est vraiment ce que tu veux ?

— Ne me lâche pas ! hurla le petit garçon. *Je t'en supplie !*

— Nom de Dieu, j'en ai vraiment ma claque de l'entendre couiner !

Sur ces mots, Bruce lâcha Kevin, dont le cri se perdit parmi les branches des arbres.

— Qu'est-ce que tu fous ? s'étrangla James, sidéré.

Bruce haussa les épaules.

— Ben quoi ? Il va atterrir dans le filet de sécurité. Comme ça, il réalisera qu'il ne court aucun risque. Ça lui donnera confiance.

— Mais c'est un dispositif d'urgence, pas un trampoline ! Il peut se faire mal s'il se réceptionne dans une mauvaise position.

Bruce poussa un soupir agacé.

— On est censés lui mener la vie dure. Franchement, des fois, on dirait que tu as envie de l'adopter, ce môme.

— Et toi, tu l'as jeté de la plate-forme. Tu es complètement malade !

— Tu ne crois pas que t'exagères un peu, là ? On a sauté dans les filets des centaines de fois, Kyle et moi, quand on était T-shirts rouges. Allez, tu me fatigues. Bonne nuit.

Là-dessus, il se jeta dans le vide et disparut dans les branchages.

En se penchant, James vit avec soulagement Kevin s'extraire du filet de protection, éploré mais indemne. Alors, Bruce poussa un hurlement déchirant.

— Tu vas bien ? lança James.

— À ton avis ? gémit son camarade.

James s'accroupit, passa une main sous la plateforme et libéra une corde à nœuds de sécurité.

— J'arrive ! cria-t-il en se laissant glisser jusqu'au sol.

Il trouva Bruce recroquevillé dans l'herbe.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Aucune idée. Tout ce que je sais, c'est que ma jambe me fait hyper mal.

— J'ai tout vu, pleurnicha Kevin en désignant un large accroc dans le filet. Son pied s'est pris dans ce trou, et puis sa jambe a craqué. Ça a fait un bruit horrible.

— Va chercher des secours, ordonna James en constatant avec horreur que la cheville de Bruce était tournée à cent quatre-vingts degrés.

— Compris, dit le petit garçon avant de détalier en direction de l'infirmerie.

James s'agenouilla au chevet du blessé.

— Je pense que c'est une fracture, dit-il.

Bruce bredouilla quelques paroles inintelligibles.

— Qu'est-ce que tu dis ? demanda James en approchant son oreille de la bouche de son ami.

— Si tu dis *je t'avais prévenu*, je jure que je te brise le dentier.

24. Poupées russes

Lauren fut réveillée par la sonnerie de son téléphone portable peu après trois heures du matin. Roulant sur le ventre, elle se suspendit acrobatiquement dans le vide pour saisir l'appareil posé sur son bureau.

— Anna, c'est toi ? demanda un homme en russe.

— Non, répondit Lauren. Mais elle est là. Vous voulez que je vous la passe ?

— Raccroche ! chuchota sa camarade depuis sa couchette.

— Désolée, mais elle ne veut pas vous parler.

— Je suis un ami d'Anna, poursuivit l'inconnu. Dis-lui que je peux l'aider. Je sais où se trouve Georgy.

— Il dit qu'il sait où se trouve Georgy.

Anna grimaca, descendit l'échelle et traversa la chambre pour s'emparer du portable.

— Bonjour, balbutia-t-elle. Qui est à l'appareil ?

— C'est moi, dit l'homme.

Anna manqua de s'étrangler.

— Mr Broushka ! lâcha-t-elle.

— Tu m'avais fait une promesse. Nous avons pris des risques et dépensé beaucoup d'argent pour t'envoyer en Angleterre. Tout ce qu'on demandait en échange, c'était que tu travailles pour nous jusqu'à ce que tu aies remboursé ta dette.

Anna resta muette.

— Tu ne me demandes pas de nouvelles de Georgy ? poursuivit son interlocuteur.

— Où est-il ?

— Je t'expliquerai tout quand je viendrai te chercher.

— Vous ne savez même pas où je me trouve.

— Tu nous dois de l'argent, Anna. Tu aurais dû nous appeler depuis longtemps. Tu n'aurais pas dû t'enfuir.

— Je ne me suis pas enfuie. Ils m'ont abandonnée sur le bateau.

— Tu dois me communiquer ton adresse.

— Mon adresse ?

Lauren secoua frénétiquement la tête.

— Si tu refuses, il pourrait arriver malheur à Georgy, ronronna Mr Broushka. Il serait dommage qu'il reçoive une casserole d'eau bouillante sur le visage. Un accident domestique est si vite arrivé.

— Je suis... bégaya Anna.

Elle observa un silence tendu, referma brutalement le clapet du téléphone, puis le lança à Lauren. Elle s'écroula sur sa chaise et fondit en larmes.

— C'était qui ? demanda Lauren.

— Mr Broushka, l'homme à tout faire de l'orphelinat. Il répare les fenêtres cassées, il débouche la plomberie et remplace les ampoules grillées. Contrairement aux surveillants, il était toujours très gentil avec nous. Souvent, il ramenait des gâteaux ou des petits jouets pour Georgy et les autres petits. Il nous parlait souvent de son cousin qui possédait une usine en Angleterre. Il disait qu'il avait beaucoup de mal à trouver du personnel. Un jour, il nous a carrément demandé si on aimerait y travailler. On pensait que c'était une plaisanterie, mais il a insisté. Alors on s'est mises à rêver, et puis on a fini par le supplier de nous sortir de Russie quand on serait plus grandes.

— Je vois. Il vous a bien baratinées.

— Il nous disait qu'on vivrait dans des grandes maisons, que les Anglais se battraient pour épouser des jolies Russes comme nous, qu'on obtiendrait facilement la nationalité britannique.

— J'imagine que tout ça a mal tourné...

— Un soir, il nous a annoncé que son cousin se trouvait en ville et qu'il acceptait de nous rencontrer pour discuter de notre avenir. J'ai fait le mur avec huit autres filles et on a pris un bus jusqu'au lieu de rendez-vous, au bord de la Volga. Là, Mr Broushka nous attendait en compagnie de deux voyous. Il nous a dit de monter dans un camion. Deux de mes copines ont refusé. Ils ont commencé à les gifler et à leur donner des coups de pied, et puis ils ont sorti des battes de base-ball pour nous embarquer de force. Ils ont dit qu'on avait un long voyage devant nous, et que si on leur créait des ennuis...

Anna éclata en sanglots. Lauren lui prit la main.

— Ils ont dit qu'ils abuseraient de nous.

James se réveilla à six heures du matin. Une pellicule de glace s'était formée sur sa fenêtre. La radio annonçait une météo hivernale. Il se leva, écarta les persiennes et découvrit avec ravissement que les arbres et les pelouses du campus étaient recouverts de gel. Ces conditions justifiaient un report de sa séance de dressage matinal. Il pouvait se recoucher pendant une heure et demie.

Il décrocha le téléphone et composa le numéro du standard.

— Bonjour. Je peux avoir Kevin Sumner, au bâtiment junior ?

Après trois sonneries, il entendit un bâillement.

— C'est qui ? fit une voix enfantine.

— James Adams. Kevin est là ?

— Non, il est au camp d'entraînement.

— Déjà ? Mais on est censés se retrouver dans quarante-cinq minutes.

— Je sais pas, moi. Tout ce que je peux te dire, c'est qu'il est déjà parti.

— Il a un portable ?

— Ouais, mais il est devant moi, sur le bureau.

James se sentait profondément contrarié.

— Écoute, si tu le vois, dis-lui que j'ai appelé et que j'annule l'entraînement de ce matin. C'est trop dangereux de grimper là-haut par ce temps. Il doit y avoir de la glace partout.

— Mais je te dis qu'il est déjà parti, insista le garçon.

— Bon, ben si ça le branche de passer une demi-heure à se les geler, ce n'est pas mon problème, gronda-t-il avant de raccrocher.

Il écouta les infos sportives à la radio, s'habilla puis fit chauffer du porridge instantané au micro-ondes. Il attendait impatiemment que Kevin le rappelle pour pouvoir se glisser sous la couette et profiter de quelques instants de tiédeur.

À six heures quarante, la mort dans l'âme, il enfila un anorak, des gants et une casquette fourrée qui lui couvrait intégralement les oreilles.

Douze minutes plus tard, il atteignit l'aire de départ du parcours d'obstacles et eut la surprise de ne pas y retrouver Kevin.

— Eh, petit, où est-ce que tu te caches ? cria-t-il, soupçonnant que son élève s'était aventuré dans la forêt pour satisfaire un besoin naturel.

— Je suis là ! chantonna le petit garçon au-dessus de sa tête.

James leva les yeux et découvrit Kevin à vingt mètres du sol, sur la plate-forme située à l'extrémité des deux perches parallèles.

— Mais qu'est-ce que tu fous ?

— À ton avis ?

— Ne bouge plus. Tu es dingue. Il y a de la glace partout.

— Tu m'étonnes ! s'esclaffa Kevin. Mes mains ont failli rester collées aux barres de fer.

La corde de secours que James avait utilisée la veille pendait toujours jusqu'au sol.

— Descends immédiatement, dit-il. Je suis sérieux. C'est super dangereux, là-haut.

— M'en fous, il y a des filets, répliqua le petit garçon en s'engageant sur une poutre étroite. Qu'est-ce que je risque ? De me casser un bras ou une jambe ? Et après ? Qu'est-ce que ça peut te faire, espèce de sadique ?

— Descends ! hurla James. C'est un ordre !

Kevin s'élança au-dessus du vide et franchit d'un bond l'espace d'un mètre et demi qui séparait deux planches branlantes.

— Viens me chercher, si t'es un homme !

James restait traumatisé par les événements de la veille, mais les hurlements de Bruce et le spectacle de sa jambe disloquée semblaient avoir modifié le comportement de Kevin.

À contrecœur, James gravit la corde de sécurité. Le temps qu'il se hisse jusqu'à la plate-forme, l'enfant avait pris une trentaine de mètres d'avance. La couche de givre qui recouvrait les surfaces planes de la structure était parsemée de traces de pas.

James effectua deux sauts et se réceptionna sur une planche à l'extrémité de laquelle s'était formée une fine pellicule de glace. Sentant son pied gauche se dérober, il s'agrippa à une branche d'arbre providentielle suspendue au-dessus de sa tête, puis fléchit les genoux pour éviter la glissade.

— Fais gaffe, papy ! s'esclaffa Kevin, qui observait la scène depuis la plate-forme suivante.

D'un bond, James le rejoignit et hurla à pleins poumons :

— Tu te crois malin, pauvre débile ? Ce parcours est une vraie patinoire !

— Je suis décidé à obtenir le T-shirt gris, répliqua le petit

garçon. Plus que tout au monde, je veux aller au bout du programme d'entraînement et devenir un agent opérationnel !

James s'accroupit pour passer une main tremblante sous la plateforme afin de dégager une nouvelle corde de sécurité. Sa glissade l'avait considérablement ébranlé. Il se sentait provisoirement incapable d'incarner le rôle de l'instructeur impitoyable.

— On reviendra demain, Kevin, si le temps le permet. C'est vraiment génial que tu aies pris confiance en toi aussi rapidement, mais...

— Je continue, lança fermement l'enfant. Je te promets d'être prudent, mais il est hors de question que j'abandonne maintenant.

La première fois que James avait franchi le parcours, trois ans plus tôt, il avait terminé l'exercice par une chute vertigineuse suivie d'une réception brutale sur un épais matelas de saut. Depuis, l'un des arbres qui soutenaient la structure ayant dû être abattu, Mr Large avait fait réaménager la section finale à sa façon.

Désormais, une planche inclinée à quarante-cinq degrés, plus étroite que la semelle d'une botte militaire, menait à une tyrolienne. Pour compliquer les choses, le câble métallique achevait sa course près d'une mare. Les recrues devaient respecter un timing extrêmement précis : s'ils lâchaient la poignée trop tôt, ils chutaient de plusieurs mètres et couraient le risque de se blesser ; s'ils tardaient à le faire, ils étaient condamnés à patauger dans la pièce d'eau boueuse que l'instructeur en chef avait pris soin d'agrémenter d'algues brunes et gluantes exhalant une écœurante odeur de viande pourrie.

— Tu ne peux pas passer par là, dit James. La planche est couverte de givre. C'est de la folie !

Sourd à cet avertissement, Kevin se présenta au départ de l'obstacle. James estimait qu'il n'aurait eu aucun mal à le maîtriser en des circonstances ordinaires, mais la surface glissante de la plateforme rendait la confrontation incertaine.

— D'accord, soupira-t-il. Fais comme si je n'étais pas là. Montre-moi à quel point tu es courageux. Mais ne viens pas te plaindre si tu finis à l'hôpital.

— Je ne suis pas courageux, répliqua Kevin d'une voix tremblante. Je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie. Mais je veux obtenir l'accréditation. Si j'arrive à boucler le parcours dans ces conditions, je passerai toutes les autres épreuves les doigts dans le nez.

— Après tout, fais comme tu veux, dit James en frottant ses gants l'un contre l'autre. Je ne vais quand même pas t'assommer et te faire descendre au bout d'une corde.

— Tu pourrais peut-être me souhaiter bonne chance, dit le petit garçon en posant un pied sur la planche inclinée.

Le cœur au bord des lèvres, James regarda son élève progresser lentement au-dessus du vide, les bras largement écartés. Il avait franchi cet obstacle une douzaine de fois. En accélérant progressivement l'allure et en se laissant porter par l'inertie, il était possible de se tirer d'affaire en huit foulées. Kevin, qui craignait de dérapier sur la couche de givre, se montrait beaucoup plus prudent.

Il effectua trois petits pas, puis sentit la semelle d'une de ses bottes glisser latéralement. Il battit des bras pour retrouver l'équilibre, posa doucement un genou au sol, referma les bras autour de la planche, puis s'y assit à califourchon.

James esquissa un sourire. Un instructeur professionnel aurait puni et couvert d'insultes tout élève osant adopter une position aussi peu académique, mais il estimait au contraire que Kevin faisait preuve de réalisme. La manière importait peu, pourvu qu'il parvienne à boucler le parcours sans assistance.

La poitrine collée à la planche, l'enfant se laissa glisser centimètre par centimètre. Des échardes pénétraient dans ses poignets. Lorsqu'il atteignit la plateforme finale, il poussa une exclamation de douleur et se tourna vers James pour exhiber un long éclat de bois planté dans sa cuisse.

— Ne le retire pas ! cria James en voyant la tache rouge qui grandissait sur le jean de son élève. On ne sait jamais, ça a peut-être touché une grosse veine.

Kevin boita jusqu'au portique qui soutenait la tyrolienne. Il souleva le couvercle d'une poubelle en plastique et sortit un mètre de corde de nylon. Il la passa autour du câble métallique et saisit fermement les poignées de caoutchouc fixées à chaque extrémité.

— Attends d'avoir dépassé le dernier arbre ! cria James. Puis compte jusqu'à deux et saute. Si tu attends trop longtemps, tu finiras dans la mare.

Kevin s'élança de la plate-forme.

— AIIIIIIIE ! hurla-t-il, filant à pleine vitesse le long du câble, les branches cinglant ses jambes.

Lorsque le petit garçon eut disparu dans la végétation, James glissa jusqu'au sol le long de la corde de sécurité.

— Eh ! appela-t-il. Tu vas bien ?

Son appel resta sans réponse. Il courut cinquante mètres à travers bois jusqu'à la clairière où était aménagée la zone de

réception. La plupart des apprentis agents lâchaient les poignées trop tôt. Les plus malchanceux d'entre eux s'en tiraient avec une cheville foulée ou un genou en compote.

— Je suis ici ! cria Kevin.

James courut vers la mare. Le petit garçon, qui avait procédé à un atterrissage tardif, avait de l'eau boueuse jusqu'aux genoux.

— Je l'ai fait ! lança-t-il. À moi le T-shirt gris !

James savait que Kevin n'était pas au bout de ses peines : au cours du programme d'entraînement, il devrait franchir l'intégralité du parcours en moins de trois minutes, chargé d'un sac à dos de quinze kilos...

— Bien joué, mon gars, sourit-il. Il y a deux jours, tu ne pouvais pas te mettre debout sur un baril. Je suis impressionné.

— J'ai eu tellement peur, hier, quand Bruce m'a poussé dans le vide. Ne le répète pas, mais j'ai vraiment pissé dans mon froc.

James fit la grimace.

— Épargne-moi ce genre de détails...

— Et puis j'ai atterri dans le filet et je me suis dit : *Ah bon, c'est tout ?*

— Quand le temps sera meilleur, on reviendra s'entraîner deux ou trois fois, pour que tu t'habitues.

— Je suis désolé d'avoir désobéi, mais si je n'avais pas réessayé ce matin, après ce qui s'est passé hier, je n'aurais jamais pu y retourner.

— Normalement, je devrais signaler ta conduite aux instructeurs.

Kevin lança à James un regard implorant.

— Mais ça ira pour cette fois. L'essentiel, c'est que tu aies réussi à vaincre ta phobie.

— Merci. Finalement, je crois que je vous dois beaucoup, à toi et à Bruce.

— J'ai juste fait mon boulot, lança joyeusement James en pensant à sa moyenne de géographie. Allez, viens. Je vais t'accompagner à l'infirmerie. À moins que tu ne veuilles garder cette écharde plantée dans ta cuisse en souvenir de ce grand jour ?

25. Un type sournois

En dépit de l'importance des informations recueillies auprès d'Anna au cours de la nuit, Lauren se réveilla de mauvaise humeur. La perspective de passer une journée de plus seule dans sa chambre lui était insupportable.

Pour ne rien arranger, après le petit déjeuner, un éducateur vint l'informer que l'administration lui avait trouvé une place dans un collège de Burgess Hill et qu'elle devrait s'y rendre dès le lendemain. Intégrer un établissement scolaire inconnu constituait toujours une expérience pénible. Outre l'abominable uniforme vert qu'on allait la forcer à porter, elle devrait quitter le foyer chaque matin à six heures trente, parcourir deux kilomètres jusqu'à l'arrêt de bus et supporter trente-cinq minutes de trajet.

— Tu as ta voix des mauvais jours, s'amusa John lorsqu'elle le joignit au téléphone.

— Sérieusement, évite de me chercher, gémit Lauren. Je crois que mes nerfs vont lâcher.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Des tas de trucs. Un gros collant gris. Un pull immonde avec un accroc au coude. Une heure de trajet quotidien dans un bus plein de morveux.

— À ta place, je m'estimerais heureuse. Ma première mission au MI5 consistait à surveiller les toilettes pour hommes de Hampstead Heath.

— Génial, gloussa Lauren.

— J'ai passé une semaine à ramper dans un faux plafond bourré de plaques d'amiante et à m'imprégner du doux parfum des W-C. Pas étonnant que ma femme ait demandé le divorce...

— Attends, c'est pas tout. Un des résidents a découvert que j'étais végétarienne, alors il a foutu un morceau de bacon dans mes corn-flakes.

John éclata de rire.

— Ce n'est pas drôle, protesta Lauren. J'ai un morceau d'animal mort dans le bide. Ça me donne envie de vomir rien que d'y penser.

— Ça ne m'impressionne pas. Je suis rempli à ras bord de bacon,

Lauren. La patronne du *Bed & Breakfast* prépare un petit déjeuner complet à mourir.

— Tu as entendu la conversation téléphonique de cette nuit ?

— Oui, et j'ai reçu tes messages. Tu as appelé pendant que j'étais sous la douche.

— Alors, comment tu vois la suite ?

— Le MI5 dispose d'une unité chargée de lutter contre l'esclavage moderne. On peut leur faire passer l'info sur Broushka et l'orphelinat de Nijni Novgorod, mais je doute qu'ils puissent nous être utiles.

— Pourquoi ? Ils devraient facilement retrouver sa trace.

— C'est un problème de moyens. Il faudrait qu'ils mettent au moins deux ou trois types sur le coup pour réunir des preuves solides et persuader la police russe de l'interpeller.

— Alors qu'est-ce que je fais ici ? s'étonna Lauren.

— Notre but, c'est de démanteler la branche britannique de la filière. Continue à parler à Anna et tire-lui les vers du nez en douceur. Il nous faut des noms, des signalements, des adresses, n'importe quel indice qu'elle aurait pu entendre à bord du camion ou du bateau.

— Ce type au téléphone m'a foutu la trouille. Peut-être qu'il rappellera. Il avait l'air bien décidé à remettre la main sur Anna.

— Ça n'est pas étonnant. Ce salaud et ses complices ont sans doute investi beaucoup d'argent pour l'acheminer à travers l'Europe. Ils avaient probablement déjà un proxénète prêt à déboursier un paquet de fric à la livraison.

— Ça coûte combien, pour eux, une fille de douze ans ?

— Ça dépend. Vingt, trente, jusqu'à cinquante mille livres.

— Je te jure, ça me file des frissons. Mais pourquoi un criminel investirait une telle fortune dans une fille venue de l'étranger ? Ce ne serait pas plus facile d'en enlever une ici, au coin d'une rue ?

— Le problème, de son point de vue, c'est que cette fille aurait une famille et des amis. Son signalement serait diffusé dans les journaux et à la télé. La police pourrait même lancer des recherches à grande échelle. Anna est russe et orpheline. Elle s'est tout simplement volatilisée, et je crains bien que personne ne s'en préoccupe.

Mr Pike émergea de la cabine de douche aménagée au fond de l'abri des instructeurs.

— Merci d'être venu me voir pendant ta pause déjeuner, dit-il en s'asseyant derrière le bureau.

— De rien, répondit James. L'infirmière m'a demandé d'apporter à Bruce son lecteur de DVD et des vêtements propres. J'en ai profité pour faire un saut.

— Comment va-t-il ?

— Il a une vilaine fracture. Ils l'avaient gavé de sédatifs quand je l'ai vu hier soir. Il était complètement dans les vapes.

— Depuis que je travaille ici, c'est la première fois que je vois quelqu'un se blesser aussi sérieusement en tombant dans un filet de sécurité.

— Il n'a vraiment pas eu de chance. Son pied s'est coincé dans un trou minuscule.

— Je voulais te remercier, James. Je n'étais pas complètement convaincu que Kevin réagirait favorablement à la méthode forte. Tu as fait du bon travail.

— Pour être franc, j'ai même peur que les choses ne soient allées un peu trop loin. On dirait qu'il éprouve une sorte de sentiment d'invincibilité.

— Il commence le programme d'entraînement dans trois semaines, sourit Pike. J'aurai cent jours pour lui remettre les idées en place.

L'instructeur observa quelques secondes de silence.

— Je t'ai demandé de passer pour savoir si tu accepterais de me filer d'autres coups de main. J'ai pas mal de recrues en difficulté que je voudrais remettre à niveau. Si tu continues à travailler pour nous, je ferai en sorte que ton emploi du temps soit allégé.

— Je veux bien, mais si ma suspension est levée, je repartirai sans doute en mission.

Mr Pike se dirigea vers la machine à café.

— Tu en veux un ?

— Non merci.

— Ça avance, l'enquête d'Ewart ?

James haussa les épaules.

— Il ne me donne pas beaucoup d'informations. Selon lui, le MI5 lui met des bâtons dans les roues. Ça risque de durer des mois et je

pourrais bien être jugé responsable de la mort des agents à Aerograd.

— Franchement, je ne serais pas surpris, dit Pike. Je connais bien Ewart, crois-moi. On était amis, tous les deux, autrefois. Nos chambres étaient voisines. J'ai bouclé le programme d'entraînement quelques mois avant lui, mais on a fait équipe lors de notre première mission.

— Ah bon ? Je ne vous ai jamais vus échanger un seul mot.

— Logique. Je ne peux plus l'encadrer, cette espèce de faux-cul. Il m'a fait une énorme crasse. On avait treize ans à l'époque. On portait encore le T-shirt gris, et ça commençait à nous taper sur les nerfs. Le problème, c'est que j'étais un peu comme toi : tout ce qui m'intéressait, c'étaient les filles, le rugby et la bagarre ; je détestais le travail scolaire et la paperasse. Du coup, au retour de notre troisième mission, Ewart m'a gentiment proposé de taper mon rapport. Et là, deux jours plus tard, je le vois rappliquer en T-shirt bleu marine. En lisant le document que j'étais censé avoir rédigé, je découvre que cet enfoiré avait présenté les faits de façon à se mettre en avant et à suggérer que j'avais failli tout faire capoter. J'étais vert, mais je ne pouvais pas aller me plaindre à la direction, vu que j'aurais dû avouer que je n'avais pas écrit mon rapport.

James hocha la tête.

— Avec de tels amis, on n'a pas besoin d'ennemis.

— J'ai débarqué dans sa piaule et je lui ai botté le cul du sixième au rez-de-chaussée, mais ma carrière était foutue. Ewart était considéré comme un agent d'élite. Il récoltait les meilleures missions. Moi, j'ai obtenu le T-shirt bleu marine dix-huit mois plus tard, mais on ne m'a jamais estimé à ma juste valeur.

— Comment ça se passe entre vous, maintenant ?

— Ça reste tendu. Zara est une fille super. Quand elle m'a invité au baptême de ses enfants, j'ai mis mon plus beau costume et je me suis comporté poliment. Mais je l'ai toujours en travers de la gorge. Ce type est sournois. À ta place, je me méfierais. Je te parie tout ce que tu veux qu'il ne fera rien pour te disculper. Tout ce qui lui importe, c'est de prouver qu'il n'est pas impliqué dans l'échec de l'opération.

James ne savait trop quoi penser. L'incident auquel Mr Pike faisait référence s'était déroulé quinze ans plus tôt. Ewart n'était plus un adolescent ambitieux, mais un adulte responsable qui occupait de hautes fonctions.

— Je vais te confier quelque chose, dit l'instructeur en tirant un pass plastifié de son portefeuille. Cette carte te donnera accès au centre de contrôle, sans aucune restriction.

— Qu'est-ce que je suis censé faire ?

— Tu pourrais peut-être aller jeter un œil dans le bureau d'Ewart.

James s'empara du pass.

— Je ne sais pas trop...

— Ta carrière à CHERUB est en jeu, petit. Ewart a ruiné la mienne. Ne le laisse pas recommencer.

— Merci, dit James en glissant le pass dans sa poche.

— Sois extrêmement prudent, ajouta Pike. Je pourrais perdre mon boulot si on savait que je t'ai permis d'entrer dans le centre de contrôle. Si tu te fais pincer, je jurerais que je l'ai perdu.

26. Données cellulaires

Le plus jeune résident du centre d'accueil Aldrington était un petit garçon de quatre ans nommé Carl. Il était arrivé la veille, à une heure du matin, vêtu de haillons, la paupière gauche tuméfiée. Il était si sale que les instructeurs avaient dû lui donner un bain avant de le mettre au lit.

Au matin, après une bonne nuit de sommeil, il répondit tant bien que mal aux questions de deux policiers en civil, puis se lança dans l'exploration du foyer. Il trouva Lauren assise dans le sofa de la salle de jeu, une manette PlayStation entre les mains.

Émue par le sort de l'enfant, la jeune fille entreprit de le divertir. Après une bataille de coussins et une course-poursuite à quatre pattes autour du canapé, ils se vêtirent chaudement puis gagnèrent l'aire de jeux située devant le bâtiment.

À l'évidence, Carl n'avait pas eu beaucoup d'occasions de s'amuser au cours de sa brève existence. Il courut du tapecul aux balançoires en passant par le tourniquet, sans cesser de pousser des hurlements incontrôlés.

Lauren l'aidait à se hisser au sommet du toboggan lorsque la sonnerie de son portable retentit. Un numéro inconnu s'afficha sur l'écran.

— Bonjour, tu es l'amie d'Anna ? demanda un homme en russe.

Lauren pouvait entendre un fort bruit de fond. Elle en déduisit que son interlocuteur se trouvait à bord d'une voiture ou d'un train.

— Oui, c'est moi, répondit-elle. Mais elle n'est pas là. Elle est encore au collège.

Elle s'assit au sommet de la rampe métallique. Carl se laissa glisser jusqu'au sol.

— Peu importe, dit l'inconnu. C'est à toi que je veux parler.

— À moi ? Mais pourquoi ?

— Anna est persuadée que nous lui voulons du mal. Je ne sais pas où elle a été chercher ça. Je crois qu'elle est un peu désorientée. Nous sommes sa seule famille. Il faut qu'elle accepte de s'entretenir avec nous.

— C'est bon, je l'ai ! cria un autre homme en anglais, à quelque

distance du téléphone.

— Désolé de t'avoir dérangée, lâcha son complice, manifestement pressé de mettre un terme à la communication. Il faut que je te laisse. Je rappellerai plus tard.

— Descends, lança Carl, planté en bas du toboggan.

Lauren glissa jusqu'à lui. Son mobile sonna de nouveau au moment où ses baskets touchaient le sable.

— On a un *énorme* problème, dit John, visiblement affolé. Ton appel a été tracé. Le type a raccroché juste après avoir intercepté tes données cellulaires.

— Tu veux dire qu'ils savent où je me trouve ?

— En tout cas, ils ont identifié l'antenne-relais la plus proche, ce qui leur indique une zone de deux kilomètres de rayon. C'est un peu moins efficace que le système de triangulation que nous utilisons pour repérer les mobiles.

Le petit garçon rebondissait joyeusement sur les genoux de Lauren. Elle lui caressa machinalement les cheveux.

— Tu peux jouer tout seul une minute, Carl ?

— Tu es avec qui ? demanda John.

— Un gamin du centre. Comment ils ont réussi à tracer mon appel ?

— Sans doute grâce à une application *online*. Ces programmes permettent aux parents de localiser leurs enfants, mais un pirate informatique un peu débrouillard peut facilement contourner les procédures d'identification.

— Mais comment ils comptent nous retrouver sur un rayon de deux kilomètres ?

— Ils savent que vous vous trouvez dans un foyer, expliqua John. Dès qu'ils consulteront les renseignements, ils tomberont sur le centre Aldrington.

— Tu crois qu'ils vont venir chercher Anna ?

— J'en suis convaincu.

Lauren consulta sa montre.

— Elle sera ici dans moins d'une demi-heure.

— A23.

— Pardon ?

— La salle de contrôle du campus est en train de tracer le

portable avec lequel ils t'ont appelée. Ils ont parcouru deux kilomètres en deux minutes. Ils se trouvent forcément sur la voie rapide en direction de Brighton.

— Si proche, déjà ?

— Ils savent où le bateau d'Anna s'est échoué. Ils ont estimé qu'elle avait dû être placée dans un centre d'accueil des environs.

— Ils seront là dans combien de temps ?

— Quinze à vingt minutes, en fonction de la circulation.

— À ton avis, comment ils comptent procéder ?

— L'enlever à l'intérieur du foyer serait trop risqué. Je pense qu'ils tenteront de la kidnapper sur le chemin de l'arrêt de bus. Reste à savoir s'ils comptent passer à l'action ce soir ou demain matin. Oh, la voiture s'est déplacée d'un kilomètre à l'ouest. Ils se sont engagés sur l'A27, et je peux te dire qu'ils ne traînent pas.

— Tu ne peux pas faire appel à la police ?

— Ce serait courir le risque de faire exploser notre couverture. Je vais faire en sorte qu'Anna soit placée dès demain dans un autre foyer et demander à une équipe de surveillance de se poster devant le centre. Mais si les trafiquants décident d'agir immédiatement, son sort est entre nos mains.

Consciente qu'il lui fallait prendre des mesures immédiates pour assurer la sécurité de sa camarade, Lauren se précipita vers le bâtiment.

— Carl, il faut qu'on rentre ! lança-t-elle.

Sourde aux hurlements de frustration de l'enfant, elle traversa la cuisine puis s'engagea dans l'escalier menant à sa chambre.

— Où es-tu, John ? demanda-t-elle.

— Je sors du *Bed & Breakfast*, dit John. Je serai devant chez toi dans dix minutes.

Elle ferma la porte, sortit sa valise de l'armoire, en tira une pile de vêtements puis explora le contenu du double fond. Elle glissa une bombe lacrymogène dans la poche de son blouson, baissa son legging et fixa un petit poignard à sa cuisse à l'aide d'un ruban en caoutchouc.

À ce moment précis, Ronald, l'un des éducateurs, fit irruption dans la chambre en s'éclaircissant bruyamment la gorge. Prise de panique, Lauren réajusta son pantalon à la hâte.

— On ne vous a jamais appris à frapper avant d'entrer ? lança-t-elle. Je suis en train de me changer.

— Qu'est-ce qui se passe avec Carl ? demanda le jeune homme.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez.

— Tu l'as laissé tout seul à l'extérieur. Je te signale que la nuit est en train de tomber.

— Oh. Je pensais qu'il était rentré.

— Il est trop petit pour atteindre la poignée de la porte.

— Désolée. Je n'y ai pas pensé.

— La vérité, c'est que tu l'as abandonné dès que tu as commencé à t'ennuyer. Ce n'est pas une façon responsable de traiter un enfant de cet âge, surtout avec les difficultés qu'il traverse en ce moment.

— Je suis désolée, répéta Lauren en pointant son téléphone posé sur le lit. J'ai reçu un coup de fil de ma meilleure amie. J'étais tellement contente que j'ai oublié tout le reste.

— En tout cas, ne t'avise pas de recommencer.

Dès que Ronald eut quitté la pièce, elle s'empara de son téléphone. John était toujours en ligne.

— Je vais aller attendre Anna au bout de la rue, près de l'arrêt de bus, dit-elle. Il faut que je l'intercepte avant qu'elle retourne au centre. Je lui proposerai d'aller boire un coup au *McDo*, ou un truc dans ce goût-là.

Quelques minutes plus tard, John se gara devant la porte principale du centre Aldrington.

Au même moment, Lauren, postée à l'angle d'une ruelle entre l'arrêt de bus et le foyer, scrutait la foule des élèves en uniforme qui remontaient la rue principale balayée par le vent glacial.

À quatre heures moins dix, elle vit Anna descendre d'un bus à impériale.

— Salut, lança-t-elle. Tu es en retard. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— J'avais un cours d'anglais individuel. Pourquoi tu es venue m'attendre ? Il fait un froid de canard.

— J'ai reçu un nouvel appel de nos amis russes, expliqua Lauren. Apparemment, ils savent où on vit. Ils ont dit qu'ils allaient venir te chercher.

Anna blêmit.

— C'est une blague ? s'étrangla-t-elle en jetant un regard circulaire. Comment ont-ils su ?

— Aucune idée, mentit Lauren.

— Tu n'as rien dit à personne, hein ?

— Non, je le jure. Mais je commence à avoir la trouille. Je crois qu'on devrait prévenir la police ou les éducateurs. Si ça se trouve, les Russes nous attendent devant la porte du centre, en ce moment même.

— Qu'est-ce qu'on va faire ?

— En tout cas, mieux vaut ne pas rester dans la rue. J'ai vingt livres sur moi. Trouvons-nous un endroit chauffé où on pourra discuter de tout ça à tête reposée.

Le téléphone de Lauren sonna à nouveau.

— Fais comme si tu parlais à ta meilleure amie, dit John.

— Eh ! salut, Bethany, lança-t-elle. Comment ça va ?

— Rien de nouveau devant le centre. Le signal indique qu'ils se trouvent dans un rayon de trois cents mètres. Rendez-vous au salon de thé du coin. Je me ferai passer pour un fonctionnaire des services sociaux, comme dimanche matin. Dès que je me pointe, tu avoues à Anna que tu as flippé et que tu m'as tout raconté. Je lui dirai qu'on est prêts à lui offrir la citoyenneté britannique et une protection policière si elle nous dit tout ce qu'elle sait.

— Tu peux vraiment faire ça ?

— J'ai parlé à Zara. Elle pense qu'il vaut mieux entamer une procédure de recrutement à CHERUB. Au bout d'un ou deux mois, on rejettera sa candidature et elle suivra automatiquement le circuit classique de l'adoption.

— Tu ne peux vraiment pas la garder ? demanda Lauren, convaincue qu'Anna ne pouvait saisir le sens de ses propos.

— J'ai envisagé cette possibilité, mais elle a déjà douze ans, elle maîtrise mal l'anglais, et rien n'indique qu'elle dispose des qualités physiques requises. Le temps de la remettre à niveau et de la préparer pour le programme d'entraînement, elle sera trop vieille pour recevoir l'accréditation.

— C'est trop bête. J'aurais adoré venir à ta fête.

— Je ne trouverai jamais de place pour me garer dans la rue principale, alors je vais vous rejoindre à pied. Je porte un flingue, juste au cas où vous tomberiez sur ces salauds.

— OK, je t'enverrai une carte. À plus, bisou.

Sur ces mots, elle glissa le téléphone dans sa poche.

— C'était qui ? demanda Anna.

— Une copine, répondit Lauren en russe. Elle voulait m'inviter à son anniversaire, mais elle n'avait pas réalisé que je vivais loin de chez elle, maintenant.

— C'est dommage.

Lauren désigna la vitrine du salon de thé situé sur le trottoir opposé.

— Viens, on va aller ici, ils font des super gâteaux.

Au moment où elles s'engageaient sur le passage piéton, une vieille berline Toyota s'immobilisa à leur niveau dans un crissement de pneus. Lauren aperçut deux hommes robustes derrière le pare-brise.

— Cours ! cria-t-elle.

Anna resta pétrifiée. Le passager ouvrit la portière et posa un pied dans le caniveau.

Réalisant que sa camarade ne parviendrait pas à échapper à ses ravisseurs, Lauren passa à l'offensive. Elle fonça tête baissée vers l'inconnu et lui lança un coup de pied à l'entrejambe. Tandis que sa victime se pliait en deux, elle le frappa au plexus solaire puis referma violemment la portière sur son bras.

Le conducteur jaillit du véhicule, saisit Anna par l'épaule et s'adressa à Lauren en anglais :

— Eh, petite !

Lorsqu'elle se retourna, cette dernière vit la lame crantée d'un couteau de chasse posée sur la gorge de sa camarade.

— Monte dans la bagnole ou je lui tranche la gorge.

Lauren chercha vainement John du regard.

— Lâchez cette fille ! hurla une femme depuis le trottoir opposé.

Une mère de famille encombrée d'un landau, téléphone mobile à l'oreille, s'entretenait déjà avec le standard de la police.

Lauren sentit le contact glacé d'un canon contre sa tempe.

— Petite salope ! cracha l'homme qu'elle avait corrigé, le visage en sang.

Il la saisit par le revers de la veste, la poussa à l'intérieur de la voiture et lui cogna la tête contre la portière à plusieurs reprises.

— Toi, tu vas regretter de t'en être prise à moi ! gronda-t-il. Je vais te montrer qui est le patron dès qu'on sera arrivés à la maison.

Anna, elle, fut forcée de s'asseoir à la gauche du conducteur. Celui-ci claqua la portière et relâcha le frein à main.

— Putain, Keith, qu'est-ce qui s'est passé ? cria-t-il tandis que le véhicule prenait de la vitesse. On était censés agir discrètement.

— Cette folle m'a sauté dessus.

— Abby va piquer sa crise. Au moins six témoins ont assisté à l'enlèvement. On va pas tarder à avoir tous les flics de la région au cul. Je te parie qu'on va faire la une des journaux.

— Eh, t'en prends pas à moi, Roman. Tu avais parlé d'une gamine de douze ans. Tu n'avais pas précisé qu'elle se baladait avec la petite sœur de Bruce Lee.

— Tu crois qu'ils ont relevé notre plaque d'immatriculation ?

— Ça ne fait aucun doute. On s'est arrêtés plus d'une minute.

— Il faut qu'on change de caisse le plus vite possible.

— Appelle qui tu sais, il nous arrangera le coup en moins de deux.

Tandis que les deux criminels discutaient, Lauren glissa discrètement une main dans son manteau. Son téléphone mobile s'y trouvait toujours. John était encore en mesure de la localiser, mais elle savait que les kidnappeurs la fouilleraient et lui confisqueraient l'appareil dès qu'ils auraient retrouvé leur lucidité. Elle attendit que Keith se tourne vers la fenêtre pour le sortir de sa poche et le glisser en douce dans sa culotte, là où une simple palpation ne leur permettrait pas de le dénicher.

27. Petit bonus

Kerry posa deux mugs de chocolat chaud sur sa table de nuit et y dispersa le contenu d'un sachet de mini-Marshmallows. Elle s'assit sur le lit, posa un baiser sur les lèvres de James puis fit courir ses doigts le long de la cicatrice au-dessus de son œil gauche.

— J'aime bien, finalement, dit-elle. Ça a un petit côté Harry Potter. Comment s'est passé ton rendez-vous avec Pike ?

— Disons que c'était plutôt surprenant, dit James en sortant le pass de sa poche. Il m'a donné ça.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Kerry.

James lui raconta son entrevue avec l'instructeur en chef dans les moindres détails. Il insista sur les révélations relatives au comportement d'Ewart Asker.

— Alors, conclut-il, qu'est-ce que tu en dis ?

La jeune fille haussa les épaules.

— Je pense que cette embrouille date d'il y a dix-sept ans et que Pike est extrêmement rancunier.

— Tu crois que je devrais jeter un œil au bureau d'Ewart ?

— Le centre de contrôle est protégé par des dispositifs de sécurité hyper sophistiqués.

— Oui, théoriquement, mais le système d'accès biométrique n'a jamais fonctionné. Ils ont fini par le remplacer par un système de cartes magnétiques. Le campus est suffisamment bien gardé comme ça.

— Quel effet t'a fait Ewart, la dernière fois que tu l'as vu ?

— Il avait l'air honnête, mais depuis, j'ai réfléchi et...

— Comme quoi, il n'est jamais trop tard, lança Kerry.

— Attends, je parle sérieusement, là... Tu te rappelles, il y a deux ans, quand Nicole a sniffé de la cocaïne, pendant la mission de Thornton⁽²⁾ ? Ewart était comme un dingue, avec ses tests de dépistage. On aurait dit qu'il voulait tous nous virer. Finalement, quand je repense à tous les autres accrochages que j'ai eus avec lui, je suis d'accord avec Pike : il ne lèverait pas le petit doigt pour nous sortir de la merde.

— Ewart est strict, c'est clair. Il ne tolère pas le moindre écart, mais rien ne te permet d'affirmer qu'il est malhonnête.

James fit tourner la carte magnétique entre ses doigts.

— J'aimerais quand même bien savoir comment se passe l'enquête interne. Je suis certain qu'il me cache des informations.

— Tu es déjà sur le fil du rasoir. Si tu te fais attraper en train de fouiner dans le centre de contrôle, tu peux faire tes bagages et organiser ta tournée d'adieux.

— Je sais bien, mais si Pike a vu juste, ça ne changera pas grand-chose.

— Tu te bases sur une vieille querelle qui ne te concerne pas. Je comprendrais que tu prennes des risques si tu détenais des informations solides, mais là, ça me paraît totalement irresponsable.

— Pike a toujours joué franc-jeu avec nous. Je te rappelle qu'il s'est rangé de notre côté quand Large a commencé à harceler Lauren.

— Il est réglo, je ne dis pas le contraire.

— C'est ça qui me pousse à tirer cette affaire au clair... J'ai besoin d'un complice pour couvrir mes arrières, et j'aimerais vraiment que tu m'accompagnes.

— N'y pense même pas, James. Les risques sont trop importants.

— Kerry, j'ai vraiment besoin de ton aide sur ce coup-là.

— Si tu soupçonnes Ewart d'essayer de te rouler, parles-en à Meryl ou adresse-toi à un membre du comité d'éthique.

— Je n'ai pas d'éléments concrets à leur présenter. C'est un malin, il s'en tirera sans problème. Et puis, il faut voir les choses en face, il est marié avec la directrice.

— Au fond, je crois que cette rumeur concernant Ewart n'est qu'un prétexte. La vérité, c'est que tu es sous pression et que tu ne supportes plus d'être tenu à l'écart de l'enquête. C'est de la curiosité maladive, James.

— OK, comme tu voudras. Si tu ne veux pas m'aider, je demanderai à Kyle.

— Il est parti en mission ce matin.

— Shak, alors.

— À l'entraînement.

James passa ses camarades en revue : Callum, Connor et Lauren se trouvaient en opération à l'extérieur du campus, Bruce à l'infirmerie avec une jambe cassée.

— S'il te plaît, Kerry, implora-t-il. Je n'ai que toi.

Elle le saisit par les épaules.

— Je t'en supplie, ne fais pas ça. Je sais que tu es mort d'inquiétude, mais tu vas aggraver ta situation. En plus, tu n'as aucune garantie de découvrir les informations que tu recherches dans le bureau d'Ewart.

James poussa un profond soupir.

— Ouais, je crois que tu as raison. Je vais rendre cette carte à Pike. Je lui dirai que je n'ai rien trouvé.

— Tu ne peux pas savoir comme je me sens soulagée, dit Kerry en passant ses jambes autour de la taille de son petit ami.

James remonta le T-shirt de sa petite amie et posa un baiser sur son ventre.

— Finalement, j'adore ta cicatrice et ton nez tordu, gloussa-t-elle. J'ai l'impression de sortir avec un tueur à gages.

Le conducteur s'engagea dans une allée déserte et se gara le long du trottoir où les attendait un jeune homme d'une vingtaine d'années. Il lui remit les clés de la Toyota en échange d'un autre trousseau.

— C'est la Nissan Micra de ma grand-mère, dit l'inconnu en désignant un véhicule stationné à quelques mètres. La foutez pas en l'air.

— T'as rien trouvé de mieux ?

— Je n'ai eu que quinze minutes pour trouver une caisse de remplacement, Roman.

Le conducteur lui adressa une tape amicale sur la joue.

— Je comprends. Tu nous sauves la vie. Garde la Toyota planquée jusqu'à ce que la nuit tombe, puis brûle-la dans un endroit discret.

Le jeune homme considéra longuement les captives.

— Dis donc, Keith, lança-t-il au kidnappeur assis sur la banquette arrière, tu les choisis de plus en plus jeunes. Qu'est-ce qui est arrivé à ton nez ?

— Occupe-toi de tes oignons, répliqua l'homme en tirant brutalement Lauren de la voiture. Tout ce que je peux te dire, c'est que celle qui m'a fait ça va passer une nuit agitée.

Les trafiquants et les fillettes prirent place à bord de la Nissan puis se remirent en route. Keith posa une main sur le genou de Lauren.

— Nous avons un acheteur pour la princesse à l'avant, chuchota-t-il. Toi, tu es mon petit bonus.

Sur ces mots, il posa un baiser humide sur sa joue. Lauren réprima un frisson de dégoût.

— Détends-toi, ma chérie, poursuivit Keith. Je n'ai pas droit à un sourire ? Allez quoi, juste un tout petit...

Elle se tourna vers la fenêtre et passa calmement en revue les tourments qu'elle infligerait à son agresseur dès qu'elle aurait l'occasion de se servir du poignard dissimulé dans son legging.

28. Un compte à régler

Tandis que la voiture s'enfonçait dans les faubourgs de Londres, Lauren était anxieuse mais pas réellement effrayée. Elle avait connu des situations bien plus périlleuses au cours de sa carrière à CHERUB, et elle était convaincue que John traçait le signal de son portable. Sans doute attendait-il que les kidnappeurs rejoignent leurs complices avant de procéder au coup de filet.

Anna, elle, était sous le choc. Son regard était vide, ses yeux rougis, ses lèvres blafardes. Lauren aurait voulu poser une main sur son épaule et lui murmurer des paroles rassurantes, mais elle redoutait la réaction de Keith.

Craignant de provoquer un accident, elle renonça à se rendre maître de ses agresseurs tant que le véhicule restait en mouvement. Cependant, elle devait passer à l'action avant d'être conduite dans un bâtiment clos en présence d'autres criminels. Elle décida qu'elle tirerait son couteau dès que la voiture s'immobiliserait, s'emparerait de l'arme de Keith, puis prendrait la fuite en compagnie d'Anna.

La Nissan franchit un portail automatique situé à l'arrière d'un entrepôt dont la construction devait remonter à la reine Victoria. Lauren considéra d'un œil sombre le mur d'enceinte hérissé de barbelés et les innombrables caméras de surveillance suspendues à des appliques métalliques. Ce dispositif de sécurité réduisait à néant ses projets d'évasion. Elle avait toujours la possibilité de désarmer Keith, mais elle n'avait pas la moindre idée de la façon dont elle pourrait s'échapper. Elle courait le risque d'être confrontée à d'autres complices et contrainte d'échanger des coups de feu, une solution qu'elle était déterminée à repousser tant que sa propre vie ne serait pas en jeu.

Roman se gara devant l'entrée de service du bâtiment.

— À l'intérieur, vite ! gronda Keith en tirant Lauren du véhicule.

La construction de briques rouges avait été fraîchement ravalée et équipée de fenêtres à double vitrage. Lauren et Anna franchirent une porte blindée, leurs ravisseurs sur les talons, puis pénétrèrent dans un couloir au sol recouvert de parquet. Elles avancèrent jusqu'à une remise où étaient entreposés des caisses de bouteilles et des fûts de bière. Quelques notes de musique techno parvinrent à leurs oreilles. En jetant un coup d'œil par une porte entrebâillée, Lauren eut une

vision furtive d'un bar bondé de clients.

Elles s'engagèrent dans l'escalier métallique qui menait au premier étage. Lorsqu'elles atteignirent le palier, une femme de grande taille, vêtue d'une robe rouge et de Converse usées jusqu'à la corde, jaillit d'un bureau.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? gronda-t-elle en désignant Lauren d'un hochement de tête.

— C'est la fille du téléphone, expliqua Roman. On a été obligés de l'embarquer.

— Vous vous rendez compte de ce que ça implique ? Tout le monde se fout qu'une Russe disparaisse d'un foyer pour jeunes. Mais là, vous enlevez *deux* filles, *en pleine rue, au beau milieu de l'après-midi*. Les flics ne vont pas lâcher l'affaire, croyez-moi !

— Panique pas, Abby, dit Roman. Ils n'ont aucun moyen de remonter jusqu'à nous. Nicky a organisé un échange de bagnoles.

— Bien joué. Je suppose qu'il va être obligé de faire cramer la Toyota et je vais encore en être de ma poche. En tout cas, on ne va pas pouvoir les garder très longtemps, ces deux-là. Pour le moment, emmenez-les en haut, assurez-vous que les clients ne les voient pas et enfermez-les dans des chambres séparées.

Keith saisit Lauren par le bras pour l'entraîner vers l'extrémité du couloir. En passant devant le bureau d'Abby, la jeune fille aperçut un mur d'écrans qui permettait de surveiller chaque recoin du bar et du night-club désert.

Soudain, la femme lui donna une claque sur les fesses et demanda :

— Qu'est-ce que c'est que cette bosse ?

Il était vain de nier l'évidence.

— Mon portable, répondit Lauren en sortant l'appareil de son legging.

Abby jeta un œil noir à ses complices.

— Vous ne les avez pas fouillées ?

Roman et Keith baissèrent la tête comme des enfants pris en faute par leur mère.

— Bande d'incapables ! hurla-t-elle en s'emparant du mobile. Vous ne savez pas que la police est capable de tracer les GSM ? Vous avez combien de neurones, à vous deux ?

Elle ôta la batterie, puis fracassa le téléphone sur le sol.

— Si les flics ont eu le temps d'obtenir son numéro, on est dans la merde jusqu'au cou. Qu'est-ce que vous attendez pour les fouiller ?

— Les mains en l'air, ordonna Roman à Lauren avant d'inspecter le contenu de ses poches.

Il y trouva la bombe de gaz lacrymogène et le petit couteau suisse accroché à son porte-clés, mais pas le poignard attaché à sa cuisse.

— Pourquoi tu as ça sur toi, à ton âge ? demanda Abby en ôtant le capuchon du pulvérisateur. En plus, ces machins-là sont interdits en Angleterre.

— Il y avait pas mal d'agressions, dans la cité où je vivais. C'est un copain qui me l'a rapportée de ses vacances aux États-Unis.

Sans crier gare, Abby brandit la bombe devant les yeux de Roman et enfonça le bouton presseur. Les agents de CHERUB recevaient en dotation un gaz ultrapuissant capable de neutraliser les mammifères les plus robustes, comme les ours ou les grands fauves. Roman poussa un hurlement de douleur. Atteints par les vapeurs toxiques, Keith, la femme et les deux jeunes filles se mirent à larmoyer.

— Ça arrache, ce truc, sourit Abby avant de jeter le pulvérisateur dans son bureau. Allez, hors de ma vue, vous quatre.

Keith marcha jusqu'à la porte blindée située au bout du couloir, enfonça le bouton d'un interphone, s'identifia puis fit signe à Anna et Lauren de le suivre. Elles pénétrèrent dans une salle de réception où flottait une désagréable odeur de tabac froid.

Un videur en costume noir, avachi dans un fauteuil de cuir, ne quittait pas des yeux les nouveaux venus. Six filles à peine sorties de l'adolescence étaient étendues sur des sofas modulables devant une table basse encombrée de vieux magazines et de cartons de nourriture chinoise à emporter. Elles portaient des nuisettes de soie et des chaussures à talons hauts.

Une affichette était placardée sur le mur du fond, derrière un comptoir : *toutes les transactions par carte bancaire apparaîtront sur votre relevé sous le nom Pizzeria North Lane.*

— Eh ben, vous êtes pas beaux à voir, les mecs, dit la réceptionniste en contemplant le nez sanglant de Keith et les yeux rouges de Roman.

— Toi, la grosse, t'as pas été belle à voir depuis 1956, alors ferme ta gueule, OK ? répliqua ce dernier. Trouve-nous deux chambres isolées à l'étage, et ne fais pas entrer de clients tant qu'on ne t'aura

pas donné l'autorisation.

Lorsque la femme lui eut remis les deux clés, il conduisit Anna et Lauren dans un escalier en colimaçon puis dans un couloir aux murs de contreplaqué percés de dix portes équipées de cadenas.

Keith poussa Lauren dans la chambre située au fond du passage et verrouilla la porte derrière elle.

C'était un espace aveugle de trois mètres carrés, meublé d'un lit garni de draps jetables. Une ampoule basse consommation pendait au plafond. Un rideau en plastique dissimulait une cabine de douche au carrelage rongé par la moisissure, un lavabo taché de sang, un porte-serviettes et des toilettes dépourvues de lunette.

Lauren s'assit sur le lit. La pièce lui donnait la chair de poule. Elle évoquait les moments atroces que d'innombrables jeunes filles y avaient vécus, livrées aux caprices de parfaits inconnus : les douches prises à la hâte, les giclées de désodorisant, les draps changés avant la venue d'un nouveau « client » ; les coups reçus lorsque le maître des lieux était mécontent, le sang coulant dans le lavabo ; l'horreur, bien réelle, qu'aucun film d'épouvante n'aurait pu suggérer.

Lauren ne pouvait pas se permettre de fléchir. John Jones et une équipe d'assaut de la police s'apprêtaient sans doute à investir les lieux, mais ce raid dans un bâtiment clos exigeait un minimum de préparation. Elle était déterminée à tout mettre en œuvre pour s'évader et mettre Anna à l'abri.

Elle entendit des pas dans le couloir, puis le cliquetis d'une clé dans la serrure du cadenas. Keith, l'œil injecté de sang, déboula dans la cellule.

— On a un compte à régler, toi et moi ! lança-t-il d'une voix moqueuse.

Lauren remarqua aussitôt qu'il ne portait pas la veste où il avait rangé son arme.

— Si tu ne fais pas exactement ce que je te demande, poursuivit-il avec un sourire satisfait, je te tabasse à mort. Allez, enlève-moi tout ça.

— Tout quoi ? demanda Lauren, feignant de ne pas comprendre ce qu'exigeait son agresseur.

— Fous-toi à poil, précisa Keith en déboutonnant sa chemise ensanglantée. Tu peux crier tant que tu veux, ma chérie. Ici, personne ne viendra à ton secours.

— Sale pervers. Tu me donnes envie de vomir.

— Je te conseille de changer de ton. Je suis un adulte, tu n'es

qu'une morveuse. Je ferai de toi ce dont j'ai envie. Tu ne pourras t'en prendre qu'à toi-même si je dois te faire mal pour que tu obéisses.

Keith ôta ses Reebok.

— Ta mère doit être *drôlement* fière de toi ! lança Lauren.

Ulcéré par cette provocation, l'homme se précipita sur elle et la saisit par le cou. Elle glissa une main dans son legging, saisit le poignard et le lui planta profondément dans l'aine.

Keith émit un râle effroyable. Il posa la main sur la poignée ensanglantée de l'arme et tenta vainement de la retirer. Saisi d'un spasme, il attrapa sa victime par les cheveux et tira de toutes ses forces. Au supplice, Lauren lui décocha un crochet fulgurant dans la mâchoire. Sans lâcher prise, il tituba en arrière et s'écroula sur le lit.

— Lâche-moi ! hurla Lauren en posant un genou sur sa blessure.

Dès qu'elle sentit ses doigts se desserrer, elle se dégagea vivement et constata qu'elle était couverte de sang.

Elle n'était pas d'un naturel violent, mais Keith lui inspirait une haine farouche. Elle brûlait de venger toutes celles qui, avant elle, avaient subi ses agissements criminels sans pouvoir se défendre.

— Enfoiré de pédophile, gronda-t-elle en regardant grossir la tache noire entre les cuisses de son ennemi. Tu as de la chance que je ne t'étrangle pas.

29. Souvenirs d'Aerograd

James devait en avoir le cœur net. Lorsqu'il avait compris que Kerry ne lui prêterait pas assistance, il avait prétendu se ranger à son avis afin d'éviter une énième dispute. En outre, l'idée de se retrouver une fois de plus privé de câlin lui était insupportable.

Il décida de mener sa perquisition clandestine à six heures du soir, lorsque tous les membres du personnel auraient quitté le centre de contrôle. S'il se faisait pincer, il affirmerait avoir trouvé la porte ouverte. Il n'aurait aucun mal à persuader son interlocuteur qu'il souhaitait s'entretenir avec Ewart, pourvu qu'on ne le surprenne pas le nez plongé dans un dossier confidentiel.

Il quitta le bâtiment principal sous une bruine glaciale. Soucieux de ne pas attirer l'attention des employés du poste de surveillance vidéo, il adopta le pas tranquille des agents qui déambulaient dans le parc du campus et se dirigea vers le centre de contrôle.

Il glissa la carte dans le lecteur puis rejoignit le couloir incurvé qui menait au bureau d'Ewart. D'ordinaire, ce dernier quittait le centre à dix-sept heures trente pour aller chercher ses enfants à la crèche, mais il préféra frapper trois coups avant de pousser la porte.

Il commença par inspecter la paperasse dispersée sur le bureau. Il y trouva des devis, des billets d'avion, une liste de baby-sitters, une facture de vétérinaire concernant Boulette, le chien des Asker, et divers documents relatifs à la préparation d'une mission à Taïwan.

Il jeta un regard circulaire à la pièce et remarqua une haute pile de papiers sur la table basse, devant le canapé. Sa photo était posée au sommet. C'était le cliché pris le jour de son arrivée à CHERUB. Il resta saisi de constater à quel point il avait changé. Il reconnaissait à peine ce visage joufflu et innocent, alors épargné par l'acné juvénile.

Il souleva la photo et découvrit une chemise cartonnée de dix centimètres d'épaisseur portant l'inscription :

JAMES ADAMS
DOSSIER CONFIDENTIEL

Il y trouva ses bulletins scolaires depuis le CP ; un rapport rédigé par Mr Large à l'issue du programme d'entraînement ; une collection

de formulaires de sanction disciplinaire ; des photos de surveillance de Ron Onions, le père de Lauren ; le rapport d'autopsie de sa mère concluant à un *« infarctus causé par l'interaction alcool + anti-inflammatoires, associée à une obésité morbide »* ; un mémo concernant le box qu'elle lui avait légué. James brûlait de consulter l'intégralité du dossier et de connaître le jugement que portaient sur lui les autorités de CHERUB, mais il devait se concentrer sur son objectif.

À en juger par la taille de la pile de papiers, Ewart ne semblait pas avoir pris l'enquête interne à la légère. James découvrit des photos des corps ensanglantés de Boris et d'Isla prises à la morgue d'Aerograd. La femme avait reçu une balle en plein visage. Seules sa robe de soirée et sa montre permettaient de l'identifier.

Il découvrit une note concernant Lord Hilton, président de Hilton Aerospace et partenaire commercial privilégié de Denis Obidin. Lord Hilton, un riche industriel, apparaissait fréquemment à la télévision. Malgré son désintérêt pour l'économie, James se souvenait de son visage et des sourcils broussailleux qui barraient son front d'une tempe à l'autre. Une aubaine pour les caricaturistes.

Le contenu du dossier suivant lui fit l'effet d'un coup de poing : cinq clichés noir et blanc extraits de la vidéo de surveillance que lui avait présentée Eric Partridge à Aerograd ; des agrandissements annotés montrant clairement Boris et Isla en train d'assassiner Denis Obidin ; un fax provenant d'un service scientifique de la police britannique.

Ewart,

J'ai passé des heures à étudier la vidéo image par image. J'ai comparé les expressions faciales et les éléments biomécaniques (démarches, mouvements et attitudes) avec les vidéos de surveillance de Boris et Isla prises au quartier général du MI5.

Compte tenu des possibilités qu'offrent aujourd'hui les technologies 3D, je ne peux pas garantir que ce film est authentique, mais s'il s'agit d'un faux, il dépasse de très loin ce dont nous sommes capables.

À titre personnel, j'ai la conviction qu'il n'a pas été retouché.

Rod Harper

Police métropolitaine,

département audiovisuel médico-légal.

En déchiffrant l'en-tête du document, James découvrit qu'il avait été adressé à Ewart huit jours plus tôt. Pourtant, lors de leur dernière rencontre, ce dernier lui avait affirmé qu'il éprouvait les pires difficultés à se faire remettre la vidéo par les officiels de la CIA.

— Sale fils de pute, gronda-t-il.

Il sentit la nausée l'envahir. CHERUB était toute sa vie. Après la mort de sa mère, il y avait trouvé un foyer, des amis, une école. Kerry avait vu juste. Avant d'être confronté à ces preuves accablantes, il n'avait pas sérieusement cru Ewart capable de le trahir. Il n'avait cherché qu'à connaître l'état d'avancement de l'enquête interne, et avait pris les confidences de Pike pour prétexte.

Les mains tremblantes, il feuilleta frénétiquement les documents. La pile rassemblait des milliers de pages.

La nuit ne lui suffirait pas à se faire une idée précise de ce qui se tramait.

Il avait désespérément besoin d'aide, mais à qui pouvait-il désormais se fier ?

Ewart était marié à la directrice. Malgré la sympathie qu'il éprouvait à l'égard de Zara, James ne pouvait pas écarter l'hypothèse d'une complicité entre les deux époux.

Restaient les membres du comité d'éthique, des juristes et des policiers à la retraite, pour la plupart, qui ne résidaient pas au campus. Même s'il parvenait à entrer en contact avec l'un d'eux, il craignait que sa parole ne pèse pas lourd face à celle d'un contrôleur de mission.

James estima que la solution la plus réaliste consistait à photocopier les preuves les plus flagrantes puis les remettre à Pike ou à Meryl.

Soudain, on frappa à la porte.

Son cœur fit un bond dans sa poitrine. Il reposa maladroitement le dossier contenant les photos du meurtre. La pile de papiers s'effondra sur la moquette.

La poignée s'abaissa, puis la porte pivota lentement sur ses gonds.

30. Révolution

Lauren ouvrit la porte de la chambre, s'empara du cadenas et traversa le couloir désert. Deux caméras de surveillance étaient braquées dans sa direction. En outre, les cloisons de bois qui séparaient les cellules étaient si fines que son empoignade avec Keith n'avait pu rester inaperçue. Désormais, chaque seconde comptait.

— Tu vas bien ? cria-t-elle en examinant le cadenas qui retenait Anna prisonnière dans la pièce opposée.

— C'était quoi, ce bruit ? demanda la jeune fille.

— J'ai neutralisé Keith. Écarte-toi de la porte.

Lauren se cramponna à l'encadrement et frappa des deux talons contre le panneau. Une fente parcourut l'hubrisserie du sol au plafond. À la deuxième tentative, elle parvint à pratiquer une large brèche. Aussitôt, sa camarade se faufila à l'extérieur.

Des pas résonnèrent dans l'escalier en colimaçon, et le videur qu'elles avaient aperçu dans la salle d'attente apparut sur le palier. Au même instant, quatre filles et un homme d'une quarantaine d'années au regard fiévreux quittèrent leur chambre, curieux de connaître l'origine du tumulte.

Lauren dissimula le cadenas derrière son dos et courut vers le gorille. Sa silhouette et ses traits marqués suggéraient qu'il s'agissait d'un ancien militaire de carrière ou d'un boxeur à la retraite. En dépit de l'entraînement qu'elle avait reçu, seule une attaque – surprise pouvait lui permettre de l'emporter.

— Eh, où est-ce que tu vas, toi ? lança l'homme avec un sourire confiant. Retourne dans ta chambre immédiatement avant que je t'en colle une.

Dès qu'elle se trouva au contact, Lauren lui assena un formidable coup de cadenas au visage. Le vigile tituba, une main plaquée sur sa joue blessée. Elle enchaîna par un *mawachigeri* dans les côtes, puis étendit son adversaire d'un ultime direct à l'arrière du crâne. Les trois jeunes filles qui assistaient à la scène poussèrent des cris perçants.

— Suivez-moi, leur lança Lauren d'un ton assuré, avant de s'engager dans l'escalier.

En vérité, elle n'en menait pas large. Elle était terrifiée à l'idée de se retrouver confrontée à un membre du gang brandissant une

arme à feu avec, pour tout moyen de défense, son coup-de-poing américain improvisé.

Anna lui emboîta le pas, suivie de près par les quatre filles.

Parvenue en bas des marches, Lauren jeta un œil à la salle d'attente. Le canapé où patientaient les prisonnières de la maison de passe se trouvait hors de son champ de vision, mais elle pouvait apercevoir la réceptionniste, le fauteuil du vigile et la veste de Keith suspendue à une patère.

— Tu vois le portemanteau ? chuchota-t-elle à Anna.

Celle-ci hocha la tête.

— Je vais m'occuper de la vieille. Toi, pendant ce temps, va attraper l'arme qui se trouve dans cette veste.

Sur ces mots, elle fit irruption dans la pièce. La réceptionniste bondit de son tabouret et pointa l'index vers l'escalier.

— Tu ferais mieux de remonter là-haut si tu ne veux pas avoir de gros ennuis ! aboya-t-elle.

Les filles étendues sur le sofa observèrent un silence interdit. Lauren se retourna et constata qu'Anna était restée pétrifiée au pied des marches.

— Grouille-toi, gronda-t-elle en lui lançant un regard noir.

La femme jaillit de derrière le comptoir et tenta de maîtriser Lauren. Cette dernière saisit son bras osseux, le tordit derrière son dos, lui cogna la tête contre le mur puis l'étendit pour de bon d'un coup de cadenas à la tempe.

— Anna, nom de Dieu ! qu'est-ce que tu attends ? cria-t-elle.

Interloquées, les pensionnaires les plus âgées quittèrent leur canapé et se mirent à caqueter en russe et en mauvais anglais. La porte s'ouvrit à la volée. Roman et Abby déboulèrent dans la pièce.

— Regagnez vos chambres ! ordonna cette dernière en se tournant vers Anna et ses camarades d'infortune, le pouce posé sur le bouton presseur de la bombe lacrymogène.

Constatant qu'elles demeuraient sans réaction, elle lâcha une giclée en direction de la première venue. Les hurlements de sa victime provoquèrent une ruée vers l'escalier.

— Les autres, asseyez-vous, ou je serai obligée d'appeler Kenneth, ajouta la femme à l'adresse des filles qui avaient eu l'audace de se lever du sofa.

La seule mention de ce prénom suffit à les faire obtempérer, mais ce moment de flottement avait permis à Lauren de ramper furtivement

jusqu'au portemanteau. Elle vit avec soulagement la crosse du pistolet automatique dépasser de la poche extérieure de la veste.

— La révolution est terminée, ricana Roman.

— C'est cette petite connasse qui a tout déclenché, gémit la réceptionniste en se redressant péniblement, une coupure profonde à la tempe.

Abby braqua la bombe laciymogène en direction de Lauren et enfonça le bouton. Cette dernière plongeait la tête dans un manteau de femme suspendu au portemanteau, mais le liquide toxique inonda la partie droite de son visage. Elle glissa la main dans la poche de la veste et s'empara de l'arme de Keith.

Elle avait l'impression que sa joue, son œil et sa gorge s'étaient embrasés. Tout autour d'elle n'était plus que taches floues et mouvantes, mais elle parvint à identifier les silhouettes de Roman et d'Abby. Ils se trouvaient à moins de trois mètres. À cette distance, même à demi aveugle, elle ne pouvait pas manquer sa cible. Elle pointa le pistolet vers le plafond et écrasa la détente.

— Posez cette bombe par terre et ouvrez la porte, ordonna-t-elle d'une voix qui se voulait assurée.

Abby s'exécuta sans discuter, puis hocha la tête en direction de Roman.

— Suivez-moi, les filles, lança Lauren en russe. On se tire.

Elle s'engouffra dans le couloir menant au bureau.

— Anna ? cria-t-elle.

— Ta copine est remontée vers les chambres, répondit l'une des filles dans un anglais haché.

— On ne peut pas faire demi-tour, s'étrangla Lauren en s'immobilisant à l'entrée du bureau d'Abby. Tu vois un téléphone ?

— Oui, il y en a un sur le bureau.

— Compose ce numéro pour moi.

Elle lui communiqua une série de chiffres, puis réalisa que les autres filles qui l'avaient accompagnée étaient restées plantées à ses côtés.

— Descendez, dit-elle. Passez par la porte de la remise, traversez le bar et courez dans la rue aussi loin que vous le pouvez.

Lorsqu'elle les entendit dévaler l'escalier métallique, elle saisit le combiné que lui tendait sa camarade.

— John, qu'est-ce que tu fous ?

— Les flics ont bouclé la zone, mais ils ne sont pas chauds pour prendre d'assaut un bâtiment sans reconnaissance préalable. Ils veulent savoir à combien de suspects ils ont affaire et de quel armement ils disposent.

— Je n'ai vu que trois hommes, deux femmes et un client. Ils sont tous retranchés au premier étage, à l'abri d'une porte blindée. J'ai piqué le seul flingue qu'ils possèdent. J'ai réussi à faire descendre cinq filles. Tu devrais les voir sortir du bar d'un moment à l'autre.

— On va les prendre en charge. Dis donc, tu as une drôle de voix. Tout va bien ?

— Je me suis pris du gel lacrymo, mais j'ai réussi à limiter les dégâts, répondit Lauren en faisant signe à sa complice de se précipiter dans l'escalier.

— OK. Mets-toi à l'abri. On va donner l'assaut.

Elle se glissa derrière le bureau et braqua son arme vers la porte.

— Les filles sortent du bar ! cria John. Les flics passent à l'action !

— Tu devrais appeler une ambulance. J'ai neutralisé deux suspects. L'un d'eux est salement amoché. J'ai peur qu'il ne soit déjà trop tard.

À cet instant précis, des hurlements retentirent au rez-de-chaussée, puis des bruits de bottes se firent entendre dans l'escalier.

— Lâche cette arme ! hurla une voix depuis le couloir.

Lauren posa le pistolet sur le bureau. Une femme vêtue d'un uniforme d'assaut avança dans sa direction.

— Les suspects sont là-bas, derrière la porte blanche, en compagnie d'autres filles, dit Lauren.

— Vous avez entendu ? cria la femme aux six collègues qui patientaient dans le couloir. Dépêchez-vous de nettoyer la zone.

Lauren réalisa que John était toujours en ligne.

— Où es-tu ? cria-t-elle.

— J'arrive, dit le contrôleur de mission avant de raccrocher.

Les sirènes hurlaient tout autour de l'entrepôt. Les policiers firent sauter la porte de la maison de passe clandestine à l'aide d'un bélier hydraulique.

John pénétra dans le bureau et se posta près de la femme en uniforme.

— Comment tu vas ?

— J'y vois pas grand-chose.

Le contrôleur posa une bouteille d'eau minérale et des serviettes en papier à côté du téléphone.

— Tu as du gel lacrymo plein ton T-shirt, dit-il en sortant un canif de sa poche. Tu risques de t'en mettre dans les yeux en le retirant. Je vais devoir le découper.

John pratiqua une découpe en V dans l'encolure du vêtement puis le déchira de bas en haut.

— Si j'étais toi, je me méfiera, plaisanta Lauren. Si tu voyais l'état du dernier type qui a essayé de me déshabiller...

31. Hécatombe

Dana pénétra dans le bureau d'Ewart, un aspirateur et une bombe de dépoussiérant pour meubles dans les mains. James poussa un soupir de soulagement.

— Dieu merci, c'est toi.

Il connaissait bien Dana Smith, un agent de quinze ans d'origine australienne avec qui il était parti en mission l'été précédent.

— Tu as fumé la moquette ou quoi ? s'étrangla la jeune fille lorsqu'elle le vit plongé dans la paperasse d'Ewart. Si l'un des contrôleurs de mission te trouve ici, tu vas comprendre ta douleur.

— Mesures d'urgence, expliqua James. Et toi, qu'est-ce que tu fais là ?

— À ton avis, Einstein ? dit-elle en posant l'aspirateur et en secouant sa bombe de produit ménager. Un petit con m'a doublée dans la queue, au réfectoire. On s'est un peu accrochés, et j'ai fini par lui coller mon plateau dans la tronche. Le souci, c'est que deux profs ont assisté à la scène. Ça m'a coûté un mois de ménage.

— C'est injuste, gloussa James, mais c'est la loi du campus.

— On m'a dit que t'avais passé un week-end d'enfer.

— Ouais. Les filles m'ont organisé une super fête d'anniversaire. C'était cool.

Dana haussa un sourcil.

— Merci pour l'invitation.

— Oh. Eh ben... comment dire ? C'était une surprise. Kerry et Lauren ont tout préparé et... le prends pas mal... mais j'aurais jamais cru que c'était ton truc. T'es plutôt du genre solitaire.

— Je vois. Tu me prends pour le genre de nana qui lit *Le Seigneur des Anneaux* pour la sept centième fois, cloîtrée dans sa chambre en faisant bouillir des grenouilles dans un chaudron.

— Quelque chose comme ça, ricana James.

La vivacité d'esprit de Dana le mettait mal à l'aise.

— J'ai appris que tu avais été suspendu, continua-t-elle en contemplant une photo de James à l'âge de trois ans qui traînait sur le sol. C'est le dossier de l'enquête interne ?

James hocha la tête.

— Je crois que je suis victime d'un coup monté. C'est pour ça que je suis ici.

— Pourquoi Ewart ferait un truc pareil ?

— La réponse doit se trouver quelque part dans ces papiers.

Il se baissa pour ramasser la chemise contenant les photos du meurtre.

— J'ai la preuve qu'il me cache volontairement des éléments essentiels. Il a reçu ce rapport depuis plus d'une semaine, mais quand je l'ai interrogé à ce sujet, *il y a deux jours*, il m'a dit qu'il était toujours en pourparlers avec la CIA et que je devais envisager la possibilité d'être viré de CHERUB.

— Tu devrais peut-être lui en parler d'homme à homme quand il sera de retour.

— Comment ça, *quand il sera de retour* ?

— Je l'ai croisé il y a environ une heure, près du portail. Il portait un sac de voyage. Il m'a dit qu'il trouvait que je faisais mal le ménage, que le cadre des fenêtres était plein de poussière et que je n'arrosais jamais son putain de cactus. Je crois que je vais le laisser crever, ça lui fera les pieds.

— Pour être honnête, j'ai jamais pu l'encadrer. Il était contrôleur sur ma deuxième mission, et je peux t'assurer qu'il est vraiment lourd.

— Moi, c'est son côté faussement cool qui me dérange. Il porte des fringues de surfer, un piercing à la langue et un jean déchiré, mais en fait, il a trente ans et des brouettes, il se balade en Vauxhall Astra, il a deux gosses et il s'est endetté jusqu'au cou en achetant un pavillon minable.

— Exactement, lança James. John Jones est un vieux croûton au crâne dégarni, mais il est un million de fois plus cool qu'Ewart.

— J'ai travaillé avec la plupart des contrôleurs de mission. Il est le seul avec qui je me sois embrouillée.

James jeta un regard accablé à la pile de papiers.

— Il faut que je découvre la vérité, mais je n'y arriverai jamais tout seul. Tu accepterais de me filer un coup de main ?

— Pourquoi je prendrais un tel risque ?

— S'il te plaît, gémit James.

Il regretta aussitôt d'avoir adopté ce ton implorant. Dana était une dure à cuire qui méprisait ces démonstrations de faiblesse.

— Laisse-moi réfléchir une minute, dit-elle.

Elle s'accorda quelques secondes de réflexion, puis déclara :

— Ewart ne sera pas de retour avant demain. Ces documents doivent être sécurisés, mais il est possible de contourner les détecteurs de l'entrée principale en passant par le local de l'incinérateur. Va chercher un sac. On se retrouve près du container à ordures dans un quart d'heure. On ira éplucher ça dans ta chambre. Je remettrai tout en place demain matin.

Un sourire éclaira le visage de James.

— Tu me sauves la vie, Dana.

— J'espère que tu t'en souviendras, la prochaine fois que tu iras faire du kart avec ta petite bande...

De retour au bâtiment principal, Dana posa la pile de documents sur le bureau de James.

— Procédons avec méthode, dit-elle en enfilant des gants jetables. Il faudra reconstituer ce tas à l'identique. Si Ewart soupçonne quoi que ce soit, il visionnera la vidéo de surveillance du couloir et on sera faits comme des rats.

Elle réalisa quelques clichés à l'aide d'un appareil photo numérique afin de pouvoir replacer les pièces du dossier dans leur ordre d'origine, puis elle les répartit sur le lit.

— Même en lecture rapide, on n'aura jamais le temps de lire tout ça. Prenons-en chacun la moitié et essayons d'identifier les papiers les plus importants. Mets de côté ceux où figure l'écriture d'Ewart. Ils devraient nous aider à comprendre ce qu'il a en tête.

James était légèrement agacé par le ton professoral de sa camarade, mais il se garda de faire la moindre remarque et commença à étudier les dossiers personnels de Boris et Isla Kotenkov.

— De mieux en mieux, soupira-t-il. Encore des pièces qu'Ewart m'a juré ne pas avoir obtenues.

Il découvrit que les deux agents n'étaient pas seulement mari et femme, mais aussi cousins germains. Pendant l'ère soviétique, au péril de leur vie, ils avaient transmis au MI5 des informations capitales concernant l'industrie de l'armement.

— Écoute un peu ça, dit James. *« Après une quinzaine d'années de bons et loyaux services, Boris et Isla Kotenkov ont interrompu leur*

collaboration avec les services secrets américains et britanniques pour investir leurs économies dans une société de nettoyage à sec. En 1998, totalement ruinés, ils ont repris contact avec le MI5 afin de monnayer leurs contacts de longue date avec des hauts responsables de l'industrie d'armement russe. Au cours de leur seconde carrière, ils n'ont cessé de se plaindre de leur salaire, des clauses de leur contrat concernant les avantages retraite et d'une position hiérarchique jugée insuffisante. »

— Ils étaient à sec, résuma Dana. Je ne serais pas étonnée qu'ils aient accepté un paquet de fric pour liquider Denis Obidin.

Soudain, elle éclata de rire.

— Qu'est-ce qui te fait marrer ?

— Je viens de tomber sur ton carnet de santé. Cette note date d'il y a sept ans : *« Enfant vif et intelligent. Éprouve des difficultés à contrôler son tempérament. Problème d'énurésie nocturne persistant provoquant les moqueries de sa petite sœur, qui l'appelle fréquemment "Mr Pampers". »* Sans déconner, tu as pissé au lit jusqu'à l'âge de huit ans ?

— Eh ! donne-moi ça ! Ça n'a rien à voir avec l'enquête interne, s'étrangla James.

— Je suis d'un naturel méticuleux, gloussa Dana.

— Bordel, je suis sur le point d'être viré de CHERUB et toi, tu te fous de ma gueule.

— Le prends pas mal, Mr Pampers, dit la jeune fille, incapable d'effacer le sourire qui flottait sur ses lèvres. Ça t'a peut-être échappé, mais je te signale que je prends des risques énormes pour ta pomme.

Les deux agents se remirent au travail.

— Ton ordinateur portable est allumé ? demanda Dana, deux minutes plus tard. Il faut je vérifie un truc sur Internet.

— Qu'est-ce que t'as trouvé ?

— Je te dirai ça dans une minute. Hilton Aerospace, ça te dit quelque chose ?

— C'est une société britannique qui retape des avions de ligne à Aerograd.

— Ils ont des contrats avec Denis Obidin ?

— Affirmatif. Là-bas, tout appartient à son clan.

Dana pianota sur le clavier du PC.

— Morts, tous les deux ! s'exclama-t-elle.

— De qui tu parles ? demanda James en s'approchant de l'écran.

Dana lui tendit un document rédigé de la main d'Ewart. C'était

une liste de noms gribouillée de flèches, de nombres et de points d'interrogation. Elle posa l'index sur la première ligne.

— Denis Obidin, mort. Boris et Isla, morts. Lord Hilton, vivant. Mais si je comprends bien les notes d'Ewart, il aurait versé cinquante mille dollars aux deux précédents par l'intermédiaire de l'une de ses sociétés. Ensuite, on trouve un certain Sébastien Hilton. Je ne sais pas quelle est la relation entre ces deux-là, mais je suppose qu'ils sont de la même famille.

— Attends, j'ai aperçu une photocopie de sa notice du *Who's Who*. Où est-ce que je l'ai mise...

Il fouilla fébrilement dans la montagne de papiers.

— La voilà. Effectivement, c'est le fils de Lord Hilton.

— Il est membre du Parlement et ministre adjoint des Services secrets.

— Oh-oh, je crois qu'on tient quelque chose.

— Et les quatre derniers noms ?

— Clare Nazareth, dit Dana en déchiffrant l'article tiré de l'édition en ligne d'un quotidien régional. *« La chercheuse Clare Nazareth, 58 ans, a succombé à un empoisonnement au monoxyde de carbone dans sa demeure du Hertfordshire. Mère de deux enfants, elle était depuis trente ans l'une des plus importantes collaboratrices de la société Hilton Aerospace. Elle a publié plus de quatre-vingts articles à caractère scientifique, notamment dans le domaine de la technologie des réacteurs en céramique. »*

— L'article indique la date de sa mort ? demanda James.

— Ça s'est passé il y a deux semaines et un jour.

— Juste quand je suis rentré d'Aerograd.

Dana avait lancé une recherche sur un second onglet du navigateur.

— Oh, s'étrangla Dana. Encore un macchabée.

James considéra la photo de la vieille dame qui venait d'apparaître à l'écran et lut l'article à haute voix :

— *« Madeline Cowell, 73 ans, retraitée, a été retrouvée sans vie dans sa maison du Hertfordshire. »* Bla bla bla... *« Le décès serait dû à une intoxication médicamenteuse accidentelle. Selon les enquêteurs, rien ne permet de soupçonner un acte criminel. »*

— C'était qui, cette bonne femme ?

— Le moteur de recherche ne me renvoie que ce lien. Peut-être

qu'on trouvera quelque chose sur elle dans tous ces papiers.

— Et les deux derniers noms ? Jason McCloud et Sarah Thomas...

Dana pressa une touche. Une feuille de papier sortit de l'imprimante.

— McCloud est un journaliste scientifique. J'ai obtenu plus de cent réponses le concernant, alors j'ai affiné la recherche en tapant *Jason McCloud Hilton Aerospace*.

James déchiffra le document, un article tiré de l'édition en ligne du magazine *Aerospace World*.

COMME PRÉVU, LE RÉACTEUR EN CÉRAMIQUE ESSUIE UN NOUVEL ÉCHEC

Par Jason McCloud

Depuis l'invention du moteur à réaction, les ingénieurs ont cherché à remplacer ses composants métalliques par des pièces en céramique. Compte tenu de leurs propriétés thermiques, elles permettraient de produire une quantité d'énergie significativement supérieure, mais aucune des nombreuses expérimentations entreprises n'a jamais confirmé cette théorie. Ultime revers de ce projet, Hilton Aerospace a annoncé la fermeture de son unité de recherche sur la céramique à Aerograd, un projet mené en partenariat avec l'industriel russe Denis Obidin.

Si ce dernier s'affiche plus combatif que jamais, les commentateurs estiment que cette décision met un point final à son rêve de concurrencer les industries aérospatiales nord-américaine et européenne.

**SE CONNECTER POUR LIRE LA SUITE DE L'ARTICLE
POUR VOUS ABONNER, CLIQUER ICI**

— Eh, ça commence à prendre tournure, dit James. Lord Hilton se retire du projet, ce qui provoque la colère d'Obidin. Pour une raison qui reste à déterminer, il finit par payer Boris et Isla pour s'en débarrasser une bonne fois pour toutes.

— Je vois. Une guerre entre hommes d'affaires qui tourne à la boucherie. Il faut dire que les enjeux financiers devaient être

considérables. Mais qu'est-ce qu'Obidin a bien pu faire pour pousser Lord Hilton à prendre des mesures aussi radicales ?

— Il avait peut-être les moyens de le faire chanter, de mettre en péril sa réputation, sa carrière ou sa famille.

— Ouais, ça tient debout. Eh, regarde ce que j'ai trouvé. C'est le site d'un salon aéronautique qui s'est déroulé en 2002. Là, dans les crédits : *Pour toute demande d'interview, contacter Madeline Cowell, secrétaire de Lord Hilton.*

— Nom de Dieu. Ça confirme son implication. Son partenaire industriel, sa chercheuse numéro un, sa secrétaire, tous refroidis en l'espace de trois semaines. Comment les flics n'ont-ils pas fait le lien ?

— Cowell avait pris sa retraite et le meurtre d'Obidin ne concernait pas la police britannique. À la limite, seul le décès de la scientifique était susceptible d'éveiller les soupçons, et les légistes ont conclu à une mort accidentelle.

— Quelque chose sur cette Sarah Thomas ?

— Ce nom est trop répandu, dit Dana. Selon les listes électorales, cinq mille trois cent dix-sept Sarah Thomas vivent au Royaume-Uni.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

— On continue à chercher, dit Dana en désignant les papiers étalés sur le lit.

32. Le jubilé de la reine

James et Dana poursuivirent leurs recherches jusqu'à onze heures et demie. Contrairement à ce qu'il avait affirmé, Ewart avait conduit une investigation exhaustive grâce à ses contacts au sein du MI5 et de la CIA. Les pièces du dossier démontraient qu'il était parvenu à percer le secret de la mort de Denis Obidin.

Sebastian Hilton avait dirigé les activités de Hilton Aerospace en Russie jusqu'en 1998, date à laquelle il avait rejoint le Royaume-Uni pour se lancer dans la politique. Lorsque Lord Hilton avait annoncé la fermeture de l'unité de recherche d'Aerograd, Obidin avait menacé de rendre publiques des informations compromettantes concernant son fils.

Aucun des documents rassemblés par Ewart ne permettait de préciser la nature de ces révélations ni ce qu'Obidin avait exigé en échange de son silence, mais il apparaissait clairement que Sebastian Hilton, fort de l'argent, des appuis de son père et de son pouvoir au sein du ministère des Services secrets, avait élaboré un complot visant à la liquidation de son maître chanteur. Il avait envoyé Boris et Isla en Russie sous couvert d'une mission officielle, et leur avait promis cent mille livres afin qu'ils le débarrassent d'Obidin. Les seules personnes qui connaissaient ou soupçonnaient la vérité, comme la scientifique ou l'assistante à la retraite de Lord Hilton, avaient elles aussi été éliminées.

Sébastien Hilton estimait que ses nouvelles fonctions gouvernementales lui permettraient de contrôler toute fuite concernant ses activités douteuses. Malheureusement, en tant que ministre *adjoint*, il n'avait pas été informé de l'existence de CHERUB.

Lorsque les officiels du MI5 avaient jugé insuffisant l'état d'avancement de l'opération d'Aerograd, ils avaient pris la décision de leur adjoindre un agent mineur. Pris de court, Sébastien avait ordonné à ses tueurs de respecter le plan initial : ils devaient assassiner Denis Obidin, quitter Aerograd, puis affirmer avoir agi en état de légitime défense suite à une violente altercation. Ils avaient parfaitement conscience que James serait probablement capturé, torturé et exécuté par Vladimir Obidin, mais ce détail les préoccupait si peu qu'ils n'avaient même pas pris la peine de trouver un prétexte pour l'exfiltrer avant de passer à l'action.

Leur crime accompli, ils devaient retourner en Angleterre et

empocher l'argent offert par le clan Hilton. À la suite d'une courte enquête interne dont ils auraient été les seuls témoins, la mort de James aurait été considérée comme un simple dégât collatéral.

Par chance, il avait survécu, et Boris et Isla avaient été tués. En outre, personne au MI5 n'avait eu connaissance d'une opération parallèle de la CIA. Une mission dont le principal acteur avait mis au jour les activités de James et de ses collègues, et enregistré en vidéo le meurtre de Denis Obidin.

James était soulagé de connaître la vérité, mais il éprouvait toujours un vif sentiment de dégoût. Ewart connaissait ces faits depuis des jours, voire une semaine, mais il ne l'avait pas tenu informé. Au contraire, il avait laissé entendre que sa carrière à CHERUB touchait à sa fin.

Parmi les dernières pièces du dossier, il trouva plusieurs notes manuscrites rédigées de la main d'Ewart.

— Pourquoi les trucs les plus importants se trouvent-ils toujours en bas de la pile ? s'exclama-t-il, gagné par l'euphorie.

— Qu'est-ce que tu as trouvé ?

— À part le père et le fils Hilton, seules deux personnes de la liste sont encore en vie. Eh bien, figure-toi qu'Ewart a rendez-vous avec elles demain. À neuf heures trente, il sera chez Jason McCloud, le journaliste. Ensuite, il doit déjeuner avec la mystérieuse Sarah Thomas.

— Ça ne nous dit toujours pas ce qu'il a en tête. S'il voulait étouffer l'affaire, je ne vois pas pourquoi il se donnerait tout ce mal.

— Il n'empêche, je ne comprends toujours pas pourquoi il n'a pas joué franc-jeu avec moi. À cause de lui, la moitié des agents du campus me traitent comme une merde, et je suis tellement angoissé que je n'arrive plus à dormir. Il y a un truc qui m'échappe.

— Quel intérêt aurait-il à te faire virer ?

— Il pourrait toucher le pactole, dit James. Les Hilton sont milliardaires, et Sébastien a l'ambition de grimper tous les échelons jusqu'au poste de Premier Ministre. En l'aidant à étouffer le scandale, Ewart prépare son avenir.

— Tu penses que Zara est dans le coup ?

Cette question mettait James extrêmement mal à l'aise.

Jusqu'alors, il s'était refusé à envisager la culpabilité de la directrice de CHERUB.

— Je ne sais pas. Peut-être... mais je verrais bien Ewart prendre le large avec le magot et une stripteaseuse décolorée.

— Si ça se trouve, on fait complètement fausse route. Et s'il avait tout simplement fait preuve de discrétion, en attendant d'avoir des preuves irréfutables ?

— Ça n'explique pas pourquoi il m'a menti, insista James. La vidéo me disculpe à cent pour cent. Pourquoi m'avoir infligé une semaine de torture supplémentaire ? Je n'ai jamais aimé Ewart, et je serais prêt à parier qu'il prépare un coup tordu.

— Il n'y a qu'une façon de le vérifier.

— À quoi tu penses ?

— On sait où se trouvera Ewart à neuf heures trente. On n'a qu'à le filer.

— C'est super risqué.

Dana éclata de rire et désigna les documents éparpillés sur le lit.

— Tu ne crois pas qu'on a déjà largement dépassé les limites de la légalité ? Jason McCloud habite à une heure de route. Je vais rapporter le dossier au centre immédiatement. Si je me fais choper, je dirai que j'ai perdu ma bague en faisant le ménage. Ensuite, on dort quelques heures, on emprunte un peu de matos et on pique les clés d'une voiture de service à la réception.

— Je n'arrive pas à croire que tu sois prête à prendre de tels risques pour moi, sourit James. Ma copine pionce à deux portes d'ici. Je l'ai suppliée de m'aider, mais elle a préféré passer la soirée à regarder des trucs débiles à la télé.

— Je ne suis pas le genre de fille à laisser tomber ses amis dans les situations difficiles, sourit Dana. Tu es un type super. Je veux dire... que je t'aime bien. Beaucoup même.

En prononçant ces mots, elle s'était progressivement rapprochée de James. Lorsqu'elle se trouva tout contre lui, il eut une illumination. Elle avait passé la nuit à l'aider ; elle était prête à risquer sa carrière sans exiger la moindre contrepartie ; à présent, elle confessait l'attrance qu'elle éprouvait pour lui.

En de telles circonstances, ne pas l'embrasser aurait été une manifestation flagrante d'ingratitude, même s'il avait eu affaire à un monstre couvert d'écailles exhalant une haleine de chacal. Or, il avait toujours trouvé Dana extrêmement sexy. Soucieux de rester fidèle à Kerry lorsqu'il se trouvait sur le campus, il n'avait jamais envisagé

qu'il pourrait se passer quoi que ce soit entre eux. En outre, les garçons de CHERUB, par tradition, ne sortaient jamais avec des filles plus âgées qu'eux, même lorsque la différence d'âge ne dépassait pas quelques mois.

— Tu as des yeux magnifiques, dit-il en plongeant son regard dans le sien.

Elle était grande, massive, pleine de rondeurs. Ses cheveux en bataille lui donnaient un air sauvage et sexy. Elle avait presque deux ans de plus que Kerry, un détail qui, dans l'esprit de James, suggérait qu'elle serait davantage disposée à lui faire faire le grand saut. À cette pensée, il lui semblait qu'un feu d'artifice digne du jubilé de la reine d'Angleterre venait d'exploser sous son crâne.

Il la prit dans ses bras et déposa sur sa joue une rafale de baisers passionnés.

— On doit faire attention aux papiers, bredouilla Dana.

Elle l'entraîna vers le canapé placé près de la porte.

— Ça faisait tellement longtemps que j'en avais envie, chuchota-t-elle, haletante, en glissant les mains dans les poches arrière du jean de James.

— Je peux toucher tes seins ?

Dana éclata de rire.

— Tu es un vrai gentleman, dit-elle en se dérochant à son emprise.

James craignait que sa question abrupte n'ait tout fait rater, mais la jeune fille s'assit pour ôter son T-shirt. Il l'imita aussitôt.

— Et qu'est-ce que j'aurai en échange ? demanda Dana.

— Ton prix sera le mien.

— Laisse tomber, c'est cadeau.

James n'en croyait ni ses yeux ni ses oreilles. Il avait bataillé des mois avant de convaincre Kerry de lui laisser apercevoir la partie supérieure de son anatomie. Le souffle court, il se jeta sur la fermeture du soutien-gorge. De la salive s'accumulait aux commissures de ses lèvres.

Soudain, on frappa à la porte.

Les deux agents se figèrent.

— Nom de Dieu, qui ça peut-être ? chuchota Dana.

— Debout là-dedans ! cria Lauren en déboulant dans la pièce. Je t'ai ramené un souvenir de Brighton.

Elle portait un pull de la police métropolitaine emprunté au sortir de sa douche au poste de police.

James se dressa d'un bond, le soutien-gorge dans la main gauche. Dana récupéra son T-shirt sur le sol.

— Je croyais que la porte était fermée à clé, dit-elle.

— Tu es la dernière à l'avoir franchie, quand tu es allée chercher du café.

James réalisa qu'il était dans de sales draps.

— Espèce de salaud, gronda Lauren en brandissant un sucre d'orge sous le nez de son frère. Je voulais t'offrir ce truc, mais finalement, je crois que je vais te le coller où je pense.

— Je vais tout t'expliquer...

— Oh, attends, laisse-moi deviner. Vous étiez assis tranquilles dans ce canapé quand vos T-shirts se sont volatilisés comme par miracle.

— Tu ne vas pas le dire à Kerry, hein ?

— Oh si, tu peux me faire confiance. Kerry est mon amie, et il est hors de question que je reste les bras croisés pendant que tu fais des galipettes avec une autre.

James ne pouvait pas se permettre de laisser cet événement imprévu remettre en cause son opération clandestine. Il devait gagner du temps.

— Je te promets de lui parler, mais il faut que tu me laisses y aller en douceur. Je ne veux pas lui faire de mal.

— Depuis quand tu sors avec *celle-là* ? demanda Lauren.

— Depuis cinq minutes.

— Mais bien sûr, comme par hasard. Tu me prends vraiment pour une conne.

James réalisa que le visage de sa sœur trahissait davantage de détresse que de colère.

— Il dit la vérité, dit calmement Dana. On a étudié l'enquête interne d'Ewart toute la nuit. On était tous les deux complètement crevés et on s'est juste un peu laissés aller.

— Tu es vraiment un salaud, James, sanglota Lauren.

Ce dernier resta désarmé. Il ne comprenait pas ce qui la bouleversait à ce point.

— Il y a quelque chose qui ne va pas ?

Lauren fondit en larmes puis se rua dans le couloir.

— Qu'est-ce qui lui prend ? demanda Dana en remettant son soutien-gorge. Elle est jalouse ou quoi ?

— Je ne pense pas. Il doit y avoir autre chose. Je crois que ça n'a rien à voir avec nous.

James était ivre de frustration. L'irruption de Lauren ne lui avait même pas permis de contempler les appas de Dana, ni d'échanger la moindre petite caresse. Cependant, il jugeait le comportement de sa sœur étrange et inquiétant.

— Je vais replacer les documents dans le bureau d'Ewart, dit son amie.

James posa un baiser sur ses lèvres.

— C'était super, dit-il.

— Tu n'as encore rien vu, sourit-elle.

Il rejoignit Lauren dans la cage d'escalier, entre le septième et le huitième étage.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? lui demanda-t-il d'une voix apaisante.

— Laisse-moi tranquille, gémit-elle. Je veux aller me coucher.

— Tu sais que tu peux tout me dire, ajouta James en tendant les bras dans sa direction.

Elle se déroba à son emprise, se réfugia dans l'angle d'un mur et adopta une posture de combat.

— Tu es pire qu'une bête ! cracha-t-elle. Ne me touche pas.

— Calme-toi... Tu sais bien que ça n'a jamais vraiment collé entre Kerry et moi.

— Tu considères les filles comme des objets. Tu ne penses qu'à coucher avec elles. Vous êtes tous pareils. Vous vous foutez complètement de nos sentiments.

— Arrête, s'il te plaît. Je n'ai jamais couché avec une fille.

Lauren lança un sourire timide puis éclata en sanglots.

— Ils m'ont enfermée dans une espèce de cellule, bredouilla-t-elle. C'était horrible. J'ai pensé à toutes les filles qui étaient venues là avant moi, et ça m'a rendue malade. Puis ce type est entré, et il m'a demandé de me déshabiller.

— Oh, mon Dieu ! lâcha James, sous le choc. Je suis vraiment, vraiment désolé.

— Il n'a pas eu le temps de me faire du mal, James. Je lui ai donné un coup de couteau. Il est entre la vie et la mort. Je le hais de tout mon cœur, mais je ne me pardonnerais pas de l'avoir tué.

James la prit doucement dans ses bras et la serra contre lui.

— Tu es en sécurité, maintenant.

— Je suis venue dans ta chambre pour t'en parler, tout à l'heure. Quand j'ai ouvert la porte, tu regardais la poitrine de Dana avec des yeux de fou. Ça m'a donné envie de vomir. C'était comme si tu étais l'un d'eux.

— Je craque pour les filles, c'est vrai. Des fois, j'ai même du mal à penser à autre chose, mais flirter avec Dana ne fait pas de moi un violeur.

— Je sais, mais ça semblait si...

Lauren chercha vainement ses mots.

— J'avais besoin de réconfort. Je pensais que tu dormais, alors quand j'ai vu ça...

— On croyait que la porte était fermée à clé.

— C'était quoi, tous ces papiers dans ta chambre ?

— Des trucs en rapport avec l'enquête d'Ewart, expliqua James. Ne t'inquiète pas pour ça. Tu veux que je te raccompagne et que je passe un moment avec toi ? Tu peux même dormir dans mon lit, si tu préfères.

— Non, ça va aller. Je suis tellement crevée que je n'aurais pas la force de descendre l'escalier.

— Tu es sûre ? demanda James en lui frottant gentiment le dos. Alors passe une bonne nuit, petite sœur.

— Tu avoueras tout à Kerry demain matin, d'accord ?

— Lauren, je ne peux pas...

— Si tu ne lui expliques pas ce qui s'est passé avec Dana, je lui parlerai de *toutes* les autres filles. C'est pour ton bien, James.

— Pour mon bien ? Mais tu sais pertinemment qu'elle va être folle de rage.

— Tu es mon frère, et je t'aime, mais Kerry est mon amie, et je n'ai pas l'intention de te laisser la tromper dès qu'elle a le dos tourné.

— Tant pis, soupira James. J'espère au moins que tu viendras me voir à l'hôpital.

33. Porte-à-porte

James régla son réveil sur quatre heures trente, mais les pensées négatives et contradictoires qui se bousculaient dans son esprit ne lui permirent pas de trouver le sommeil.

Outre l'inquiétude que lui causaient l'état de fragilité psychologique de Lauren et la perspective de devoir avouer sa faute à Kerry, il s'apprêtait à jouer à pile ou face sa carrière à CHERUB.

À cinq heures, il claqua la porte de sa chambre avec la conscience aiguë qu'il risquait de ne plus jamais la revoir, puis il s'engagea dans le couloir. Il pensa à ses camarades du sixième étage. Bruce, Shak, Mo, Gabrielle, les jumeaux. *Kerry*.

Il redoutait sa prochaine confrontation avec sa petite amie, mais l'idée de la perdre à jamais était infiniment plus douloureuse.

Parvenu devant l'ascenseur, il essuya une larme d'un revers de manche, prit une profonde inspiration et tâcha de se vider l'esprit. Il était déterminé à faire toute la lumière sur le comportement d'Ewart. À ses yeux, les enjeux dépassaient de très loin son propre avenir à CHERUB. Il se refusait à laisser un contrôleur corrompu poursuivre ses activités et mettre en péril la vie d'autres agents.

— Salut, sourit Dana lorsqu'il la rejoignit au rez-de-chaussée.

Son attitude sereine, ferme et résolue était rassurante.

— Qu'est-ce qu'il y a dans ton sac à dos ? demanda-t-il en se dirigeant vers la réception du rez-de-chaussée.

— Du matériel de base, dit Dana. Bombe lacrymo, Taser et émetteurs-récepteurs. Quelques bouteilles d'eau minérale et de la bouffe au cas où on devrait planquer un long moment.

— Tu as pensé à tout.

Dana contourna le guichet d'accueil et ouvrit la boîte métallique contenant les clés des véhicules de service.

— Cool, il y a une Mercedes disponible, lança James.

Dana secoua la tête.

— On va prendre la Golf GTI. Je l'ai déjà conduite. Elle est discrète, avec une bonne vitesse de pointe, si nécessaire.

James saisit un stylo et un formulaire de perception de véhicule. Il inscrivit *Londres* à la ligne *destination* et *Ewart Asker* dans la case

responsable accrédité.

La Golf était garée devant le bâtiment principal, parmi la douzaine de voitures que comptait la flotte de CHERUB. Le jour n'était pas encore levé. James ouvrit le coffre, s'empara d'une raclette et commença à ôter la couche de givre qui recouvrait le pare-brise et la lunette arrière. Dana mit en place une paire de plaques d'immatriculation magnétiques.

Elle s'installa au volant, mit le contact, actionna le chauffage et se frotta vigoureusement les mains l'une contre l'autre.

— Alors, dit James tandis qu'elle passait la marche arrière, c'est quoi ton plan ?

Jason McCloud vivait dans une banlieue chic de Londres. James et Dana arrivèrent à destination à huit heures quarante-cinq. Ils se garèrent dans une rue pavée en courbe encadrée de demeures bourgeoises, puis marchèrent une centaine de mètres jusqu'au numéro cinquante-sept.

James posa le pied sur un muret et fit semblant de refaire son lacet.

— Je pense que sa femme est déjà partie au boulot, dit Dana en désignant discrètement les briques sèches de l'allée, là où un véhicule avait manifestement stationné au cours de la nuit.

James remarqua une silhouette en mouvement derrière une vitre couverte de givre du premier étage. Il se tourna vers sa camarade et leva un sourcil.

— Je le vois, hocha Dana. Tirons-nous d'ici avant qu'il n'ouvre les rideaux.

Les deux adolescents s'engagèrent dans l'allée menant au terrain de rugby qui longeait la clôture du jardin de McCloud.

Apercevant un couple qui promenait son chien, Dana s'adossa à la palissade.

— Embrasse-moi, murmura-t-elle.

James déposa plusieurs baisers sur ses lèvres, puis jeta un coup d'œil entre les lattes de bois.

— Pas cool, dit-il. Le terrain est en pente. Il faudrait se laisser tomber d'au moins trois mètres dans des rosiers.

— OK, on va passer par-devant.

James fit deux pas en arrière et commença à progresser le long de la clôture.

— Eh, où est-ce que tu vas comme ça ? dit Dana en le rattrapant par le col de la veste.

Ils échangèrent un baiser profond.

— Gardons le meilleur pour plus tard, lança-t-elle sur un ton provocant.

Tandis qu'ils rejoignaient la rue, James ne put s'empêcher de penser à Kerry. Il éprouvait toujours une vive attirance à son égard, mais il avait le sentiment que leur relation stagnait. Avec Dana, il découvrait un univers inconnu et extrêmement excitant.

— Il est neuf heures, dit la jeune fille une fois qu'ils eurent regagné la voiture. Il est temps de passer à l'action.

James ouvrit le sac à dos de son amie et en tira un sachet de mouchards adhésifs, des petites cellules de plastique gris pas plus larges que l'ongle du petit doigt.

— Tu passes le coup de fil ? demanda-t-il.

— Comme tu veux. Prépare le Palm et les talkies-walkies.

Quand James eut glissé tout le matériel dans ses poches, ils quittèrent la Golf et marchèrent d'un pas vif vers la maison de Jason McCloud.

Ils firent halte devant le numéro cinquante et un. Dana sortit un mobile à carte intraçable, fauché dans la remise du campus, et composa le numéro du téléphone fixe du journaliste.

— Mr McCloud, lança-t-elle.

Lorsqu'elle entendit la voix de son interlocuteur, elle leva le pouce en direction de James.

— Mr McCloud, poursuivit-elle, j'ai le plaisir de vous annoncer que la société *Penguin Voyages* vous offre un bon de réduction de quatre cents livres sur l'une de ses croisières dans les Caraïbes.

James entendit l'homme tempêter dans le combiné, demander comment Dana avaient obtenu son numéro et menacer de déposer plainte auprès du service de régulation des télécommunications. Il se glissa le long d'une façade latérale de la maison et s'accroupit à côté d'une MG décapotable.

— Si vous n'aimez pas les croisières, que diriez-vous d'un séjour en Floride ? Je suis certaine que vos petits-enfants aimeraient se...

— Laissez-moi tranquille et ne rappelez pas ! gronda McCloud avant de raccrocher.

Il s'exprimait avec tant de virulence que James pouvait entendre sa voix à travers la fenêtre fermée du vestibule.

Il s'empara de son talkie-walkie.

— Je suis en position, chuchota-t-il.

— Bien reçu, répondit Dana en replaçant le portable dans son jean.

Elle se dirigea vers la porte d'entrée et enfonça le bouton de la sonnette.

Dès qu'il entendit le carillon, James sortit un mouchard de sa poche et progressa furtivement jusqu'au jardin. Ce dispositif était conçu pour capter les plus infimes vibrations des vitres et restituer les paroles prononcées à l'intérieur d'un bâtiment. Son objectif était de faire le tour de la maison et de coller un micro sur chaque fenêtre pendant que Dana faisait diversion à la porte d'entrée.

— Je ne suis pas intéressé ! rugit McCloud.

À l'évidence, l'appel téléphonique de l'agence de voyage l'avait mis dans tous ses états.

En dépit de l'aspect peu engageant de son interlocuteur, qui portait des charentaises et une prothèse auditive, Dana s'efforça de déployer tous ses charmes.

— Vous êtes le grand-père de Becky ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas de qui vous parlez, répliqua McCloud.

— Je viens voir mon amie Becky, dit-elle en brandissant un bout de papier. Je ne comprends pas. Elle m'a donné son adresse. Tenez, regardez, je n'invente rien. Becky McCloud, 57, Hillcrest Road.

James se glissa discrètement dans le jardin. Il colla une cellule sur la fenêtre de la cuisine, puis sur celles du couloir et de la serre.

— Je m'appelle effectivement McCloud, mais je ne connais aucune Becky.

James contourna la maison et regagna la voiture.

— En ce cas, je suis navrée de vous avoir dérangé, dit Dana.

— Il n'y a pas de mal, répondit McCloud avant de lui claquer la porte vitrée au nez.

Elle y colla un micro, tira la langue et courut retrouver son complice.

— Le rendez-vous aura lieu dans la serre à l'arrière, dit-il. J'ai vu

des tasses et des petits gâteaux posés sur une table.

— Excellent. S'il avait prévu de recevoir Ewart à l'étage, le plan serait tombé à l'eau. On va aller se garer un peu plus loin. Ewart a de l'expérience. Ne lui laissons aucune chance de nous repérer.

34. La tête à l'envers

Dana se gara en marche arrière dans l'allée menant au terrain de rugby, afin de pouvoir quitter les lieux rapidement en cas d'urgence. James posa l'ordinateur de poche sur ses genoux, le connecta par câble audio à la prise iPod du tableau de bord et lança l'application permettant de restituer les sons captés par les six micros espions.

Pendant vingt minutes, grâce aux enceintes encastrées dans les portières de la voiture, ils écoutèrent Jason McLoud se livrer à diverses tâches domestiques en fredonnant *Le Lion est mort ce soir* sur fond de *BBC4*. Soudain, la sonnette retentit.

Dana consulta sa montre.

— Pile à l'heure, dit-elle en tournant la clé de contact.

— Où va-t-on ?

— Maintenant qu'il est entré, on peut se garer devant la maison. On aura une meilleure réception, et on pourra intervenir si Ewart s'en prend à McLoud.

— Je ne crois pas qu'il soit responsable des meurtres. Il se trouvait au campus quand la secrétaire et la scientifique ont été liquidées.

— C'est vrai, mais s'il travaille vraiment pour Lord Hilton, il faut se tenir prêts à toute éventualité.

Dana gara la voiture à deux numéros de la maison du journaliste, le long du trottoir opposé, de façon à pouvoir observer la façade sans se faire remarquer. Ewart avait garé une Lexus dans l'allée menant au garage de McLoud.

— C'est un véhicule de service de CHERUB ? demanda James.

— Je ne crois pas, dit Dana. En tout cas, je ne l'ai jamais vue.

— Cette bagnole coûte un paquet de fric. Comment a-t-il pu se l'offrir ?

— Monte le son.

James fit glisser le stylet sur l'écran de l'ordinateur, puis il sélectionna la cellule placée sur l'une des vitres du jardin d'hiver.

— Vous avez la main verte, Mr McLoud, dit Ewart.

Les agents entendirent le son caractéristique d'une tasse et d'une

soucoupe s'entrechoquant.

— C'est ma femme qu'il faut féliciter, répondit le journaliste. Le jardinage n'est pas mon fort, malheureusement. Mais asseyez-vous, je vous en prie.

— Depuis combien de temps avez-vous pris votre retraite ?

— À vrai dire, je continue à rédiger quelques pages, de temps en temps. C'est l'un des bons côtés de notre profession. Je ne suis plus obligé de travailler huit heures par jour, mais je n'ai aucune envie de raccrocher définitivement. John Jones m'a dit que vous travailliez pour un journal de Dubaï ?

James et Dana échangèrent un regard interdit. Ils étaient stupéfaits d'entendre prononcer ce nom.

— C'est exact, répondit Ewart. Il faisait toujours beau, là-bas, et je ne payais pas d'impôts, mais j'en ai ma claque de pondre des articles sur l'immobilier et les courses de chevaux. Je suis revenu en Angleterre pour faire du véritable journalisme. Je vais commencer en tant qu'indépendant, mais je cherche un job à plein temps dans un quotidien national.

— Depuis quand connaissez-vous John ?

— Quelques années.

— Vous savez qu'il bosse pour le MI5 ?

— Ah bon ? s'étonna Ewart. Je ne l'avais jamais soupçonné. Je l'ai rencontré à un salon de l'armement, à Dubaï. Il m'a offert quelques bières et m'a dit qu'il était consultant en sécurité. Je l'ai revu par hasard, il y a quelques semaines, et je lui ai dit que j'écrivais un papier sur Hilton Aerospace. Il m'a suggéré de vous contacter. Il paraît que vous connaissez le sujet par cœur.

— Vous pensez, j'ai couvert leurs activités pendant presque trente ans. Je vous conseille d'être extrêmement prudent. Lord Hilton a le bras long. Si vous lui mettez des bâtons dans les roues, je vous garantis que vous vous exposerez à de sérieux ennuis. Personnellement, j'estime que je n'ai plus l'âge de prendre de tels risques.

— J'en suis conscient, dit Ewart. Mais je suis prêt à aller jusqu'au bout. Si j'arrivais à démontrer qu'Hilton est impliqué dans la mort de Denis Obidin, ce serait un formidable tremplin pour ma carrière.

— Je ne sais pas si vous mesurez réellement à qui vous vous frottez. Cet escroc a financé la carrière politique de son fils. Il a littéralement acheté son poste de ministre adjoint. Sébastien Hilton est beau garçon et excellent orateur. Il pourrait bien se hisser au sommet

de l'État.

— Premier Ministre.

— Il y a un an, un hebdomadaire l'a classé troisième sur la liste des personnalités susceptibles d'accéder à cette fonction.

— Quand Sarah Thomas vous a-t-elle contacté pour la première fois ? demanda Ewart.

— Le lendemain de la mort de Madeline Cowell. Elle voulait m'informer de la date des obsèques, mais je n'ai pas pu m'y rendre car j'allais rendre visite à ma sœur au Portugal. Quand je suis rentré, une semaine plus tard, l'ai trouvé un message sur mon répondeur. Elle insistait pour me rencontrer et affirmait détenir des informations explosives sur Hilton Aerospace, sans donner plus de détails. Mais ce n'était qu'un appel parmi d'autres, et j'ai complètement oublié de la recontacter. Cette histoire m'était sortie de l'esprit, quand j'ai reçu un appel de John Jones. Lorsqu'il m'a demandé si j'avais entendu quoi que ce soit de louche à propos de la mort de Clare Nazareth et de Madeline Cowell, j'ai repensé à Sarah Thomas.

— Madeline en savait long sur Lord Hilton ?

— Et comment. Elle a travaillé avec lui pendant trente ans. Elle était au courant de chaque rendez-vous, de chaque voyage d'affaires. Je crois qu'ils étaient très proches. Un jour, pendant une assemblée des actionnaires, quelqu'un a demandé à Hilton pourquoi son assistante gagnait davantage que ses directeurs. Il s'est levé, a tiré sur ses bretelles et a balancé : « *Parce que Madeline Cowell est plus utile que tous mes foutus directeurs.* » J'avoue que cette vieille chouette avait du cran. J'ai eu affaire à elle un nombre incalculable de fois, pour obtenir une réaction ou une interview de son patron. J'ai tout fait pour la mettre dans ma poche. Chaque Noël, je lui achetais du parfum ou des chocolats, mais je n'ai jamais rien obtenu en retour.

Ewart éclata de rire.

À cet instant précis, James vit une Audi grise se garer à quelques mètres de la maison de McCloud.

— J'ai consulté mes vieux carnets d'adresses et je vous ai recopié quelques contacts, poursuivit le journaliste. J'ai cru comprendre que vous aviez rendez-vous avec Sarah Thomas ?

— Effectivement, répliqua Ewart. Pour l'instant, je n'ai qu'un faisceau d'indices. Je cherche toujours à réunir des preuves irréfutables.

— Je vous conseille de bétonner votre dossier, jeune homme. Si Hilton apprend que vous enquêtez sur lui, il n'hésitera pas à vous

broyer. J'ai connu pas mal de petits curieux dans votre genre qui ont tout bonnement disparu de la surface de la Terre.

— Sarah Thomas affirme que Madeline Cowell lui a remis des documents sensibles afin d'assurer ses arrières au cas où, je cite, *quelque chose lui arriverait*. Elle m'a semblé extrêmement nerveuse au téléphone. Pour la rassurer, je lui ai dit que vous aviez pris votre retraite, mais que j'avais repris vos enquêtes en cours. Elle a refusé de me communiquer son adresse. Je n'ai que son numéro de portable. Nous devons déjeuner ensemble aujourd'hui même. Elle m'a donné rendez-vous dans un restaurant très fréquenté. Elle m'a prévenu qu'elle était fauchée et que ce serait à moi de payer l'addition.

— Intéressant, murmura McLoud.

— Peut-être, ricana Ewart, mais cette femme ne me semble pas très équilibrée.

James et Dana virent une femme rousse d'environ vingt-cinq ans sortir de l'Audi. Vêtue d'un jean et d'un pull informe, elle jeta un regard anxieux aux alentours, comme si elle craignait d'être observée.

Les deux agents s'enfoncèrent dans leur siège de façon à pouvoir l'espionner sans trahir leur présence.

— Louche, lâcha James.

— Tu m'étonnes, répondit Dana.

La jeune femme se dirigea vers la maison sans cesser de surveiller ses arrières et s'engagea dans l'allée menant au garage. Elle s'accroupit derrière la voiture d'Ewart, glissa une main sous son pull et en sortit un boîtier noir.

— Nom de Dieu ! lança James.

L'inconnue plaça le dispositif sous le châssis de la Lexus, jeta un dernier coup d'œil circulaire à la rue puis rejoignit l'Audi au pas de course. L'homme qui se tenait au volant démarra à l'instant où elle ferma la portière.

— Tu penses que c'est une bombe ? demanda Dana.

— Trop petit. Ça doit être une balise GPS.

— Dans ce cas, ça veut dire qu'Ewart est suivi. On n'est peut-être pas les seuls à le soupçonner.

— Si ça se trouve, ces deux-là travaillent pour Hilton, dit James. Tu vois le tableau ? Imagine un peu qu'Ewart ait mené l'enquête en toute honnêteté, que ce salaud l'ait découvert et que son fils ait chargé des agents de le filer... Ça signifierait qu'on s'est gourés sur toute la ligne, qu'on a volé des documents secrets et une voiture de CHERUB,

bref, qu'on s'est fourrés dans une galère pas possible.

Dana fit la grimace.

— Pourquoi faut-il toujours que les choses soient si compliquées ?

— On pourrait retourner au campus, dit James. Bien sûr, on se ferait pincer pour avoir piqué la bagnole mais...

— Non, lança fermement Dana, comme si une idée venait de la frapper. Si Ewart est honnête et que quelqu'un le suit, il est sans doute en danger. S'il est corrompu et que les services secrets enquêtent sur son compte, eh bien...

— Ça serait une bonne nouvelle, finalement. Ils n'oseraient pas nous virer pour avoir enquêté sur un contrôleur véreux.

— Mais on a violé à peu près tous les articles du règlement.

— Tout ça me met la tête à l'envers, gémit James.

— Ne t'inquiète pas, murmura Dana en prenant tendrement sa main. On s'en sortira. Maintenant qu'on est tous les deux, j'ai l'impression que rien ne peut nous arrêter.

35. In extremis

Suivre la Lexus d'Ewart sans se faire remarquer n'était pas chose facile. Dana accélérât dès que sa cible disparaissait à l'angle d'une rue, puis roulait au pas afin de conserver ses distances.

— On aurait dû emmener une balise, fit observer James.

Dana secoua la tête.

— Impossible. Les données cellulaires sont relayées par la salle de contrôle du campus. On se serait fait griller.

Ewart s'engagea sur une voie rapide puis stabilisa sa vitesse à cent trente kilomètres heure. La route rectiligne et peu fréquentée rendait la poursuite plus facile.

Quarante minutes plus tard, la Lexus s'engagea dans une bretelle de sortie. Prise de court, Dana se déporta brusquement sur la file de gauche et coupa la trajectoire d'un van. Le conducteur donna un coup de klaxon rageur. Elle parvint à emprunter la rampe *in extremis*, puis découvrit le véhicule d'Ewart immobilisé à un feu rouge, à une centaine de mètres. Sans possibilité de faire demi-tour, elle se rangea derrière lui.

Craignant qu'il ne jette un œil à son rétroviseur, les deux agents gardèrent la tête baissée pendant près d'une minute.

Lorsque leur cible se remit en mouvement, Dana jugea plus prudent de garder ses distances. Ils roulaient désormais en pleine campagne. De part et d'autre de la route, des vaches aux naseaux écumants brouaient l'herbe scintillante de givre.

Quelques minutes plus tard, aux abords d'un village historique, Ewart prit un virage serré sur la gauche. Dana, suivie de près par un camion chargé d'engrais, ne put freiner à temps.

— Merde, tu l'as perdu ! gronda James.

— Ce type me collait au pare-chocs, répliqua-t-elle en jetant un œil au rétroviseur.

Elle décéléra progressivement, actionna le clignotant et fit demi-tour sur le parking d'un pub pour routiers.

— Magnez-vous, gémit-elle, exaspérée par la file de véhicules qui l'empêchait de s'engager sur la chaussée.

Trente secondes s'écoulèrent avant qu'elle ne puisse enfin

enfoncer l'accélérateur, contraignant une voiture roulant en sens inverse à freiner brutalement pour lui céder le passage.

Elle s'engagea sur la route empruntée deux minutes plus tôt par Ewart, une chaussée pavée qui longeait une rivière bordée de saules. Elle remarqua un ponton où des barques étaient amarrées. Un panneau indiquait : *réouverture à l'été 2007*. De l'autre côté, des boutiques établies dans des maisons en faux style Tudor proposaient des antiquités, des pâtisseries et des souvenirs frappés de l'Union Jack.

— Je supporte pas ces pièges à touristes, dit James en considérant la foule des retraités qui flânaient sur le trottoir. Tu penses qu'Ewart s'est garé dans le coin ?

Dana consulta l'écran du GPS embarqué.

— Cette route ne mène nulle part. On ferait mieux de se garer et d'aller jeter un œil.

— Si c'est lui qui nous repère en premier, on est mal, fit observer James.

Alors, une Audi grise déboucha d'une ruelle latérale.

— Tiens, tiens, comme on se retrouve, dit-il.

— Excellent. Ils vont nous mener à Ewart.

Dana laissa la voiture s'engager sur la chaussée, puis la suivit jusqu'à l'entrée de l'immense parking réservé aux touristes. Ils passèrent sous une barrière levée surmontée de l'inscription : *basse saison, stationnement gratuit*.

— Je vois la Lexus, dit James.

L'Audi grise se gara à trois rangées du véhicule d'Ewart.

Dana parcourut cinquante mètres de plus et s'immobilisa près d'un caddy de supermarché abandonné.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda James. On attend qu'Ewart se pointe ou on part à sa recherche ?

— C'est pas en restant ici qu'on découvrira ce qu'il magouille, répondit Dana.

— Et s'il se barre pendant qu'on essaye de le localiser ?

Dana s'accorda quelques secondes de réflexion.

— OK, je vais rester là pour surveiller le parking. Toi, tu vas chercher Ewart. Remonte ta fermeture Éclair et mets ta capuche. Tant que tu te tiendras à distance, il ne pourra pas te reconnaître.

À l'instant où il ouvrit la portière, James vit la jeune femme rousse sortir de l'Audi. À l'évidence, elle et son complice avaient opté

pour la même stratégie.

James se dirigea vers un panneau indiquant les différents lieux touristiques du village : *moulin à eau, chapelle St Peter, promenade en bateau, aire de pique-nique, toilettes*. Constatant qu'il était midi moins le quart, il supposa qu'Ewart s'était dirigé vers le restaurant où Sarah Thomas lui avait donné rendez-vous.

Il envisagea de rebrousser chemin et de jeter un œil aux nombreux snack-bars qu'il avait aperçus le long de la rivière, puis il vit la femme rousse marcher d'un pas décidé vers la sortie du parking. Son attitude démontrait qu'elle savait précisément où elle se rendait. Elle avait probablement aperçu Ewart dans la rue. James lui emboîta discrètement le pas.

Sa filature le mena jusqu'à un bloc de bâtiments anciens situé au bord de l'eau. Une file d'attente de retraités frigorifiés s'était formée devant un stand proposant des viennoiseries et des boissons chaudes. James passa furtivement devant la vitrine d'un restaurant italien et aperçut Ewart accoudé au bar. Un flot d'adrénaline déferla dans ses veines.

La jeune femme rousse franchit la porte de l'établissement et se jucha sur un tabouret de cuir, à deux places du contrôleur de mission.

James glissa une main dans la poche de son jean pour s'assurer qu'il disposait d'un peu d'argent, puis se joignit aux clients qui patientaient devant le stand de nourriture à emporter. Il écouta d'une oreille distraite les retraités se plaindre du froid et de la hausse vertigineuse du prix des consommations, tout en gardant un œil sur la porte du restaurant.

Quand vint son tour, il commanda un sandwich chaud et un gobelet de thé, puis il s'assit à une table de pique-nique, à l'écart des vieillards grelottants. Il mordit dans son casse-croûte. Le mélange de légumes et de bœuf haché était *atrocement* chaud. Un morceau de pomme de terre en fusion se coinça à l'entrée de sa gorge. La brûlure fut si intense qu'il recracha sa bouchée sur le pavé, provoquant l'effroi et le dégoût de trois femmes installées à deux tables de la sienne.

Lorsqu'il redressa la tête, il remarqua une quinquagénaire bien en chair, aux vêtements mal assortis, qui se dirigeait vers le restaurant, une enveloppe matelassée glissée sous le bras. Ewart lui sourit et lui serra chaleureusement la main. La passagère de l'Audi vida son verre et quitta aussitôt l'établissement. Après avoir traversé la rue, elle composa un numéro sur son téléphone mobile. James supposa qu'elle appelait son complice resté sur le parking.

Il posa son sandwich et sortit discrètement son talkie-walkie.

— Dana, chuchota-t-il. Ewart est avec Sarah Thomas. La rouquine est sur les lieux. Je crois qu'elle est en train de mettre son pote au courant.

— Je suis en train d'écouter le conducteur de l'Audi, dit Dana.

— Comment tu as fait ça ? demanda James, stupéfait.

— Il y a des toilettes au fond du parking. Il s'est absenté pour aller pisser, alors j'en ai profité pour coller un mouchard sur la lunette arrière.

— Bien joué.

— Je te rappelle. Je vais essayer de comprendre de quoi ils parlent.

Une serveuse conduisit Ewart et Sarah Thomas vers une table située près de la baie vitrée donnant sur la rivière. James avala une deuxième bouchée avec un luxe de précautions. Quelques secondes plus tard, son émetteur-récepteur émit un sifflement discret.

— La fille s'appelle Kate, dit Dana. Je ne sais pas encore si ce sont des agents du MI5 ou des privés, mais je te confirme qu'ils travaillent pour le clan Hilton. Elle a demandé si McCloud avait passé des appels téléphoniques après le départ d'Ewart. Ça signifie qu'ils l'ont placé sur écoute.

James se frappa le front de la paume de la main.

— Alors Ewart ne travaille pas pour les Hilton ?

— Eh non. Apparemment, ils croient dur comme fer qu'Ewart est un journaliste indépendant. Et d'après ce que j'ai compris, Sarah Thomas est l'ancienne femme de ménage de Madeline Cowell.

— Je vois... Elle s'est pointée avec une grosse enveloppe. Je parie qu'il s'agit de preuves contre Hilton.

— Pourtant, Cowell est restée loyale à son patron pendant trente ans.

— Elle a peut-être changé d'avis quand il s'est mis à liquider des témoins pour protéger son fils. Si ça se trouve, elle a laissé des pièces à conviction derrière elle parce qu'elle pressentait ce qui allait lui arriver.

— À ton avis, que mijotent Kate et son complice ? demanda Dana.

— Je pense qu'ils vont tout faire pour mettre la main sur l'enveloppe au plus vite.

— Oui, c'est certain. Sans doute au moment où Ewart quittera le restaurant, ou quand il montera dans sa voiture.

— Je pourrais l'avertir, mais je n'ai pas son numéro en mémoire, et je me vois mal interroger le standard du campus. Je vais lui parler de vive voix, mais je dois faire gaffe à ne pas griller sa couverture. Je vais attendre que Sarah Thomas ait quitté le restau.

James était trop nerveux pour achever son déjeuner. Il abandonna le reste de son sandwich sur la table et fixa la porte du restaurant.

Kate regagna l'établissement et s'assit devant le hamburger que la serveuse avait posé sur le bar en son absence. Ewart et Sarah Thomas terminaient leur dessert. Le contrôleur de mission semblait s'ennuyer à mourir. Son interlocutrice, visiblement enchantée de profiter de sa compagnie et d'un repas gratuit, l'abreuvait de paroles.

Lorsqu'il eut nettoyé son assiette, Ewart consulta sa montre, se leva et serra longuement la main de Sarah. Il glissa l'enveloppe sous son bras et se dirigea vers la sortie. Kate s'essuya les lèvres à l'aide d'une serviette en papier, puis glissa un billet de vingt livres sous son verre.

— L'Audi est en train de quitter sa place, dit Dana dans le talkie-walkie.

— Ewart sort du restaurant. Kate se trouve juste derrière lui. Merde, j'aurais dû prendre le Taser.

— Trop tard.

— OK, je les suis.

Ewart marchait à une telle allure que Kate dut courir pour le rattraper. Alerté par le bruit de ses pas, il se retourna et lui adressa un sourire étonné.

Aussitôt, ses traits s'affaissèrent. La jeune femme qui lui faisait face tenait une arme à feu dans la main droite, à demi cachée sous son pull. Elle lui lança quelques mots, puis il s'engagea docilement dans le passage menant à la cour intérieure du restaurant.

James sentit ses tripes se nouer. Compte tenu de ce qu'il savait désormais sur la détermination de Lord Hilton à étouffer le scandale, il était évident que la jeune femme s'apprêtait à se débarrasser d'Ewart. Il sortit son couteau suisse de sa poche et avança vers l'allée. Au moment où il s'apprêtait à traverser la rue, l'Audi, lancée à toute allure, le frôla et s'engouffra dans la cour intérieure.

Lorsqu'il atteignit l'angle de la ruelle, James vit Kate ouvrir l'une des portières arrière du véhicule et braquer sur la poitrine d'Ewart un pistolet équipé d'un silencieux. Soudain, un coup de klaxon retentit dans son dos. Il se retourna et vit la Golf freiner brusquement avant de s'engager dans l'allée.

Dès qu'elle prit conscience de la situation, Dana écrasa la pédale d'accélérateur et jeta son véhicule contre l'Audi. Une détonation retentit, puis un Airbag la frappa en plein visage.

Instinctivement, Kate et Ewart s'étaient jetés à plat ventre. Ce dernier sécha son ennemie d'un coup de pied à la mâchoire, ramassa l'arme et la brandit en direction de James qui venait de débouler dans la cour.

— Eh, c'est moi, ne tire pas ! s'étrangla-t-il en ôtant sa capuche.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? demanda le contrôleur de mission.

James vit le complice de Kate surgir de l'Audi endommagée, pistolet au poing.

— Derrière toi ! cria-t-il.

Ewart fit volte-face et braqua son arme sur l'inconnu. Les deux hommes se tinrent en joue, parfaitement immobiles. Convaincu qu'une fusillade allait éclater, James commença à reculer vers l'allée, lorsqu'il remarqua Kate qui rampait en direction du contrôleur.

Avant même qu'il ne puisse l'alerter, elle lui plongea un couteau de chasse dans la chaussure.

Ewart, ivre de douleur, lâcha son pistolet. Le sourire aux lèvres, son adversaire fit deux pas en avant et plaça le canon de son arme contre sa tempe. Soudain, un crépitement se fit entendre. L'homme convulsa pendant quelques secondes, le regard vide, puis s'écroula comme une masse, le visage parcouru par de minuscules arcs électriques. James comprit aussitôt que Dana avait fait usage de son Taser.

Convaincue qu'elle pouvait encore sauver la situation, Kate frappa Ewart à la cuisse et saisit l'arme qui était tombée à terre. James prit son élan, lança les deux pieds en avant et percuta la cage thoracique de la femme de plein fouet, produisant un craquement sinistre. Il s'empara du poignard et de l'arme à feu, puis se tourna vers Dana qui chancelait devant la portière de la Golf.

— Tu as l'autre flingue ?

La jeune fille brandit mollement un pistolet automatique.

— Tu te sens bien ? ajouta-t-il.

— J'ai les oreilles qui sifflent. Je ne savais pas que les Airbags faisaient un tel boucan.

— Vous pouvez m'expliquer ce que vous faites là, vous deux ? gémit Ewart en considérant la tache de sang qui s'étendait sur son jean.

— J'ai découvert que tu m'avais menti à propos de la vidéo de surveillance, dit James. Je pensais que tu travaillais pour les Hilton.

Dana saisit son téléphone mobile.

— Agent 11-60-2, lâcha-t-elle. Je suis en compagnie de James Adams et Ewart Asker. On a un problème. Il nous faut une équipe d'exfiltration de toute urgence, avant que les flics ne débarquent.

Malgré la douleur infernale que lui causaient les deux blessures à l'arme blanche qu'il venait d'essuyer, Ewart parvint à esquisser un sourire.

— Je ne comprends strictement rien à ce que tu racontes, James, mais ce que je sais, c'est que vous m'avez sauvé la vie.

36. Noir c'est noir

Le contrôleur d'astreinte de la salle de contrôle de CHERUB entra aussitôt en contact avec le responsable de la police locale. Il lui communiqua un mot de passe et lui ordonna de boucler le périmètre de l'incident, de transporter les blessés à l'hôpital sous bonne garde, puis d'attendre l'arrivée de l'équipe d'investigation.

Avant qu'on ne le hisse dans l'ambulance, Ewart confia l'enveloppe à James en lui recommandant de ne pas la quitter des yeux. Kate, qui souffrait de plusieurs côtes cassées, fut installée à ses côtés. Son complice, encore sonné par la décharge de cinquante mille volts qui l'avait mis hors d'état de nuire, fut menotté puis poussé à l'intérieur d'un fourgon.

Après avoir remis les armes à feu, James et Dana furent raccompagnés au poste de police par une femme sergent à l'air revêche qui avait reçu l'interdiction formelle de leur adresser la parole. Elle les laissa seuls dans la cantine du personnel et les informa qu'un responsable des services sociaux allait venir les chercher.

Ils s'offrirent un Coca au distributeur et s'installèrent à une table. James déchira le rabat de l'enveloppe et en sortit une liasse de documents.

Il déchiffra une lettre dactylographiée sur une vieille machine à écrire :

Cher Jason McLoud,

Vous et moi avons longtemps été adversaires, mais j'ai toujours admiré le courage et l'intégrité avec lesquels vous exercez votre métier de journaliste.

Lord Freddie Hilton et moi avons travaillé ensemble pendant plus de trente ans. Comme vous vous en doutez probablement, nous étions aussi amants. C'est sans doute la raison pour laquelle j'ai si longtemps refusé d'ouvrir les yeux sur son comportement criminel.

En juillet dernier, comme tous les ans, je me suis rendue à sa garden-party. Freddie m'a prise à part et m'a clairement fait comprendre qu'il était prêt à tout pour permettre l'accession de son fils Sébastien au poste de Premier Ministre. Il m'a demandé si j'étais prête à le soutenir.

Comme je lui exprimais le dégoût que m'inspirait sa soif de pouvoir,

Freddie m'a lancé des menaces voilées. J'avoue que j'avais bu un peu trop de champagne. Après une violente dispute, j'ai été chassée de la propriété par un agent de sécurité.

Lorsque j'ai regagné mon domicile et recouvré mes esprits, j'ai réalisé que j'en savais trop sur les affaires privées et professionnelles de la famille Hilton. En me brouillant avec Freddie, je n'étais plus qu'un témoin gênant dont la vie se trouvait désormais menacée. Si vous lisez ces lignes, c'est que je ne m'étais pas trompée.

Bien entendu, j'aurais pu transmettre ce dossier à la police de mon vivant, mais, comme vous ne tarderez pas à le constater, je me suis personnellement rendue complice de la plupart des crimes de Lord Hilton, et je craignais d'être inquiétée par la justice.

J'ai remis ces documents à Sarah Thomas et lui ai recommandé de vous les faire parvenir si je venais à mourir prématurément. C'est une femme simple et honnête. Mes enfants recevront leur part d'héritage, mais je souhaiterais que vous partagiez avec elle les droits d'auteur que vous rapportera cette histoire.

Bien à vous,

Madeline Cowell

James tourna la page et découvrit un récapitulatif des documents, notes additionnelles, numéros de comptes secrets et témoignages que contenait la liasse.

En quelques secondes, il comprit qu'il tenait entre les mains les preuves formelles qu'Hilton avait pratiqué l'évasion fiscale, avait vendu du matériel sensible à des pays placés sous embargo des Nations Unies et octroyé des faveurs à des politiciens importants pour assurer l'entrée de Sébastien Hilton au Parlement.

— Il y a quelque chose à propos du meurtre d'Obidin ? demanda Dana.

James secoua la tête.

— Ça s'est passé après que Cowell a pris sa retraite, mais avec toutes ces informations, la justice a de quoi jeter Hilton et son fils en prison pendant de longues années.

James tambourina nerveusement sur la table.

— Leur sort est réglé, ajouta-t-il. Maintenant, je voudrais bien savoir ce que je vais devenir.

Zara se présenta au poste de police une heure plus tard. Au grand soulagement de James, elle affichait un sourire radieux.

— Comment va Ewart ? demanda Dana.

— Je suis passée à l'hôpital en coup de vent. Les médecins disent qu'il n'y a rien de grave. Il se plaint qu'on ne lui donne pas assez d'antidouleur, mais il est tellement douillet... Vous devriez voir le cinéma qu'il fait à chaque fois qu'il a un peu mal au dos.

— Cool, dit James. Je suis content qu'il aille bien.

— Je dois admettre que je n'ai toujours pas bien compris ce que vous faisiez sur les lieux, avoua Zara. On a découvert que vous étiez partis avec la Golf dans la matinée. Lauren pensait que vous aviez fait une fugue, mais sa théorie ne tenait pas la route, vu que vous n'aviez emporté aucune affaire personnelle.

— Où est-ce qu'elle est allée chercher ça ? demanda James.

— Elle dit que vous sortez ensemble et que vous avez quitté le campus parce qu'elle avait l'intention de tout raconter à Kerry. Elle était dans tous ses états.

— On ne s'est pas enfuis, sourit Dana.

— Ça, je l'ai bien compris. J'ai demandé à l'équipe de sécurité de vérifier les vidéos de surveillance. Ils ont découvert que vous aviez sorti des documents du bureau d'Ewart. Mais qu'est-ce qui vous a pris, nom de Dieu ?

James fixa anxieusement la pointe de ses baskets.

— Je croyais qu'il avait l'intention de me faire virer de CHERUB.

— Pardon ? bredouilla Zara.

James envisagea d'évoquer l'implication de Mr Pike, puis il se ravisa.

— Pour être honnête, ça ne s'est jamais bien passé entre Ewart et moi, lâcha-t-il. J'avais l'impression qu'il voulait me faire porter le chapeau, comme il l'a fait avec Nicole, il y a deux ans.

— Eh, je te rappelle qu'elle avait sniffé de la coke, dit Zara. Il n'a fait qu'appliquer le règlement.

— Ouais, je sais... mais il nous a tous fait passer des tests comme si on était des criminels. Depuis, je ne lui fais pas confiance. C'est pour ça que j'ai fouillé dans son bureau.

— Et tu as découvert qu'il en savait davantage qu'il ne le prétendait.

— Ah, toi aussi, tu étais au courant ? s'étrangla James. Tu savais qu'il détenait la vidéo de la CIA ?

— La situation était extrêmement compliquée. Le MI5 voulait t'interroger à nouveau. On ne pouvait pas prendre le risque que tu laisses échapper une information que tu n'étais pas censé connaître au cours d'une déposition.

— Je suis entraîné pour ça, répliqua James. Vous auriez dû me faire confiance.

— Les enquêteurs des affaires internes du MI5 ont l'habitude de faire parler des agents bien plus expérimentés que toi. Un lapsus, un tic, un air un peu plus confiant qu'au cours des interrogatoires précédents aurait pu leur mettre la puce à l'oreille.

— Et les enjeux étaient importants, ajouta Dana.

— Exactement, poursuivit Zara. Nous soupçonnions l'un des hommes les plus puissants d'Angleterre et le ministre adjoint des Services secrets. On marchait sur des œufs.

— Quand on a vu la Lexus d'Ewart, on a cru qu'il se l'était payée avec un pot-de-vin, dit James.

Zara éclata de rire.

— Je la lui ai offerte pour son trentième anniversaire. J'ai reçu une énorme augmentation quand j'ai été nommée directrice. On n'a jamais eu de voiture digne de ce nom. Je voulais un véhicule un peu sportif et en même temps sûr et confortable, pour les enfants.

— Je vais avoir des ennuis ?

Zara haussa les épaules.

— En théorie, je ne devrais pas tolérer cette perquisition illégale et cette fugue à bord d'une voiture volée. Mais j'ai conscience que tu as passé des moments terribles, à Aerograd, que tu étais mort d'inquiétude à cause de l'enquête interne et que tu as sauvé la vie de mon mari. J'ai décidé de passer l'éponge.

— Et moi ? demanda Dana.

— Combien de jours de ménage te reste-t-il à accomplir au centre de contrôle ?

— Deux semaines et quelques.

— Je t'accorde un jour de repos, mais tu t'y remettras dès demain, d'accord ?

James se sentait profondément détendu. Pour la première fois depuis des semaines, il n'avait plus le moindre motif d'inquiétude.

— Qu'est-ce que vous allez faire des preuves de Madeline Cowell ? demanda-t-il.

— Nous allons les transmettre à Jason McCloud. Il rendra l'affaire publique, et nous n'aurons pas besoin d'évoquer notre rôle dans cette affaire. On conservera les originaux, juste au cas où.

James et Dana échangèrent un sourire complice.

— Allez, les enfants, il est temps de rentrer à la maison, dit Zara. Je veux dupliquer les documents et envoyer quelqu'un glisser le dossier dans la boîte aux lettres de McCloud le plus tôt possible. Avec un peu de chance, on lira toute l'histoire dans le journal de dimanche.

— Les Hilton ont fait mettre son téléphone sur écoute, dit James. Ils pourraient encore tenter de le liquider.

— C'est une possibilité. On postera une équipe de surveillance devant chez lui jusqu'à ce que l'affaire éclate au grand jour.

Ils quittèrent le réfectoire et s'engagèrent dans l'escalier menant au parking du poste de police.

— Vous savez quoi ? lança Zara. Vous vous êtes peut-être tirés du campus pour de mauvaises raisons, mais vous avez eu le cran d'intervenir quand le père de mes enfants avait un flingue pointé sur la tête. Je suis sûre que le noir vous ira à ravir...

37. Dans la légende

De retour au campus, James intercepta Lauren à la sortie du dernier cours de la journée.

— Félicitations, lâcha-t-elle en découvrant son T-shirt noir. Laisse-moi quand même te rappeler que je l'ai obtenu la première, ce qui signifie que je serai toujours ta supérieure hiérarchique.

— Qu'est-ce que tu as été raconter à Kerry ?

Bethany éclata de rire.

— Tu es drôlement pâlot, James. Tu as mangé un truc qui ne passe pas ?

— Quelqu'un t'a sonnée, toi ?

— Quand on a découvert que tu avais disparu avec Dana, j'ai expliqué à pas mal de gens que je vous avais surpris en train de sortir ensemble, avoua Lauren.

— Kerry est au courant ? demanda James.

— Eh bien...

— La nouvelle a fait le tour du campus, reprit Bethany. Tout le monde ne parle que de ça. Kerry a chialé comme une madeleine.

— Elle va m'étrangler.

— J'espère bien, cracha Bethany, et je veux être là pour assister au spectacle.

Rat sortit d'une autre salle de classe et vint à leur rencontre.

— Eh, James ! lança-t-il. Qu'est-ce que tu fiches ici ? Je croyais que tu avais fugué avec Dana.

— Bon sang, je vous jure qu'il ne s'était rien passé entre nous avant ce soir-là.

— Laisse tomber, dit Bethany. Personne ne te croit.

— Sérieusement, James, à qui tu veux faire gober ça ? Dana avait les seins à l'air...

— Mais je n'ai même pas pu les voir ! protesta James. Et puis merde, croyez-moi ou pas, ça m'est égal.

— Je comprends que tu te fiches de notre avis, mais tu devrais quand même t'inquiéter de la réaction de Kerry.

— Tu ne lui as pas encore parlé, James ? demanda Bethany.

— Son entraînement de foot se termine dans une vingtaine de minutes. Je ne sais vraiment pas quoi faire. J'ai peur qu'elle me massacre si je lui raconte tout en face. En même temps, si je n'ai pas le cran de l'affronter, ça pourrait être encore pire.

— Mais qu'est-ce que tu comptes faire ? demanda Rat. Rester avec elle ou te caser avec Dana ? Moi, à ta place, je choisirais Dana. Kerry est encore une gamine, elle n'a aucune forme...

Lauren lui donna un coup de coude dans les côtes.

— Ne parle jamais des filles de cette façon, minus. Nous ne sommes pas des objets !

— À vrai dire, fit James, je n'y ai pas encore réfléchi. Pour le moment, mon seul objectif, c'est de rester en vie.

— Je sens qu'on va bien se marrer, gloussa Bethany.

— Ça t'amuse de mettre de l'huile sur le feu, toi ? gronda Lauren, à la surprise générale. Je sais que vous ne pouvez pas vous encadrer, tous les deux, mais je me permets de te rappeler que James est mon frère.

— Oh, très bien, si tu le prends comme ça, je me casse ! Rejoins-moi dans ma chambre quand tu seras de meilleure humeur. Souviens-toi qu'on a un exposé de biologie à préparer.

Lorsque la jeune fille eut tourné les talons, James lui adressa une grimace.

— On devrait aller chercher Kerry tous les deux à la fin de son entraînement, dit Lauren. Je serai là pour la calmer, si la situation dégénère.

James consulta sa montre et secoua la tête.

— C'est trop tôt. Je n'ai pas encore décidé de ce que je vais lui dire.

— Et tu comptes faire l'autruche combien de temps ?

— Je ne sais pas, mais pour le moment, je n'ai aucune autre stratégie.

Avant de regagner sa chambre, James rendit visite à Bruce. Ce dernier était étendu sur son lit.

— Ça fait encore mal ? demanda James en désignant sa jambe

plâtrée.

— Oh, c'est rien du tout, comparé à ce que tu vas endurer dès que Kerry te sera tombée dessus.

— C'est vraiment pas de bol que tu sois blessé. J'aurais bien aimé que tu me serves de garde du corps.

— Désolé, mon pote, mais pour le moment, il me faut dix minutes pour me traîner jusqu'aux toilettes. Tiens, au fait, Kevin Sumner m'a rendu visite, ce matin. Il avait l'air vachement content de lui.

— Il est trop sympa, ce gamin. J'espère vraiment qu'il arrivera au bout du programme d'entraînement.

James sentit son téléphone portable vibrer dans sa poche. Il porta l'appareil à son oreille et reconnut aussitôt la voix de Dana.

— Où es-tu ? demanda la jeune fille.

— Dans la chambre de Bruce.

— Je suis devant ta porte. Il faut qu'on parle.

James rabattit le clapet du couvercle et prit congé de son camarade.

Dana, vêtue de son T-shirt noir flambant neuf, l'attendait dans le couloir.

— Ça te va bien, dit-il.

— Toi aussi.

Un peu nerveux, ils entrèrent dans la chambre. James aurait aimé disposer de davantage de temps pour réfléchir aux bouleversements de sa vie sentimentale.

— Tu penses que c'est sérieux entre nous ? demanda Dana.

Au moment où il entendit cette question, à sa grande surprise, la réponse s'imposa à son esprit.

Depuis deux ans, sa relation à éclipses avec Kerry s'essouffait progressivement. Ils avaient partagé plein de bons moments, mais la lassitude avait fini par s'installer.

— Tu as été là pour moi au moment où j'en avais le plus besoin, dit James. Kerry et moi, ce n'est plus comme avant, depuis qu'on s'est remis ensemble, en avril. Et c'est grâce à toi que je réalise tout ça.

Dana lui adressa un sourire ému.

— Tu sais, je ne suis pas un cadeau. Je suis solitaire. J'ai eu quelques copains, mais ça n'a jamais duré plus de quelques semaines...

James haussa les épaules.

— T'inquiète, on verra bien. Inutile de se mettre la pression.

— Et Kerry ?

— Il va falloir que je lui parle.

— Je n'ai rien avalé depuis le petit déjeuner. Si on allait dîner tôt ?

— Super. Puis on pourra retourner ici pour regarder un DVD. J'ai...

James observa quelques secondes de silence.

— En fait, je m'aperçois que je ne sais même pas quel genre de films tu préfères. Je ne sais presque rien de toi.

— Moi, mon truc, c'est la lecture, expliqua Dana. Je lis deux ou trois bouquins par semaine.

— Oh, moi aussi j'ai lu un livre, une fois, sourit James. Ça parlait d'un chauffeur de taxi nommé Oui-Oui, je crois. C'était passionnant.

— Le pire, c'est que je ne suis même pas sûre que tu plaisantes. Je te prêterai le tome un du *Seigneur des Anneaux*, si tu veux.

James fit la grimace.

— Ce bouquin comporte à peu près vingt millions de pages. En plus, j'ai vu les films, et je sais déjà ce qui va se passer.

— Au moins, tu aimes nager ? demanda Dana. Moi, j'adore les centres aquatiques avec des piscines à vagues, des toboggans, des cascades et des rivières artificielles.

— Ouais, c'est pas mal. Kerry déteste ces endroits parce qu'elle trouve que les mômes font trop de bruit.

— Elle n'a rien compris. Ça ne fait pas de mal de retomber en enfance, de temps en temps.

Les deux amoureux firent la queue au self sous le regard inquisiteur des rares agents présents dans le réfectoire, puis ils se dirigèrent vers la table encore déserte où James avait l'habitude de retrouver les membres de sa bande. Il craignait leur réaction : s'il s'asseyait là, il risquait d'essuyer une pluie de reproches et d'être confronté à Kerry ; s'il s'isolait au fond de la salle en compagnie de Dana, il leur laisserait entendre qu'il leur préférerait sa nouvelle amie.

— Qu'est-ce que tu attends ? demanda la jeune fille.

— Tu veux te poser ici ? Tu es sûre ?

— Ben, c'est là que tu t'installes normalement, non ? dit-elle en tirant une chaise. Tu n'as pas honte de moi, quand même ?

— Mais non, ne dis pas n'importe quoi, répondit-il en posant son plateau sur la table.

James commença à mâcher mécaniquement son rôti en surveillant d'un œil anxieux la foule grandissante qui se pressait à l'entrée du self-service.

Bruce, qui se déplaçait à l'aide de deux béquilles, fut le premier à les rejoindre, accompagné de la femme de service qui portait son plateau.

— Alors, c'est vrai ce que tout le monde raconte ? lança-t-il avec le tact d'un bulldozer. Vous êtes ensemble ?

— Disons qu'on a décidé de tenter notre chance, hocha James en plongeant un brownie dans son bol de fruits à la crème anglaise.

La file d'attente s'étendait désormais jusqu'au couloir. Lauren, Bethany, Rat, Andy et le reste de leur gang prirent place à la table voisine et commencèrent à bavarder avec animation.

Quelques instants plus tard, Gabrielle et Kerry firent leur entrée dans le réfectoire.

— Tu veux un autre dessert ? demanda Dana.

— C'est une bonne idée, dit-il.

La jeune fille se leva et se dirigea vers le buffet des desserts. Shak et les jumeaux posèrent leur plateau au bout de la table.

— Vous voulez pas vous décaler vers moi ? chuchota James, qui craignait que Kerry ne s'asseye à l'une des deux places libres situées à côté de lui.

— Combien tu nous donnes ? sourit Callum.

— La vache, vous êtes presque aussi bronzés que Shak, dit James aux jumeaux. Vous revenez d'où ?

— On était en Australie, mec, dit Connor. Trafic d'héroïne, flics véreux et hors-bord de compétition. La routine, pour des beaux gosses dans notre genre.

— Vous avez rencontré des filles ?

— Les Australiennes sont super bien roulées ! lança Bruce.

Les jumeaux observèrent un silence gêné.

— Tu m'étonnes, ajouta James en jetant un œil vers Dana qui revenait avec les desserts. D'ailleurs, j'en ai une rien qu'à moi, maintenant.

— Ça te fait une copine de trop, si tu veux mon avis, gloussa son camarade.

Gabrielle et Kerry se dirigèrent droit vers la table, sous le regard attentif de l'assemblée.

James, qui s'attendait à recevoir un plateau en plein visage, eut la surprise de voir son ex-petite amie s'asseoir à ses côtés, comme si de rien n'était.

— Salut James ! Salut Dana ! lança-t-elle avant de planter rageusement sa fourchette dans une pomme de terre.

Un silence pesant s'abattit sur le réfectoire.

— Kerry, je suis désolé, dit James. Je ne voulais pas te faire de la peine...

— Ah vraiment ? Dis-moi, combien de temps tu comptais me faire passer pour une conne devant tout le monde ?

— Ce n'est pas ce que tu crois. Il ne s'est rien passé entre Dana et moi... avant cette nuit.

— Tu pourrais au moins avoir la décence de me dire la vérité. De toute façon, tu me dégoûtes. Tu peux faire tout ce que tu veux avec cette salope, je m'en moque !

Lauren et ses camarades saluèrent cette réplique par un concert d'exclamations.

— Eh, protesta Dana, James ne ment pas. Et je n'apprécie pas trop qu'on me traite de salope.

— Et qu'est-ce que tu veux que ça me foute, *salope* ? Je ne crois pas le moindre mot qui sort de ta bouche de *salope*.

— Eh, calmez-vous, toutes les deux ! gronda James.

Dana se leva d'un bond.

— Je vais te dire pourquoi tu t'es fait plaquer, ma grande. Quand James t'a demandé de l'aide, tu l'as envoyé balader. Tu as préféré jouer les petites filles modèles et tu es restée coincée dans ta chambre à regarder tes séries télé débiles.

— J'ai appris ce qui vous était arrivé, grinça Kerry. Vous avez vraiment eu du bol. C'est un miracle que vous n'ayez pas été virés tous les deux.

— C'est ça, t'as raison, on est des baltringues. Ça doit être pour

ça qu'on a reçu le T-shirt noir.

— Tu veux savoir ce que j'en pense de ton T-shirt ?

Kerry saisit son bol de crème anglaise et le renversa sur la poitrine de sa rivale.

— Oh ! mais c'est très mature, comme attitude, ironisa cette dernière. Franchement, tu as quel âge ?

— Espèce de SALOPE ! Tu m'as volé mon mec !

— Sérieusement, les filles, bredouilla James, vous m'avez bien regardé ? Je ne vaudrais vraiment pas la peine qu'on se batte pour moi...

— Je sais, merci, répliqua Kerry. Mais je ne supporte pas d'être passée pour une idiote devant tout le campus.

— Puisqu'on te dit que ça n'a commencé qu'hier soir ! insista Dana. C'est Lauren qui a propagé cette rumeur imbécile.

— Et comment j'aurais pu savoir ? lança cette dernière depuis la table voisine.

— Oh toi, reste en dehors de tout ça ! hurla Kerry. Tu crois pas que t'as assez foutu la merde comme ça ?

— Moi ? mais qu'est-ce que j'ai fait ?

— Eh ! pourquoi tu t'en prends à ma sœur ? protesta James. Elle n'a rien à voir avec notre histoire.

Pour toute réponse, Kerry lui administra une claque retentissante.

— Ah ! tu veux jouer à ça... gronda Dana en lui balançant au visage le contenu de son propre bol de crème.

Le liquide gicla aux quatre vents, si bien que James et Gabrielle essayèrent d'importants dommages collatéraux.

— Pour l'amour du ciel ! cria cette dernière en considérant son T-shirt souillé, ce truc ne partira jamais !

Kerry et Dana se jetèrent l'une sur l'autre et se saisirent par le cou. James essaya de s'interposer, mais il se retrouva proprement éjecté vers la table de Lauren. Il tituba en arrière, acheva sa course sur les genoux de Bethany et posa une main pleine de crème anglaise sur son épaule.

— Fais gaffe, nom d'un chien ! gronda la fillette.

Ulcérée par l'outrage fait à son T-shirt, Gabrielle envoya son gâteau à la confiture tout chaud en direction de Dana. Au contact de sa cible, il se fragmenta en une quinzaine d'éclats qui atteignirent Bruce et Shak.

Bethany saisit son pot de yaourt et l'écrasa sur le visage de James.

— Toi, je commence vraiment à en avoir marre que tu t'en prennes sans arrêt à mon frère ! hurla Lauren en la giflant à l'aide d'une tranche de rôti dégoulinante de sauce ramassée dans l'assiette de son voisin. Ton frère est un demeuré comparé au mien, mais moi, j'ai toujours fait des efforts pour que ça se passe bien entre nous.

— Eh, protesta Jake, j'ai tout entendu !

Au même instant, quelques gouttes de confiture brûlante tombèrent sur les orteils nus de Bruce. Incapable d'atteindre l'extrémité de sa jambe plâtrée, il poussa un hurlement de bête puis, ivre de rage, catapulta une cuillerée de purée de carotte en direction de Gabrielle. Hélas, il manqua son coup et atteignit la nuque d'une fille assise à deux tables de là.

Enthousiasmés par ce spectacle, deux T-shirts rouges commencèrent à bombarder la salle de morceaux de pain.

Toujours aux prises avec Kerry, Dana s'empara de la carafe posée au centre de la table et la vida sur la tête de son ennemie. Les deux jeunes filles se battaient avec une telle énergie que l'eau gicla dans un rayon de plusieurs mètres.

Alors, un cri retentit :

— TOUS À L'ATTAQUE !

Moins de deux minutes s'étaient écoulées depuis que Kerry avait ouvert les hostilités. Quand James se redressa, il aperçut des centaines de projectiles qui fendaient les airs, puis il reçut un poulet entier en pleine face.

Il s'efforçait d'éponger la sauce brûlante qui dégoulinait sur son T-shirt noir lorsqu'une pomme de terre le frappa entre les deux omoplates. Il la ramassa et, ignorant qui l'avait pris pour cible, la lança vers l'autre extrémité du réfectoire. Le projectile s'écrasa sur l'écran plasma.

Sourd aux appels au calme du personnel, un commando de T-shirts rouges prit d'assaut le buffet des desserts et s'empara de louches qu'il plongea dans de hautes soupières en inox. L'instant suivant, une pluie de crème anglaise s'abattit sur le réfectoire, arrosant sans distinction l'ensemble des belligérants.

Kerry maintenait Dana les épaules clouées sur la table. Rat essayait tant bien que mal de sortir Lauren et Bethany de ce borborygme. Les femmes de service et les cuisiniers hurlaient des menaces en se protégeant le visage à l'aide de plateaux.

De temps à autre, James baissait la tête pour éviter un morceau de nourriture, mais le spectacle de dévastation absolue qui s'offrait à son regard lui inspirait un profond sentiment d'exaltation.

Il vivait l'un de ces moments rares, un événement exceptionnel dont les agents de CHERUB parleraient pendant des années. Il était la seule cause de ce chaos.

Deux filles se battaient par amour pour lui.

Il venait d'entrer dans la légende.

Épilogue

Dès son retour à Aeroograd après un séjour de trois semaines dans une clinique privée de Moscou, **VLADIMIR OBIDIN** procéda à une purge parmi les membres des services de sécurité jugés complices de l'assassinat de son frère **DENIS**. Plus d'une douzaine de suspects furent interpellés et torturés, certains purement et simplement liquidés. La CIA fut contrainte de mettre un terme à sa mission d'infiltration.

Après une brève lutte de pouvoir, Vladimir écarta ses prétendants et se hissa à la tête de l'empire Obidin. À l'issue d'élections dont elle fut la seule candidate, la veuve de son frère fut élue maire de la ville en janvier 2007.

Le petit **MARK OBIDIN** semble plus que jamais réticent à apprendre l'anglais. Dès son huitième anniversaire, il rejoindra un pensionnat huppé du Royaume-Uni.

Le scandale concernant **LORD FREDERIC HILTON** et son fils **SEBASTIAN HILTON** éclata trois jours après l'inoubliable bataille du réfectoire de **CHERUB**. L'industriel fut arrêté alors qu'il tentait de prendre la fuite à bord de son jet privé. Sebastian Hilton fut appréhendé par l'agent du MI5 chargé d'assurer sa protection sur ordre direct du Premier Ministre.

Compte tenu de la complexité des preuves accumulées contre les Hilton, le procès n'aura pas lieu avant la fin de l'année 2007. Placés en détention provisoire, les deux inculpés attendent leur jugement dans une prison de haute sécurité de Belmarsh. Les autorités des États-Unis, la fédération de Russie et plusieurs États d'Europe de l'Ouest ont manifesté leur désir de les interroger dans le cadre d'enquêtes judiciaires menées sur leur territoire.

Au fil de ses investigations, la police a procédé à l'arrestation d'une centaine de leurs associés. En outre, les développements de l'enquête ont conduit à la démission de deux chefs de cabinet ministériel et de l'ensemble du conseil d'administration de la société Hilton Aerospace.

Les agresseurs d'Ewart, **KATE MULHROON** et **JOSEPH GOSLING-BELL**, deux anciens du MI5 devenus enquêteurs privés, furent accusés de port illégal d'armes à feu et condamnés à sept ans de prison.

L'article de **JASON McLOUD** concernant le scandale Hilton fut récompensé par trois importants prix journalistiques. Comme promis, il ne révéla jamais la façon dont il était entré en possession des preuves présentées au public, et en conçut un léger sentiment de culpabilité. Respectant les dernières volontés de Madeline Cowell, il reversa la moitié de ses droits d'auteur et des cachets reçus pour ses apparitions télévisées à **SARAH THOMAS**.

À l'issue de l'investigation concernant la mission d'Aerograd, le comité d'éthique de **CHERUB** édicta plusieurs règles visant à renforcer la sécurité des agents. Désormais, il n'est plus possible de les envoyer en opération hors des frontières du Royaume-Uni en l'absence d'un contrôleur de mission.

Dans leur rapport, les membres du comité critiquèrent vivement le comportement d'**EWART** et **ZARA ASKER**, jugés coupables de n'avoir pas informé James des développements de l'enquête interne le concernant. Ils réaffirmèrent que les responsables de **CHERUB** devaient se soucier en priorité du bien-être des agents et, si nécessaire, reléguer au second plan les considérations relatives aux opérations de renseignement.

Ils louèrent la conduite de **JAMES ADAMS**, et estimèrent que seul le stress extrême auquel il avait été soumis des semaines durant l'avait conduit à violer le règlement de l'organisation.

Après avoir reçu l'assurance d'obtenir la nationalité britannique, **ANNA** révéla que son nom de famille était **CHAIKA**. Malgré ses efforts, **JOHN JONES** ne parvint jamais à localiser son petit frère **GEORGY**.

Anna vit désormais chez ses parents adoptifs en Écosse. Son anglais s'améliore de jour en jour, et elle obtient d'excellents résultats scolaires.

Outre les vingt-huit jeunes filles libérées lors du raid sur la maison de passe, l'interrogatoire des suspects permit de démanteler trois autres établissements et de mettre un terme au calvaire d'une centaine de victimes. La plupart acceptèrent de retourner dans leur pays d'origine, mais vingt-six affirmèrent n'avoir aucune attache familiale et émirent le souhait de demeurer en Grande-Bretagne. Malgré les conditions dans lesquelles elles avaient été retenues et exploitées quatre années durant, seules trois d'entre elles bénéficièrent

d'une mesure de régularisation. Comme le prévoyait la ligne du gouvernement, les autres furent considérées comme des immigrées clandestines et renvoyées dans leur pays d'origine.

Les militants des droits de l'homme exprimèrent publiquement leurs craintes que ces filles ne soient de nouveau capturées et livrées à des réseaux d'esclavage.

KEITH et le vigile maîtrisé par Lauren passèrent quelques semaines à l'hôpital mais survécurent tous les deux à leurs blessures. Ils furent jugés en compagnie de **ROMAN**, d'**ABBY**, de la réceptionniste et des onze autres complices interpellés au cours de la série de perquisitions menées par la police. Accusés d'enlèvement, de trafic d'êtres humains et de proxénétisme, ils écopèrent de peines de prison allant de huit à dix-sept ans de réclusion.

Après un examen attentif de la vidéo enregistrée par les caméras de surveillance lors de la bataille du réfectoire, plus de cinquante agents furent punis et privés d'argent de poche pendant un mois. Plusieurs combattants ayant souffert de brûlures sans gravité, Zara Asker prit publiquement la parole pour rappeler à chacun les dangers inhérents aux jets de nourriture chaude. Elle précisa que des mesures radicales seraient adoptées en cas de récidive.

BOULETTE, le chien des Asker, a pleinement récupéré de son opération à la gorge. Il continue à avaler tout ce qui passe à sa portée.

NORMAN LARGE se remet lentement de son pontage cardiaque. Bien que les médecins n'excluent pas une guérison complète, ils estiment qu'il ne pourra probablement pas réintégrer ses fonctions d'instructeur.

Il a réaffirmé son souhait de continuer à travailler pour **CHERUB**. Zara Asker a accepté d'étudier la possibilité d'une reconversion, pourvu que le conseil disciplinaire chargé de statuer sur son état d'ivresse le soir de l'accident ne prononce pas son exclusion définitive.

KEVIN SUMNER a commencé le programme d'entraînement initial. Ses instructeurs affirment qu'il s'en tire comme un chef. S'il continue à souffrir du vertige, il est désormais capable de franchir n'importe quel obstacle.

Toujours convalescent, **BRUCE NORRIS** ne pourra pas s'entraîner ou partir en mission avant au moins deux mois.

JAMES ADAMS et **DANA SMITH** forment désormais un couple officiel. De l'avis général, ils s'entendent à merveille. À ce jour, James a atteint la page 415 du *Seigneur des Anneaux*. Il ne sait toujours pas comment annoncer à sa petite amie qu'il n'a jamais rien lu d'aussi ennuyeux.

{1} Spécial Boat Service : unité spéciale de l'armée britannique constituée de nageurs de combats.

{2} Lire Trafic, CHERUB mission 2.